

EDITION-ORIGINALE.COM

LIBRAIRIE LE FEU FOLLET | PARIS



AUTOGRAPHES

Wagner, Einstein
Trotsky, Bernanos
Dreyfus, Zola...

MANUSCRITS

Le Coran, Saint-Exupéry
Cocteau, Céline, Hugo
Hemingway, Balzac, Vian...

ÉDITIONS ORIGINALES

Baudelaire, Proust, Rimbaud
Duras, Camus, Nietzsche
Flaubert, Maupassant, Perec...

Librairie
Le feu follet

EDITION-ORIGINALE.COM

Librairie Le Feu Follet – Edition-Originale.com
Contact@Edition-Originale.com

31 rue Henri Barbusse
75 005 Paris | FRANCE
01 56 08 08 85
06 09 25 60 47

CAPITAL SOCIAL 8 000 €
SIRET 412 079 873



1 Jacques d'ADELSWÄRD-FERSEN | COLLECTIF

Akados, Revue mensuelle d'art libre et de critique Collection complète des douze numéros en tirage de tête

ALBERT MESSEIN • PARIS 15 JANVIER 1909-15 DÉCEMBRE 1909 • 22 x 25 CM • 12 LIVRAISONS RELIÉES EN QUATRE VOLUMES

Édition originale complète des 12 livraisons de cette luxueuse et éphémère revue fondée et dirigée par Jacques d'Adelswärd-Fersen, un des rarissimes exemplaires sur japon, seuls grands papiers, comportant quatre états des gravures en couleurs.

Reliures en demi-percaline sable, pièces de titre en maroquin brun, plats de papier marbré, dos et couvertures conservés pour chaque numéro, bel exemplaire à toutes marges.

Notre exemplaire comporte bien les quatre états en couleurs réservés aux exemplaires de luxe, tirés sur divers papiers, de chacune des 23 héliogravures d'esthétique Arts & Crafts, symboliste, Renaissance, Art Nouveau et antique, d'après Maxwell Armfield, Henri Saulnier Ciolkowski, Léonard Sarluis, Bernardino Luini, Giovanni Antonio Bazzi, Gustave Moreau, Raphaël, Léonard de Vinci, Pollaiuolo, le Corrège, Piero de la Francesca, Rubens, Jose de Ribera, Francisco Goya, Mederhaussem Rodo, Cardet, et des statues et stèles du musée de Naples et d'Athènes.

L'élégante maquette de couverture est signée George Auriol, maître de la typographie Art Nouveau.

Contributions de Laurent Tailhade, Émile Verhaeren, Renée Vivien, Colette Willy, Joséphin Peladan, Jean Moréas, Henri Barbusse, Arthur Symons, Jacques d'Adelswärd-Fersen, J. Antoine-Orliac, Paternie Berichon, Jules Bois, Jean Bouscatel, Tristan Derème, Léon Deubel, André du Fresnois, Maurice Gaucher, René Ghil, Henri Guilbeaux, J.-C. Holl, Tristan Klingsor, Ernest La Jeunesse, Gabriel de Lautrec, Abel Léger, Legrand-Chabrier, Louis Mandin, Filippo Tommaso Marinetti, Francis de Miomandre, John-Antoine Nau, Maurice de Noisay, Julien Ochsé, Edmond Pilon, Ernest Raynaud, André Salmon, Valentine de Saint-Point, Robert Scheffer, Tancred de Visan...

Très bel exemplaire sur japon, d'une extrême rareté, de la première revue homosexuelle française.

♦ 15 000 €

Ce n'est qu'en 1869 qu'apparaît le terme « homosexuel », dans les échanges épistolaires entre les journalistes et juristes allemands Karl Heinrich Ulrichs et Karl-Maria Kertbeny. Leurs écrits attestent des premières tentatives de décrire l'attraction physique envers le même sexe, non pour condamner l'acte, mais pour faire accepter une autre forme de sexualité aux yeux de la société.

En effet, si les relations homosexuelles sont un élément constitutif des sociétés humaines depuis l'origine, elles ont longtemps été abordées sous l'angle unique de la relation charnelle. Stigmatisé, l'acte sexuel inverti est tour à tour codifié, toléré ou sévèrement condamné à travers

les époques et les cultures, mais jamais interprété sous l'angle d'une attirance exclusive. Ainsi, la France, premier pays à dépénaliser l'homosexualité, supprime en 1791 le « crime de sodomie » dans le Code pénal, mais il faudra attendre la seconde partie du XIX^e siècle pour qu'émerge la conscience d'une véritable identité homosexuelle comme le décrit Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité* :

« L'homosexuel du XIX^e siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie ; une morphologie aussi, avec une anatomie indiscrette et peut-être une physiologie mystérieuse. Rien de ce qu'il est au total n'échappe à sa sexualité. Partout

en lui, elle est présente [...] Elle lui est consubstantielle, moins comme un péché d'habitude que comme une nature singulière. Il ne faut pas oublier que la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée [...] moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'intervertir en soi-même le masculin et le féminin. L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce. »

LES PRÉCURSEURS

C'est dans ce contexte que naissent, sous la plume de Balzac, des personnages assumant pleinement leur autre sexualité, notamment Zambinella, Seraphita et surtout Vautrin, considéré comme le premier homosexuel de la littérature française. Cependant que Baudelaire qui voulait initialement titrer ses *Fleurs du Mal* : « les lesbiennes » est condamné pour ses poèmes *Lesbos* et *Femmes damnées*, célébrant les amours féminines.

Car en sortant de la marginalité et en obtenant une forme de reconnaissance, les hommes et femmes homosexuels se trouvent confrontés aux regards critiques et aux stigmatisations caricaturales.

Quelques écrivains, tels que Georges Eekhoud ou Renée Vivien, proclament littérairement leur homosexualité. D'autres, comme Oscar Wilde, l'assument publiquement mais ne laissent que discrètement transparaître leur orientation dans leur œuvre. Plusieurs continuent à taire leurs véritables appétences, pour s'assurer respectabilité et reconnaissance littéraire. Parmi eux, Proust et Montesquiou deviennent alors la cible de la plume assassine et fière de Jean Lorrain, « en-philanthrope » proclamé : « Mort, Yturri te salue, tante » écrit-il à Montesquiou, par voie de presse, à la mort de son amant, Gabriel Yturri. De pareilles – et



« *Akademios* restera une création éphémère mais de qualité, geste précurseur qui marquera, dans son domaine, l'histoire du mouvement homosexuel et le début du xx^e siècle »

véridiques – insinuations sur Lucien Daudet vaudront à Lorrain un célèbre duel avec Marcel Proust.

CHASSE AUX SORCIÈRES

D'Adelswärd-Fersen, né en 1880, grandit au cœur de cette révolution des mœurs et vit les terribles conflits intérieurs entre désir personnel et morale institutionnelle, entre représentation sociale et liberté intime. Si la France représente un espace de liberté bien supérieur à ses voisines, le jugement de la société reste profondément hétéronormé.

Le fameux paragraphe 175 du nouveau Code pénal allemand condamnant en 1871 les « actes sexuels contre nature » dans tout l'Empire ou la condamnation d'Oscar Wilde aux travaux forcés en 1895, soulèvent l'indignation des homosexuels déclarés et l'inquiétude silencieuse des autres. Le monde littéraire n'est pas épargné. En 1900, G. Eekhoud est poursuivi pour *Escal-Vigor*, premier roman à parler ouvertement

et positivement d'amours masculines. En 1902 Friedrich Alfred Krupp se suicide à la suite du scandale de présumées « orgies sexuelles » de Capri. L'année suivante, d'Adelswärd-Fersen, tout juste majeur, est accusé à son tour de pratiquer des « messes noires » avec de jeunes adolescents et la participation de l'aristocratie.

● **De la chasse aux sorcières médiévale aux théories complotistes modernes, l'accusation de rite satanique est un topos des constructions fantasmatiques des sociétés confrontées aux différentes expressions de l'altérité.** ● Fersen avait d'ailleurs offert à ses juges le modèle littéraire de leur accusation. C'est en effet par la publication en 1902, de *L'Hymnaire d'Adonis : à la façon de M. le marquis de Sade*, qu'il attire l'attention du Parquet. Et s'il n'écope que de six mois de prison, pour des faits qui seraient aujourd'hui bien plus sévèrement jugés, c'est qu'on lui reproche plus l'expression publique



► PLUS DE PHOTOS

et littéraire de sa sexualité que ses malsaines mises en scènes érotiques d'adolescents en tennes antiques.

Profondément affecté par le déchaînement médiatique et le violent rejet de l'homosexualité dont il témoigne, Fersen publie en 1905 : *Messes noires. Lord Lyllian*, roman à clefs s'inspirant de son histoire et mettant en scène les sommités homosexuelles de la fin du xix^e siècle : Oscar Wilde, Lord Alfred Douglas, John Gray, Jean Lorrain, Joséphin Peladan, Achille Essebac, Robert de Montesquiou, Friedrich Krupp et Fersen lui-même.

L'intention du jeune poète de 25 ans, n'est plus seulement artistique, elle est devenue politique. D'Adelswärd-Fersen devient ainsi l'un des précurseurs du combat pour la reconnaissance et l'acceptation de l'homosexualité dans la société moderne.

C'est ainsi que naît le projet d'*Akademios*. S'il s'inspire ostensiblement de la revue allemande d'Adolf Brand, *Der Eigene*, Fersen est bien plus ambitieux et souhaite entraîner avec sa revue, une mutation des mentalités. Aussi s'intéresse-t-il à des figures plus engagées comme le scientifique allemand Magnus Hirschfeld, qui crée en 1897 avec l'écrivain Franz Joseph von Bülow, le Comité scientifique humanitaire (« Wissenschaftlich humanitäre Komitee », WhK), première organisation de défense des droits des homosexuels.

À la fin de l'année 1907, de la Villa Lysis à Capri, Fersen écrit ainsi à Georges Eekhoud :



« La permission fort aimable que vous m'avez donnée d'écrire à Hirschfeld sous votre égide sera mise à profit. Je ne connaissais après mes passages en Allemagne que Brand et son *Eigene*. D'autre part, j'attendais, afin de correspondre avec les chefs allemands du parti, la réalisation d'un projet à moi, que j'ose vous confier :

- Je voudrais, n'ayant d'ailleurs comme titre suffisant que l'orgueil de nos idées et une ardeur indicible à les savoir moins méconnues, fonder à Paris, en février prochain, une revue d'art, de philosophie, de littérature, dans laquelle petit à petit pour ne pas faire d'avance un scandale, on réhabilite l'autre Amour. ●

J'espère, cher monsieur Eekhoud, que vous nous ferez l'honneur, un jour, de votre compagnie et de ce talent, universel aujourd'hui, qui vous range parmi les apôtres du « mouvement ». Dans tous les

cas, je vous remercie pour la sympathie si délicatement exprimée, pour les espoirs que nous partageons, pour les bonheurs décrits, que tous les deux, nous avons, en marge des autres, savourés. »

DER EIGENE : L'ANTI-MODÈLE

Si *Der Eigene*, publiée dès 1896, est la première revue homosexuelle européenne et le modèle proclamé d'*Akademios*, elle ne poursuit pas les mêmes buts, et ne se construit pas sur le même modèle artistique et politique.

Présentée comme une source de documentation des activités de nudisme et de l'histoire de l'art, la revue de l'activiste Adolf Brand ne prône pas un bouleversement social, mais une réinterprétation historique des relations hommes/femmes. Se proclamant d'un nouvel hellénisme, il s'appuie sur les usages de la pédérastie antique grecque pour réunir une communauté d'esprit viriliste, et tente de démontrer, au fil des contributions, la supériorité esthétique et érotique du corps masculin dans l'histoire de l'art et des mœurs.

« Didier Eribon souligne de quelle manière les thèses masculinistes de Brand relèvent d'une conception universaliste de la sexualité [...] mais aussi d'une vision misogyne peu encline au changement social. L'étude du masculinisme homosexuel renvoie aussi à la construction d'une image de l'homme pensée comme outil de domination sociale envers les minorités de genre, de classe et de race. [...] la domination masculine se traduit [...] par l'exaltation des vertus morales et physiques de l'homme-machine ». Paradoxalement, La première revue homosexuelle épouse les codes de l'idéologie émergente. Dès 1903, « Brand quitte l'organisation du WhK d'Hirschfeld et fonde la Communauté des spéciaux (« Gemeinschaft der Eigenen », GdE). Influencé par le contexte de la *Lebensreform*, il exalte la virilité adolescente et la maîtrise de soi dans la nature. Il organise des camps collectifs, des marches sportives et des séances de nudisme, en accord avec les pratiques des *Wandervogel*, ces regroupe-

ments d'adolescents qui alimenteront les rangs des jeunesses hitlériennes à la fin des années 1920. » (Damien Delille, *Homosexualité et culture visuelle dans les revues Der Eigene et Akademios*)

AUTRE AMOUR, AUTRE CULTURE

Akademios procède d'une toute autre philosophie. Pour Fersen il est moins question d'exalter la virilité issue de l'Antiquité que d'explorer une vision littéraire de l'homosexualité héritée du symbolisme décadentiste. La ligne éditoriale de la revue est parfaitement exprimée dans une nouvelle lettre à Eekhoud.

« Villa Lysis, 4 août 1908

« Cher Monsieur Eekhoud,

« En décembre ou en janvier dernier, je crois, nous avons parlé d'un projet de revue que nous voulions fonder des amis et moi avec l'aide de l'éditeur Messein. Il s'agissait – sans donner de prime abord à la publication un parti pris, une étiquette, une allure de combat – d'arriver à mettre en lumière la question de la liberté passionnelle – les différentes théories sensuelles. Il s'agissait en quelques mots de défendre l'Autre Amour, par le souvenir des temps passés, par les espoirs des temps présents. *Akademios* est maintenant une chose décidée. Revue mensuelle (que nous espérons plus tard faire paraître tous les quinze jours) elle comprendra dans chaque numéro un roman (à suivre), deux ou trois nouvelles, deux poèmes, deux pages de musique, un courrier de Paris, critique des livres, critique des théâtres, une critique d'art [et] une lettre de l'étranger. De temps à autre un article de philosophie, de médecine, de jurisprudence. *Akademios* enfin, contiendra outre la couverture, deux hors texte, reproduction d'une œuvre antique ou moderne (sculpture, architecture, peinture ou paysage). »

Akademios s'affirme dès l'origine comme une revue humaniste et un espace de tolérance, à travers lequel la figure de l'homosexuel(le), sa sensibilité spécifique, son art de

Il s'agissait en quelques mots de défendre l'Autre Amour, par le souvenir des temps passés, par les espoirs des temps présents

vivre et l'expression artistique de sa différence puisse s'inscrire dans une quête de modernité esthétique et littéraire.

ADAM L'ANDROGYNE

Si Fersen et ses contributeurs cherchent dans l'art antique une légitimité historique, c'est plus pour en extraire une source d'inspiration et offrir une ascendance esthétique à la nouvelle figure artistique que promeut *Akademos* : l'Androgyne.

À l'opposé de la polarité sexuelle défendue par *Eigene*, la figure de l'androgyne se pose comme une réconciliation entre les genres et une défense de l'indétermination sexuelle.

Au-delà de la représentation mêlant féminin et masculin, l'androgyne acquiert dans la revue de Fersen une dimension nouvelle, politique et avant-gardiste.

C'est ainsi dans *Akademos* que l'on trouve, sous la plume de Joséphin Peladan, la première remise en question de l'identité de genre, et les prémices d'une théorie du non-binaire.

serait la moitié animique et la moitié spirituelle de l'homme, comme elle est sa moitié physique ? Les théologiens, en concile, se sont posé cette question. En isolant Aïscha de Aïsch, Iohah lui a-t-il donné une âme personnelle, ou a-t-il dédoublé l'âme, comme il a fait pour le corps ?

Ce dédoublement a-t-il été radical, isolant le passif de l'actif ? Ou bien l'âme a-t-elle conservé son androgynisme ? En ce cas l'esprit seul attesterait le sexe intérieur. » (Joséphin Peladan, « Théorie amoureuse de l'androgyne. De l'amour », *Akademos*, n° 6, juin 1909)

UNE ACADÉMIE SANS EXCLUS

Là où Brand prônait la guerre des sexes, Fersen célèbre leur consubstantialité. Refusant tout clivage, il ouvre, dès le premier numéro, sa revue aux écrivaines lesbiennes et libérées, dont Colette, Renée Vivien et Annie de Pène, mais également aux écrivains de toutes sensibilités. Des auteurs aussi disparates que Maxime Gorki, André Salmon, Marinetti, J.-H. Rosny aîné, Arthur Symons, Henri Barbusse et Léon Tolstoï côtoient les écrivains explicitement engagés dans la cause homosexuelle. Comme l'écrit Nicole G.

Albert : « Certes Fersen s'adresse aux membres de « L'Autre Amour » et conçoit *Akademos* comme un lieu de ralliement, voire de résistance, mais il ne veut pas les cantonner à la marginalité et vise, de façon utopique, à créer une académie sans exclus, c'est-à-dire à attirer un lectorat beaucoup plus large afin de dédramatiser, faute de la banaliser, l'homosexualité. » (Albert, Nicole G. « Réédition d'*Akademos* : la renaissance d'une revue

pionnière », *La Revue des revues*, vol. 68, no. 2, 2022)

ICONOGRAPHIE D'UNE SUBCULTURE

L'iconographie de la revue joue ici un rôle fondamental. Affranchie de toute fonction illustrative, elle développe sa propre identité et définit les nouveaux codes de l'homoérotisme créant des images qui « alimente[nt] la création d'une subculture homosexuelle, à même de soutenir le partage des sensibilités et d'imaginer des alternatives

aux normes sociales de genre. ».

Le soin apporté à la réalisation de ces gravures à pleines pages sur un papier spécial et tirées en quadruple état dans les exemplaires de luxe témoigne de la particulière attention portée par Fersen à cette autre expression de la sensibilité homosexuelle. Des futures icônes de la culture gay sont ainsi pour la première fois présentées dans une optique homoérotique, comme l'Antinoüs Farnèse, le *Saint Sébastien* de Ribera ou *Le Jeune Violoniste* de Raphaël.

L'homoérotisme devient un moyen de contourner l'interdit sexuel et de le sublimer par l'art

Mais c'est dans les œuvres modernes que la nouvelle imagerie homosexuelle prend véritablement forme : le poignet cassé et les costumes dandy du caricaturiste Moyano, la gestuelle du fascinant androgyne de Léonard Sarluis intitulé *Inquiétude*, dont l'œuvre originale n'a pas été retrouvée, le *Iacchos* de Maxwell Armfield et surtout les compositions d'Henri Saulnier Ciolkowski dont « le style ou le pinceau effilé aux doigts – les soies furent sûrement arrachées à la perruque d'une irréprochable poupée d'Asie – attaque, ô consciencieux, la tablette blanche. » (André Thévenin, « Un adepte du noir et blanc : Ciolkowski », *Akademos*, n°9). Parallèlement, et en réaction directe à la revue de Fersen, prend forme dans les médias réactionnaires, une imagerie violente, caricature de celle d'*Akademos*. C'est notamment en février 1909 qu'apparaissent dans un numéro spécial de la revue de *L'Assiette au beurre* intitulé « Les p'tits jeu' hommes » et portant en couverture une caricature de Fersen, plusieurs des stéréotypes visuels scellant la rhétorique naissante de l'homophobie.

LE SUICIDÉ DE LA COMMUNAUTÉ

La plus signifiante et émouvante de ces gravures est cependant une simple photographie qui illustre le premier numéro d'*Akademos*. Il s'agit du portrait de



« L'Amour n'est donc plus pour le lecteur "un sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre", mais le sentiment d'affection de l'être humain pour lui-même, qui se manifeste communément, mais non essentiellement, selon la polarisation sexuelle. Sans doute pour la correspondance des formes, l'amour peut se nommer l'attraction d'un sexe pour l'autre. Mais l'âme, quelle part a-t-elle dans la division sexuelle ? Nous avons aperçu Elohim, prenant un côté d'Adam, par une section verticale [...] Adam androgyne avait donc une âme et un esprit androgyne : et la femme

Raymond Laurent, jeune poète et amant de Longhorn Whistler, neveu présumé d'Oscar Wilde, qui s'est donné la mort le 24 septembre 1908 à Venise. Plus qu'un hommage, la photographie de ce phoebus moderne s'offre en figure tutélaire de la revue, Christ païen portant tout à la fois l'espoir et la tragédie du « troisième sexe » :

« Mais ne faites point de ce suicide un crime à la littérature. Laurent s'est tué. Le revolver lui a été mis au poing par une époque où la maison Tellier est la seule expression d'âme permise. Il y a des façons de syvetonner les âmes d'élite : c'est par les préjugés » (d'Adelswärd-Fersen, sous

le pseudonyme de Sonyeuse, *Akados*, n° 1)

Dès son premier numéro, *Akados* fut accueilli avec respect et admiration par le monde littéraire, comme en témoigne cet éloge de Charles-Henry Hirsch dans le *Mercur de France* : « *Akados* [...] est une revue somptueuse, imprimée avec luxe et bon goût. Toutes les belles choses n'ont heureusement pas un destin court et il faut souhaiter la durée à ce nouveau recueil. ». Malgré la confiance et la volonté de Fersen, sa revue ne surviva qu'une année, non en raison d'une censure ou d'une campagne de dénigrement, mais du fait même des principaux intéressés par cette

courageuse mais trop précoce tentative de révolution des mœurs :

« Les abonnements sont d'une rareté dérisoire, et pour la raison simple que l'on considère dangereux de s'abonner... Au lieu de m'aider, toute une catégorie bien peu indulgente et nullement intellectuelle d'adonisiers me tourne le dos – est-ce par habitude ? dirait un plaisantin. [...] il reste la volonté de continuer la tâche, et l'espoir de former un parti. » (Lettre à G. Eekhoud, 9 mai 1909)

2 Jacques d'ADELSWÄRD-FERSEN & Ernest BRISSET

Le Sourire aux yeux fermés

L'ÉDITION MODERNE • PARIS 1912 • 14 x 19 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 10 exemplaires numérotés et justifiés par l'éditeur sur hollandaise, seuls grands papiers.

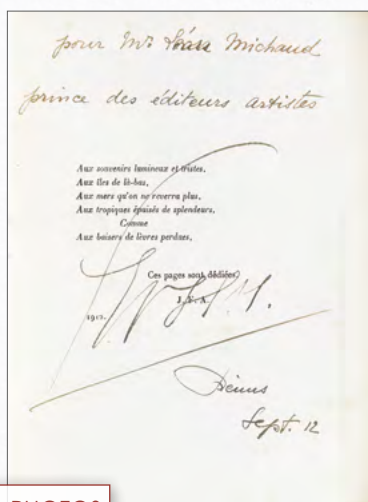
Petites déchirures et manques marginaux sur les plats, un mors recollé en pied, quelques rousseurs, exemplaire à toutes marges légèrement gauchi.

Couverture illustrée par Ernest Brisset.

Envoi autographe daté et signé de Jacques d'Adelswärd-Fersen au libraire-éditeur Léon Michaud : « prince des éditeurs artistes. »

Rarissime.

◆ 6 800 €



▷ PLUS DE PHOTOS

3 Honoré de BALZAC

Lettre autographe signée adressée à Jean-Baptiste Violet d'Épagny, directeur du théâtre de l'Odéon, à propos des Ressources de Quinola

[PASSY] « MARDI MATIN » [28 DÉCEMBRE 1841] • 13,5 x 21,6 CM
UNE PAGE SUR UN DOUBLE FEUILLET • ENVELOPPE JOINTE

Lettre autographe signée d'Honoré de Balzac adressée à Jean-Baptiste Violet d'Épagny, directeur du théâtre de l'Odéon. Une page rédigée à l'encre noire sur un bifeuillet. Est jointe et collée sur la seconde page l'enveloppe qui accompagnait cette lettre, rédigée de la main de Balzac.

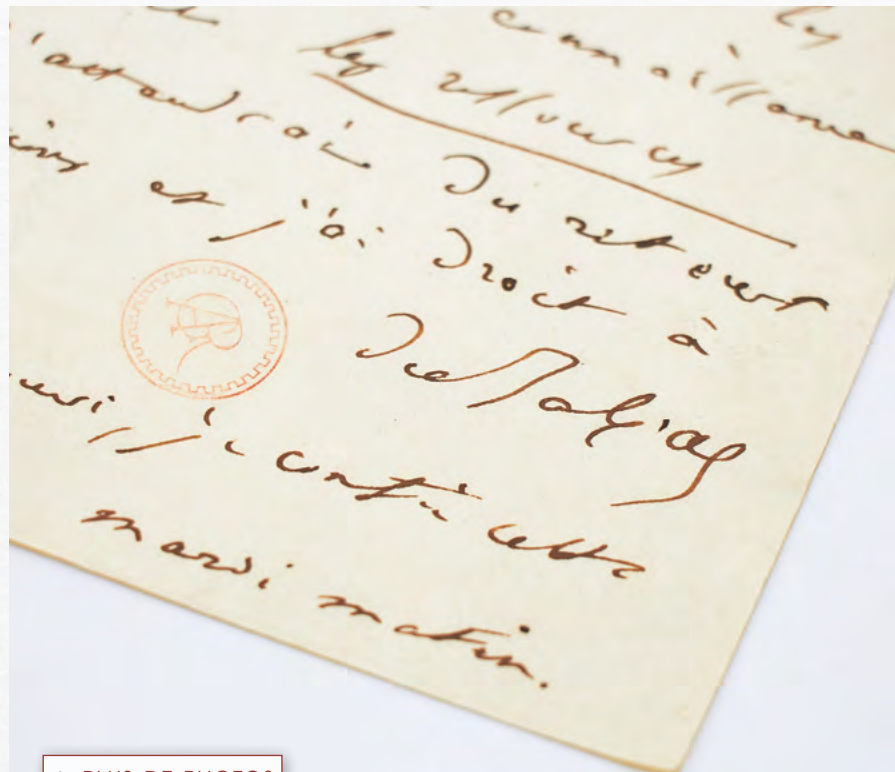
♦ 8 500 €

Les Ressources de Quinola, c'est tout à la fois *Les Fourberies de Scapin* et *Les Noces de Figaro*. L'ambition de Balzac à partir des années 1840 et jusqu'à sa mort fut en effet de conquérir une renommée semblable à celle de ses illustres prédécesseurs Molière et Beaumarchais. Espoir aussi vain que tenace, il ne douta pourtant jamais, échec après échec, de l'imminence de son succès. « Le 15 juillet 1841 d'Épagny obtint le privilège de la direction de l'Odéon [...] ainsi que tout directeur de théâtre l'eut fait à sa place, [il] profita des vacances estivales pour organiser sa campagne d'hiver. Il demanda une pièce à Balzac et celui-ci se rendit à ses désirs en choisissant *les Ressources de Quinola*. [...] On sait quel tapage se fit autour de la pièce de Balzac, avec quelle enfantine naïveté l'auteur voulut organiser une salle composée de la plus haute société parisienne et de l'élite de la colonie étrangère afin de donner aux snobs l'envie de se joindre à une si brillante assemblée. [...] Madame Dorval, plus avisée que l'auteur, refusa, dès la lecture faite par Balzac [...] le rôle qui lui était destiné. Elle fit bien car jamais échec ne fut plus complet. » (*L'Amateur d'autographes*, mai 1911)

Intéressante lettre révélant les dessous de la création des *Ressources de Quinola* et le système de lecture de l'œuvre par l'auteur soumise à l'appréciation des comédiens qui à la suite d'un vote acceptaient ou refusaient la pièce.

Provenance : collection Arthur Meyer, puis « AGR » (tampon sur la lettre et l'enveloppe).

« Mon cher directeur, aux termes de nos conventions, je suis prêt à lire, j'ai choisi demain mercredi et j'ai dit à votre régisseur les noms des comédiens auxquels je confie notre pièce. J'ai un peu fait votre métier, j'ai conquis madame Dorval qui vous enrichira, je l'amènerai moi-même. Trouvez ici, mon cher d'Épagny, mille amitiés, je vous ai donné les preuves de notre ancienne connaissance en vous choisissant *Les Ressources de Quinola*, j'attendrai du retour dans nos relations et j'ai droit à bien du zèle. »



Le succès
damné
d'Honoré

▷ PLUS DE PHOTOS

4 Charles BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

POULET-MALASSIS & DE BROISE • PARIS 1857 • 12,8 x 19,3 cm • BROCHÉ SOUS COFFRET

Édition originale imprimée sur vélin d'Angoulême, exemplaire bien complet des six pièces condamnées et comportant toutes les coquilles des pages 29, 31, 43, 45, 108, 110 et 217 propre à l'édition originale à l'exception de la faute à « s'enhardissant » page 12, corrigée dès le début du tirage.

Très rare « premier état » de la couverture (Jean de Schelandre 1385-1636 sur le deuxième plat de couverture et le prix de 3 frs sur le dos). Minuscules déchirures marginales sans gravité sur les plats, discrètes restaurations sur le dos, rares et légères piqûres éparses attestant de l'état originel de l'exemplaire, non lavé ni collé contrairement à la plupart des exemplaires. ♦ 60 000 €

Exemplaire broché à toute marge tel que paru d'une insigne rareté. En effet, l'importance capitale de cette œuvre en fait une des pièces bibliophiliques les plus universellement recherchées et traditionnellement luxueusement reliées, à l'exception des exemplaires modestement reliés à l'époque par les quelques admirateurs contemporains et amis du poète. Les exemplaires conservés dans leur brochure d'origine demeurent une exception dont il conviendrait sans doute d'établir un inventaire détaillé.

L'ouvrage est présenté dans un coffret signé Julie Nadot reproduisant les plats de couverture et le dos de l'ouvrage.

De nombreuses questions restent en suspens à propos de l'impression et de la diffusion de cette œuvre, pourtant majeure dans la littérature française. Ainsi présente-t-on souvent les exemplaires non expurgés comme des exemplaires vendus

avant la « ridicule intervention chirurgicale » (pour reprendre l'expression de Baudelaire) opérée par Poulet-Malassis sur les 200 exemplaires encore disponibles. En réalité, la correspondance de Baudelaire, comme celle de Poulet-Malassis, révèle que la vente fut loin d'être aussi fulgurante et que la plupart des exemplaires ont tout simplement été retirés et « mis en lieu sûr » par l'auteur et l'éditeur : « Vite cachez, mais cachez bien toute l'édition ; vous devez avoir 900 exemplaires en feuilles. – Il y en avait encore 100 chez Lanier ; ces messieurs ont paru fort étonnés que je voulusse en sauver 50, je les ai mis en lieu sûr [...]. Restent donc 50 pour nourrir le Cerbère Justice » écrit Baudelaire à Poulet-Malassis le 11 juillet 1857. Son éditeur s'est exécuté immédiatement en répartissant son stock chez divers « complices » dont Asselineau auquel il écrit, le 13 juillet : « Baudelaire m'a écrit une lettre à cheval

que j'ai reçue hier et dans laquelle il m'annonce la saisie. J'attends à le voir pour le croire, mais à tout événement nous avons pris nos précautions. Les ex. sont en sûreté et profitant de votre bonne volonté nous mettrons aujourd'hui au chemin de fer... une caisse contenant 200 ex. en feuilles que je vous prie de garder jusqu'à mon prochain voyage... »

Nous n'avons pas trouvé de trace du retour à la vente de ces exemplaires mis en réserve. Pourrait-on établir un lien entre ces exemplaires non brochés et les divers tirages de la couverture dont on ne connaît pas véritablement la cause – les corrections étant à peu près insignifiantes ? Ces exemplaires ont-ils d'ailleurs tous été remis en vente intacts, malgré le jugement ?

La rareté des exemplaires de l'édition originale des *Fleurs du Mal*, et plus encore des exemplaires brochés tels que parus, pourrait laisser soupçonner une disparition, au moins partielle, des exemplaires non vendus et soustraits à la censure.

Ouvrage fondateur de la poésie moderne, préfigurant les œuvres de Lautréamont, Rimbaud et Mallarmé, *Les Fleurs du Mal* n'est pourtant connu qu'à travers sa seconde version, abondamment corrigée et recomposée en 1861 par le poète. **L'édition originale de 1857 est ainsi une œuvre unique qui ne sera jamais rééditée sous cette forme princeps.**

Les quelques exemplaires tels que paru sont le plus rare et le plus pur état de ce monument de la littérature mondiale.

5 Charles BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

POULET-MALASSIS & DE BROISE • PARIS 1861 • 12,8 x 19,7 cm • BROCHÉ SOUS COFFRET

Seconde édition originale sur papier courant, dont il aurait été tiré 1500 exemplaires après 4 chine, quelques hollandaise et quelques vélin fort.

Notre exemplaire est bien complet du portrait de Charles Baudelaire par Félix Bracquemond sur chine contrecollé, qui manque souvent et est ici en premier état, avant la mention « L'Artiste » au-dessus du portrait. ♦ 23 000 €

Très rare exemplaire broché, à toutes marges et sans rousseurs, tel que paru. L'ouvrage est présenté dans un coffret signé Julie Nadot reproduisant les plats de couverture et le dos de l'ouvrage.

Cette édition, entièrement recomposée par l'auteur, enrichie de 35 nouveaux poèmes et

LES
FLEURS DU MAL

CHARLES BAUDELAIRE

LES

FLEURS DU MAL

PAR

CHARLES BAUDELAIRE

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre enclôses,
Et que par les écrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

(THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, liv. II.)



PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, rue de Buci.

—
1857

de 55 poèmes « profondément remanié[s] » est considérée au mieux comme une édition « en partie originale ». **En réalité, véritable nouvelle édition originale, cette réécriture des *Fleurs du Mal* est l'aboutissement de la grande œuvre baudelairienne et la seule version retenue par l'Histoire et la Littérature.**

L'achèvement de la grande œuvre baudelairienne

LA FAUTE À...

Longtemps considérée comme une simple réédition enrichie, cette édition majeure n'a pas eu, comme la précédente, les faveurs de l'étude bibliographique, bien qu'elle offre un champ de recherche important et instructif. Soulignons à ce propos les différents états de la gravure de Bracquemond, mais également les coquilles des tout premiers exemplaires, en partie corrigées pendant le tirage dont, dans notre exemplaire, deux initiales absentes (p.20 et 49) ajoutées à l'encre à l'époque qui font un étrange écho à cette remarque de Charles Baudelaire à l'éditeur, en janvier 1861 : « Sans doute le livre est d'un bon aspect général ; mais jusque dans la dernière bonne feuille, j'ai trouvé de grosses négligences. Dans cette maison-là, c'est les correcteurs qui font défaut. Ainsi, ils ne comprennent pas la ponctuation, au point de vue de la logique ; et bien d'autres choses. Il y a aussi des lettres cassées, des lettres tombées, des chiffres romains de grosseur et de longueur inégales, etc.... ». Poulet-Malassis s'est en effet séparé de De Broise et ces nouvelles Fleurs ont été imprimées par Simon Raçon à Paris. Doit-on également voir une corrélation avec le nombre d'exemplaires comportant des rousseurs sur cette seconde édition, qui s'expliquerait par une moins bonne qualité de papier et qui rend ceux dépourvus de rousseurs d'une grande et précieuse rareté ?

LE CHOIX DE LA POSTÉRITÉ

Lorsque Claude Pichois rassemble les œuvres de Baudelaire pour La Pléiade, il doit faire un choix entre les trois éditions des *Fleurs du Mal*, la première de 1857, celle revue par l'auteur en 1861 et

la dernière parue juste après la mort de Baudelaire en 1868. Bien qu'étant la plus complète et comprenant 25 poèmes de plus que la seconde, la troisième édition ne peut être prise pour modèle, car son architecture et peut-être le choix même des poèmes inédits ne sont pas, avec certitude, le résultat d'une volonté auctoriale. L'édition de 1868 est donc « en partie originale », car augmentée de poèmes composés par Baudelaire après 1861 en vue d'une nouvelle édition. Mais cette édition « définitive » sera établie après la mort du poète et, en l'absence de ses directives, les nouveaux poèmes seront sélectionnés et disposés par son ami Théodore de Banville.

La première édition de 1857, mythique, historique, ne peut, bien entendu, être détrônée de son statut d'édition princeps.

Riche de ses célèbres coquilles (soigneusement corrigées à la main sur les premiers exemplaires offerts par l'auteur), de ses poèmes condamnés (et donc absents de la seconde édition), mais surtout de sa mise en forme pensée, travaillée, modifiée et corrigée sans cesse jusqu'aux dernières épreuves (et jusqu'à rendre fou son bienveillant éditeur, le pauvre « Coco mal perché » que Baudelaire éprouva de remarques et de critiques), la « 1857 » est sans conteste un inaltérable monument de l'histoire littéraire et poétique universelle, dont les exemplaires non expurgés des poèmes condamnés constituent une des pièces maîtresses des collections bibliophiles.

Pourtant, elle ne pouvait être désignée comme représentante unique du chef-d'œuvre de Baudelaire, tant le poète devait la repenser entièrement dans les années suivantes.

Loin d'un simple recueil de poèmes, *Les Fleurs du Mal* est une œuvre construite selon une logique narrative unique dans l'histoire de la poésie. Poulet-Malassis l'a appris à ses dépens, Baudelaire conçoit son livre comme une œuvre plastique autant que littéraire. Divisée en sections explicites, "Spleen et Idéal", "Fleurs du Mal", "Révolte", "Le Vin", "La Mort" mais également en cycles implicites (notamment consacrés aux femmes aimées), **l'œuvre de Baudelaire se déploie au fil de poèmes liés entre eux par une invisible filiation pour composer un récit autant qu'un tableau.** La suppression des poèmes condamnés rompt cette subtile diégèse picturale et contraint

Baudelaire à repenser entièrement son œuvre.

La seconde édition devient ainsi l'occasion d'une œuvre entièrement nouvelle. Baudelaire conçoit donc un agencement différent, écrit de nouveaux poèmes d'articulation, modifie la plupart des poèmes anciens et compose une nouvelle fin. C'est cette édition de 1861 que le lecteur moderne connaît. C'est elle qui sera choisie par les éditeurs de La Pléiade, dès la première publication des œuvres de Baudelaire en 1931. Elle restera le modèle de toutes les éditions ultérieures.

« AU LIEU DE SIX FLEURS »

Entre 1857 et 1861, Baudelaire travaille intensément sur son œuvre majeure. Il entreprend d'abord de simplement remplacer par six nouveaux poèmes ceux amputés par la censure, mais dès novembre 1858, il écrit à Poulet-Malassis : « Je commence à croire qu'au lieu de six fleurs, j'en ferai vingt. ». C'est le début d'une véritable réécriture du recueil et d'une recomposition complète de sa structure. **Des poèmes aussi importants que « La musique », « La servante au grand cœur », « La Beauté » ou « Quand le ciel bas et lourd », ne sont aujourd'hui connus que sous leurs formes définitives de 1861 très différentes de la première composition.**

« Ce sont les Fleurs du Mal de 1861 qui constituent Baudelaire en l'un des chefs de file des nouvelles générations »

Mais Baudelaire entreprend surtout d'augmenter son œuvre de plus d'un tiers et ajoute ainsi entre 1857 et 1861 trente-cinq nouveaux poèmes dont certains figurent parmi les plus importants de Baudelaire.

Ainsi « L'Albatros », symbole intemporel du poète maudit, fut en partie composé durant la jeunesse de Baudelaire, mais ne paraît que dans cette édition de 1861 où il prend la place du fade « Soleil », (relégué aux Tableaux parisiens). Il devient ainsi le

troisième poème du recueil et le pilier de l'œuvre nouvelle. Réponse directe à la censure de 57, il forme avec ses deux prédécesseurs, « Au lecteur » et « Bénédiction », l'infernal cercle baudelairien : Souffrance, Malédiction et Incompréhension.

De même, l'absence des « Bijoux », dont la sensualité insulta les censeurs, fut habilement voilée par l'ajout du « Masque », dans lequel la femme, devenue statue, pleure son esthétisation statique « dans le goût de l'antique ». Cependant, il fallait à Baudelaire un plus sulfureux « Hymne à la beauté ». C'est sous ce titre qu'il introduit cette apologie d'une divinité affranchie du bien, du mal et des censures bigotes.



Pourtant, il semble que pour Baudelaire ces deux poèmes ne remplacent pas entièrement « la candeur unie à la lubricité » des « Bijoux ». Ils ne sont que l'annonce d'une nouvelle « toison, moutonnant jusque sur l'encolure », qui s'épanouira sur deux pages à la suite du « Parfum exotique ». « La chevelure », cet autre chef-d'œuvre de la poésie sensuelle, est ainsi née, à l'instar de l'Aphrodite de Botticelli, de cette nouvelle vague de fleurs.

Puis, sans autre excuse de poème à remplacer, apparaît un court « Duellum » suivi d'un « Possédé » capital et de quatre « Fantôme[s] ». *Les Fleurs* de 61 prend alors son essor et acquiert sa personnalité propre, indépendante de son aînée. C'est d'ailleurs en adressant le sulfureux « Possédé » à Poulet-Malassis que Baudelaire décide que la réédition des *Fleurs* deviendra une œuvre nouvelle, qui ne tirera aucune leçon des déboires judiciaires de son aînée comme en témoigne la réaction du poète à la légitime inquiétude de son éditeur : « Je ne croyais pas que ce misérable sonnet pût ajouter quelque chose à toutes les humiliations que *Les Fleurs du Mal* vous ont fait subir. Il est possible, après tout, que la tournure subtile de votre esprit vous ait fait prendre 'Belzébuth' pour le con et le 'poignard charmant' pour la pine ».

LE CYCLE SABATIER : LA PRÉSIDENTE DÉCHUE

Libéré de la tâche aride de commettre de simples poèmes de substitution, Baudelaire repense entièrement son œuvre à l'aune de sa maturité poétique et de ses amours pathétiques. La rupture avec la Présidente, la déchéance de Jeanne Duval, la trahison de Marie Daubrun, transforment sa conception du Spleen et de l'Idéal.

Se jouant de la censure, il remplace la sexualité criminelle de « Celle qui est trop gaie » par une autre blessure, celle du poignard phallique du « Possédé ». Puis il règle ses comptes avec Madame Sabatier en concluant le cycle qu'il lui a consacré par un « Semper eadam » [toujours la même] très explicite : « Quand notre cœur a fait une fois sa vengeance, / Vivre est un mal [...] et bien que votre voix soit douce, taisez-vous ! ».

Baudelaire avait lui-même avoué à la vénérée Présidente que son amour pour elle était tout entier révélé dans *Les Fleurs* de 57 : « Tous les vers compris entre la page 84 et la page 105 [de « Tout entière au « Flacon »] vous appartient. » (Lettre à Mme Sabatier, 18 août 1857) et que deux d'entre eux étaient « incriminés » par « les misérables » magistrats (« Tout entière, finalement épargné » et « À celle qui est trop gaie »).

Déjà, il lui reprochait sa « malicieuse gaieté » qui devient dans « Semper » « taisez-vous ignorante ! âme toujours ravie ». La joie, leitmotiv de la représentation de la Présidente est ainsi, pour la première fois, condamnée. Ce nouveau poème étant, de surcroît, placé en tête du cycle, il imprime sa marque sur tous les autres.

Ainsi, contrairement à l'édition de 1857, dans laquelle la sacralisation de la femme idéale culmine en une profanation sacrificielle, le cycle Sabatier dans l'édition 1861 est marqué par la déception suivant la possession de cette déesse qui se révèle trop humaine. Et l'œuvre se fait reflet de la confession de Charles à Apollonie, à peine leur relation consommée : « Il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme maintenant » (Lettre à Madame Sabatier, 31 août 1857).

● Cette dualité entre idéalisation et déception, marque du poète, trouve alors sa complète réalisation dans la composition des *Fleurs du Mal* de 1861. ●

Le plus explicite témoignage de cette mutation radicale se relève sur les exemplaires offerts à Madame Sabatier. L'édition de 1857 portait cette dédicace : « À la Très Belle, à la Très-Bonne, à la Très Chère. / Que ce soit dans la Nuit et dans la Solitude, / Que ce soit dans la rue et dans la multitude, / Son fantôme dans

l'air danse comme un Flambeau / Tout mon Être obéit à ce vivant Flambeau ! / C.B. ». L'exemplaire de 1861 témoignera d'une toute autre relation :

« À Madame Sabatier, Vieille amitié, C. B. »

Ce vent de désacralisation souffle également sur les poèmes anciens du cycle qui se trouvent transformés par de subtiles mais significatives modifications : un passé simple remplaçant le passé composé fige le poème « Tout entière » dans un temps révolu. L'« Ange Gardien » de « Que diras tu ce soir » perd une majuscule, modifiant drastiquement le sens de ce « gardien ». Enfin, dans « Le Flambeau Vivant » qui servit avec le précédent à composer la dédicace de 1857, les « feux diamantés » des yeux de l'aimée se « secou[e]nt », mais ne « suspend[e]nt » plus le regard du poète, tandis que le soleil perd son unicité pour n'être plus qu'un synonyme d'étoiles.

Par cette réécriture, Baudelaire ne modifie pas le sens de ses poèmes au gré de ses déboires amoureux, il insuffle au sein même de l'idéal la fêlure du Spleen, et sa poésie affranchie des désirs du poète se libère de son pesant modèle vivant pour devenir universelle

Sa « Confession » se fait plus explicite encore : les tirets, signes typographiques chers à Baudelaire marquant l'intervention du poète, disparaissent, remplacés par des parenthèses et de simples virgules, et l'analogie avec la « danseuse [...] froide » se mue en identité.

LE CYCLE DUVAL : À L'AMOUR À LA MORT

À la cristallisation stendhalienne autour de la Présidente répondait une diabolisation tout aussi fantasmagorique de l'autre grande passion de Baudelaire, Jeanne Duval. Frappée d'hémiplégie en 1859, elle n'est plus désormais « le vampire » qui, dans l'édition de 1857, « comme un hi-

deux troupeau de démons, vin[t], folle et parée ». Devenue en 61 « forte comme un troupeau », elle conquiert une place majeure dans le recueil par l'ajout de poèmes puissants dont « Duellum », par lequel Charles, sans renoncer à la constitutive violence de leur amour, suit l'infortunée en enfer : « Roulons-y sans remords, amazonne inhumaine, Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine ! ». Mais c'est surtout à travers la suite « Un fantôme », nouvellement composée, que le poète rend le plus bel et tragique hommage à son amante déchue. « Les ténèbres », où il « reconnaît [s]a belle visiteuse : C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse ». « Le parfum », au « Charme profond, magique, dont nous grise / Dans le présent le passé restauré ! ». « Le cadre », dans lequel l'aimée conserve « Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté / En l'isolant de l'immense nature ». Et enfin « Le portrait », par lequel le poète, perdant sa naïve ironie d'« Une charogne », observe la réalité de la mort qui s'installe dans le corps de son amante :

« De ces baisers puissants comme un dictame,
De ces transports plus vifs que des rayons,
Que reste-t-il ? C'est affreux, ô mon âme !
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons »

Alors que Baudelaire se délectait de la contemplation de « la vermine qui vous mangera de baiser » et cependant « gard[ait] la forme et l'essence divine de [s]es amours décomposés », Charles, confronté à la déchéance réelle de Jeanne, se révolte contre la mort :

« Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire ! »

LE CYCLE DAUBRUN : DE MARIE À MARCEL

C'est enfin au tour de Marie Daubrun de déployer ses ailes féminines sur les fleurs malades de son malheureux amant, avec l'apparition d'un des plus beaux poèmes du recueil : « Chant d'automne ».

Rendu notamment célèbre par l'Opus 5 de Gabriel Fauré, ce poème emblématique de l'univers baudelairien deviendra une source d'inspiration d'œuvres majeures de la littérature dont « La Chanson d'automne » de Verlaine et « L'Automne » de Rainer Maria Rilke.

Mais c'est sans doute Marcel Proust, grand lecteur des *Fleurs*, qui doit à ce

« Chant » sa plus grande émotion poétique. « Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre, / Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer » sont, d'après Antoine Compagnon, les vers les plus cités à travers toute l'œuvre de Proust. Ainsi dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Me persuadant que j'étais « assis sur le môle » ou au fond du « boudoir » dont parle Baudelaire, je me demandais si son « soleil rayonnant sur la mer » ce n'était pas — bien différent du rayon du soir, simple et superficiel comme un trait doré et tremblant — celui qui en ce moment brûlait la mer comme une topaze ». C'est encore un poème de 1861 qui apparaît dans *Sodome et Gomorrhe* : « leurs ailes de géant les empêchent de marcher » dit Mme de Cambremer confondant les mouettes avec les albatros ».

Mais Marie l'infidèle ne peut pas être circonscrite à « la douceur éphémère d'un glorieux automne », et Baudelaire devait également lui « bâtir [...] un autel souterrain au fond de [s]a détresse ». C'est ainsi que naît le poème « À une Madonne » qui, en 1861, clôt par le crime le cycle Daubrun :

« Pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept
Couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible
Prenant le plus profond de ton amour
pour cible
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur
ruiselant ! »

C'est donc dans l'édition de 1861 que les trois grandes figures féminines des *Fleurs*, l'ange Apollonie, le démon Jeanne et la trop humaine Marie, acquièrent leur pleine dimension poétique, cependant que Charles, amant maudit, rejetait l'une, perdait l'autre et n'attendait plus rien de la dernière.

Cette triple rupture poétique ouvre la voie à d'autres formes amoureuses et poétiques. Le cycle des autres muses s'enrichit ainsi de trois nouveaux poèmes dont « Chanson d'après-midi », le seul entièrement composé en heptasyllabes. Ce mètre impair, véritable révolution poétique qui avait disparu depuis le Moyen Âge (à l'exception de deux poèmes de La Fontaine), sera repris par Rimbaud

(« Honte ») et célébré par Verlaine (« De la musique avant toute chose, / Et pour cela préfère l'Impair »). Enfin, le mystérieux « Sonnet d'Automne » achevant ce cycle semble réunir en une marguerite (la fleur de l'incertitude amoureuse), tous les pétales des femmes aimées : les yeux de Marie, « clairs comme le cristal », l'agaçante gaieté de la Présidente « sois charmante et tais-toi » et le « spectre fait de grâce et de splendeur » de Jeanne Duval devenue « ma si blanche [...] ma si froide marguerite ».

Cette alchimie qui fait de toutes les femmes un seul poème, traduit la maturité poétique de Baudelaire et libère ses fleurs de leurs pesantes racines.

Parmi les autres poèmes nouveaux de Spleen et Idéal, chacun mériterait une attention particulière :

– « Une gravure fantastique » qui fut écrit sur presque dix ans.

– « Obsession » dont la dernière strophe semble avoir directement inspiré « Mon rêve familial » de Verlaine paru cinq ans plus tard :

« Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles

– « Alchimie de la Douleur », inspirée par Thomas de Quincey dont Baudelaire venait de traduire « Un mangeur d'opium »

– « Horreur Sympathique », en référence à Delacroix.

Et c'est encore avec un nouveau poème composé en 1860 que Baudelaire choisit de clore cette section :

– « L'Horloge », superbe *memento mori*, l'un des plus anciens thèmes poétiques, revu par l'alchimie baudelairienne, c'est-à-dire sans aucun hédonisme autre que la création artistique :

« Remember ! Souviens-toi, prodigue ! *Esto memor !*

(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)

Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues

Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or ! »

UNE FIN INÉDITE

La section «Tableaux parisiens», aujourd'hui considérée comme constitutive des *Fleurs du Mal* et une spécificité de la poésie de Baudelaire, est absente de l'édition de 1857. Elle fut créée par le poète pour l'édition de 1861 et composée de 18

chef-d'œuvre de modernité. Cependant les poèmes suivants ne sont pas en reste puisqu'on compte parmi eux plus d'un diamant : « Les petites vieilles » et « Les sept vieillards », dédiés à Victor Hugo, « À une passante », « Danse macabre », poème le plus diffusé du vivant de Baudelaire, et « Rêve parisien », avant-dernier poème qui structure la section des Tableaux et **plus éclatant modèle du romantisme urbain créé par Baudelaire.**

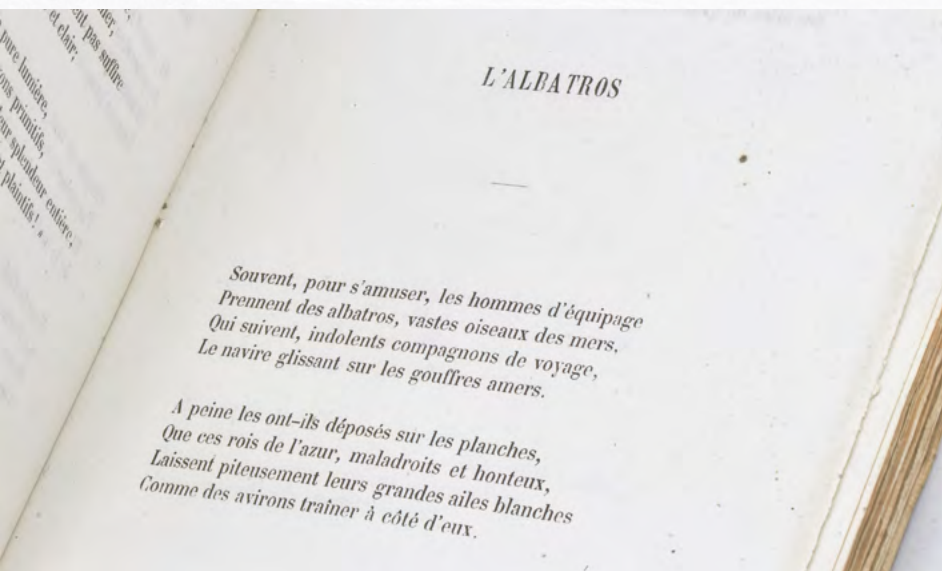
Enfin, si nul ne peut envisager *Les Fleurs du Mal* sans sa fin d'apothéose, c'est grâce à cette seconde édition et aux trois poèmes inédits que Baudelaire ajoute après *La Mort des artistes* : « La fin de la journée » (qui n'est jamais paru en revue), « Le rêve d'un curieux » et surtout « Le Voyage » dont les 144 vers nourriront la glose des chercheurs et l'imaginaire des poètes du xx^e siècle. Alors que l'édition de 57 s'achevait sur une triple mort, *Les Fleurs* de 61 annonce une triple résurrection. Ces trois poèmes signent en effet la victoire du poète sur le terrible « Ennui » qui ouvre le recueil « dans un bâillement [qui] avalerait le monde ». En 1861, la mort n'est plus une fin. Le poète s'y précipite : « Je vais me coucher sur le dos / Et me rouler dans vos rideaux, / Ô rafraîchissantes ténèbres ! », mais ce n'est que pour se relever : « J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore / M'enveloppait. – Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ? / La toile était levée et j'attendais encore. ».

Dès lors commence pour le poète le véritable voyage, au-delà des limites de la vie réelle et des artifices du rêve, dont il a cueilli toutes les fleurs :

« Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel,
qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du **nouveau !** »

Considérer l'édition de 1861 comme une simple édition enrichie consiste à lire *Les Fleurs du Mal*, « auquel [il a] travaillé 20 ans » (lettre à sa mère, 1^{er} avril 1861) comme un simple recueil de poèmes. C'est surtout ignorer la volonté même du poète clairement exprimée à Alfred Vigny par Baudelaire lorsqu'il lui a adressé cette seconde édition :

● «Voici les Fleurs, [...].Tous les anciens poèmes sont remaniés. [...] Le seul éloge que je sollicite pour



Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers. »

– « Le goût du néant », « l'une des pièces les plus désespérées de Baudelaire » selon Claude Pichois.

poèmes dont la majorité étaient inédits. **C'est dans cette nouvelle section qu'apparaît « le plus beau peut-être des poèmes de Baudelaire par sa profondeur et ses résonances », « Le Cygne ».** Dans l'édition de La Pléiade, Pichois consacre cinq pages d'étude à ce



ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. Tous les poèmes nouveaux ont été faits pour être adaptés à un cadre singulier que j'avais choisi. » (12 décembre 1861) ●

Comme l'écrivent Claude Pichois et Jean Ziegler dans la biographie qu'ils consacrent au poète : « *Les Fleurs de 1861 constitue une édition originale presque au même titre que celles de 1857*. Elles ne contiennent pas seulement un tiers de poèmes en plus. Leur structure a été réorganisée et souvent la valeur de situation des pièces a changé ; enfin les sections passent de cinq à six, selon un ordre qui a été modifié. [...] Ce sont les *Fleurs du Mal* de 1861 qui constituent Baudelaire en l'un des chefs de file des nouvelles générations ».

À eux seuls, les nouveaux poèmes et la restructuration de l'œuvre élèvent ainsi cette nouvelle édition au rang d'œuvre originale.

LA FORME DIVINE DE CES POÈMES RECOMPOSÉS

Mais derrière l'importance des nouveaux poèmes se cache une autre révolution poétique, comme l'annonce Charles à sa

mère, révélant l'originalité de cette nouvelle œuvre : « *Les Fleurs du Mal* sont finies. On est en train de faire la couverture et le portrait. Il y a 35 pièces nouvelles, et chaque pièce ancienne a été profondément remaniée. » (1^{er} janvier 1861)

L'annonce de la réécriture des poèmes anciens est à peine exagérée. Sur les 94 poèmes de la première édition, 55 ont été remaniés.

Certains comportent des corrections d'apparence discrètes : lettres, tirets, pluriels, ponctuations. Elles exercent pourtant une influence majeure sur le rythme et la lecture du poème.

Les tirets cadratins en particulier qui structurent beaucoup de poèmes de 1857, disparaissent en grande partie dans l'édition de 1861. Ces multiples « voix » sont ainsi abandonnées et seuls les possesseurs de l'édition de 1857 connaissent aujourd'hui leur importance dans la construction primitive de la poésie baudelairienne. « Confessions » (sept tirets dans la 57), « Harmonies du Soir » (six tirets), « Le Flacon » (neuf tirets), n'en comportent plus dans l'édition de 61. « Le Balcon » conserve l'un de ses trois tirets, mais s'enrichit de nombreux points qui

rompent la fluidité du poème.

D'autres poèmes présentent de véritables mutations de sens et de symbolique par la substitution d'un mot ou d'un vers entier, tels que la majuscule à « juive » qui transforme l'amante Sara en représentante absolue de l'altérité, miroir du poète et de Jeanne, son autre amante à laquelle elle est comparée, mulâtresse à « la triste beauté ». Dans « Le poison », ce sont les propriétés même du plus important paradis artificiel qui sont repensées par la modification d'un verbe.

57 : L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,

Projette l'illimité,

61 : L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,

Allonge l'illimité,

À côté de ces subtils glissements de sens, certains poèmes subissent un profond remaniement stylistique sans lequel *Les Fleurs du Mal* ne serait sans doute pas devenu ce chef-d'œuvre intemporel.

Des poèmes comme « J'aime le souvenir de ces époques nues », « Bénédiction » ou « À une mendicante rousse » ne sont véritablement aboutis que dans la version de 1861.

Pareillement, le si bien nommé poème

« La beauté » comporte en 57 quelques étonnantes faiblesses : **A**.

Parfois, Baudelaire transforme également l'organisation des strophes, passant ainsi d'une rime croisée à une rime embrassée dans « Je te donne ces vers ». Et dans « Le Jeu », modifie ici la rime elle-même. **B**.

Mais c'est véritablement à travers quelques-unes des pièces majeures de son œuvre que les plus significatives réécritures font mesurer l'importance de cette « seconde » édition originale :

« La musique » : **C**.

« Quand le ciel bas et lourd », dernier et plus emblématique poème du « Spleen » baudelairien, auquel le linguiste Roman Jakobson a consacré une longue analyse structuraliste, est également profondément remanié. La puissance symbolique de sa fin doit ainsi beaucoup à la réécriture

de 61 : **D**.

Le premier vers de « La servante au grand cœur » qu'Apollinaire, selon Cocteau, qualifiait de « vers événement » eut-il reçu cette suprême reconnaissance d'un pair, si Baudelaire avait conservé la strophe de 57 : **E**.

Lorsque Baudelaire écrit à Alfred de Vigny que « Tous les anciens poèmes sont remaniés », Claude Pichois note l'exagération. En effet, 39 poèmes sur les 129 des *Fleurs du Mal* de 1861 restent strictement conformes à ceux de l'édition de 1857. Pourtant cette affirmation même du poète souligne la profonde métamorphose que les nouvelles pièces, les nouvelles sections, la restructuration complète de l'ordre des poèmes et l'intense réécriture imposent aux *Fleurs du Mal* de 1857.

Cette « seconde édition » est véritablement l'achèvement de la grande

œuvre baudelairienne.

● **Comme, avant lui, Sade avait écrit deux *Justine* et, plus tard, Blanchot publiera deux *Thomas l'Obscur*, Baudelaire, sous un titre similaire, offre aux lecteurs deux œuvres fondamentalement liées et profondément distinctes.** ●

Sans doute, comme Baudelaire, tous ces écrivains ressentirent-ils à la publication de leur œuvre définitive, ce sentiment avoué par Charles à sa mère le 1^{er} janvier 1861, son œuvre nouvelle tout juste achevée : « **Pour la première fois de ma vie, je suis presque content. Le livre est presque bien, et il restera, ce livre, comme témoignage de mon dégoût et de ma haine de toutes choses.** »

A 57 : Les poètes devant mes grandes attitudes,
Qu'on dirait que j'emprunte aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;
Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
De purs miroirs qui font **les étoiles** plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

61 : Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;
Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font **toutes choses** plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

B 57 : Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
— **Fronts poudrés, sourcils peints sur des regards d'acier, — Qui s'en vont brimbalant à leurs maigres oreilles**
Un cruel et blessant tic-tac de balancier

61 : Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal, Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal

D 57 : — Et **d'anciens** corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; **et**, l'Espoir **Pleurant comme un vaincu, l'Angoisse** despotique
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

61 : — Et de **longs** corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir, **Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce,** despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

C 57 : La musique **parfois** me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un **pur** éther,
Je mets à la voile ;
La poitrine en avant et **gonflant mes poumons**
De toile pesante,
Je monte et je descends sur le dos des grands monts
D'eau retentissante ;
Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre
Le bon vent, la tempête et ses convulsions
Sur **le sombre** gouffre
Me bercent, **et parfois le calme, —** grand miroir
De mon désespoir !

61 : La musique **souvent** me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un **vaste** éther,
Je mets à la voile ;
La poitrine en avant et **les poumons gonflés**
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;
Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions
Sur **l'immense** gouffre
Me bercent. **D'autre fois, calme plat,** grand miroir
De mon désespoir !

E 57 : La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse
— **Dort-elle son sommeil sous une humble pelouse ? —**
Nous aurions déjà dû lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,

61 La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs



▷ PLUS DE PHOTOS

L'hommage
priapique du
« poète impeccable »
à l'ange baudelairien

6 [Charles BAUDELAIRE]
Théophile GAUTIER & Félicien ROPS

Lettre à la Présidente

S. N. • [PARIS] 1850 [1890] • 11 x 18 CM
BROCHÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale imprimée anonymement à 50 exemplaires sur japon.

Ouvrage illustré d'un frontispice érotique de Félicien Rops sur chine. Quelques discrètes restaurations au dos et plats de couverture et en marge haute du frontispice, sans atteinte à la gravure.

Notre exemplaire est présenté sous chemise en demi-maroquin rose framboise et plats de papier à motifs or et rose, étui bordé de maroquin, dos lisse, titre en long, ensemble signé A. T. Boichot. ♦ 6 000€

La Présidente, surnom honorifique attribué à Apollonie Sabatier, (pseudonyme d'Agléa Savatier), fut l'une des maîtresses de Salon les plus envoûtantes du XIX^e siècle. Elle inspira un amour éthéré à Baudelaire qui composa pour elle ses plus mystiques poèmes des *Fleurs du Mal*. Les autres artistes qui fréquentaient l'appartement de la rue Frochot, lors de ses célèbres dîners dominicaux, éprouaient pour cette femme étonnante d'esprit et de beauté, des sentiments plus licencieux. Le sculpteur Clésinger la représenta ainsi à travers sa lascive « femme piquée par un

serpent » ; Flaubert lui écrivit des lettres sensuelles qui se concluent par « l'affection bien sincère de celui qui ne vous baise, hélas, que les mains », tandis qu'elle passa longtemps pour avoir été le modèle de l'Origine du monde de Gustave Courbet.

« En octobre 1850, Gautier lui adressa de Rome [cette] très longue lettre, bouffonne et obscène, commentant avec une truculence rabelaisienne ce que son ami Cormenin et lui-même avaient appris, en matière de sexualité au cours du voyage

qu'ils accomplissaient alors. Gautier savait que sa liberté d'expression n'offusquerait pas Madame Sabatier. Il l'y avait habituée depuis longtemps et se flattait d'égayer par ses « saloperies » les raouts amicaux de la rue Frochot. » (*Dictionnaire des œuvres érotiques*)

En effet, honorée de cette attention priapique, la Présidente en distribua des copies à tous ses hôtes et la lecture de « la prose indécente » de Gautier devint un événement prisé des soirées parisiennes. La lettre ne sera cependant publiée, luxueusement mais confidentiellement, qu'à la mort de sa destinataire en 1890.

Cette première édition à 50 exemplaires sur japon sera suivie quelques mois plus tard d'une seconde édition sur papier vergé au tirage plus important et sans le frontispice de Rops.

Rare et bel exemplaire très recherché

▷ PLUS DE PHOTOS

7 Hector BERLIOZ

Les Grottesques de la musique

A. BOURDILLIAT & C^{IE} • PARIS 1859
11,5 x 18 CM • RELIURE DE L'ÉDITEUR

Édition originale.

Reliure de l'éditeur en pleine toile verte, dos lisse orné de caissons à froid, encadrement de filets à froid sur les plats, gardes et contreplats de papier jaune, contreplats salis, tranches mouchetées.

Quelques petites rousseurs.

Rare et précieux envoi autographe signé d'Hector Berlioz au crayon de papier sur la page de titre : « à mon ami Théodore Ritter, souvenirs affectueux. »

Théodore Ritter, fils du compositeur Eugène Prévost, fut l'élève de Berlioz pour lequel il réalisa une version pour piano de *L'Enfance du Christ*.

◆ 6 800 €



8 Hector BERLIOZ

À travers chants

MICHEL LÉVY FRÈRES • PARIS 1862 • 12,5 x 19 CM • RELIÉ

Édition originale.

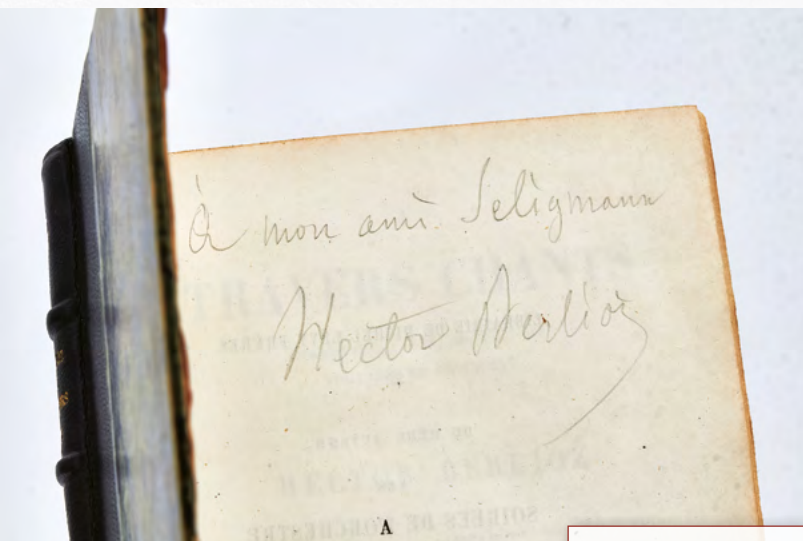
Reliure en demi chagrin, dos à cinq nerfs orné de fleurons dorés, date en queue, plats de papier marbré à motifs œil-de-chat, premier plat de couverture conservé.

Rare et précieux envoi autographe signé du compositeur : « À mon ami Seligmann – Hector Berlioz. »

Hippolyte-Prospér Seligmann (1817-1882), violoncelliste et compositeur, fut un membre actif de la Société philharmonique qu'avait créée Berlioz en 1849.

Provenance : bibliothèque R. & B. L. avec son ex-libris encollé au dos de la première garde.

◆ 6 800 €



▷ PLUS DE PHOTOS

9 Georges BERNANOS

La Grande Peur des bien-pensants

GRASSET • PARIS 1931 • 17,5 x 22,5 cm • RELIÉ SOUS ÉTUI

Édition originale, un des 31 exemplaires numérotés et réimposés sur vélin d'Arches, tirage de tête après 6 japon et 15 Montval.

Reliure en plein maroquin bleu marine, dos lisse orné d'une bande de chagrin gris à grain long doré, plats mosaïqués en leurs centres d'une large bande de chagrin gris à grain long, celle du premier plat contenant une seconde bande dorée, gardes et contreplats de papier parme, doubles couvertures et double dos conservés, tête dorée sur témoins, étui de papier noir bordé de maroquin noir, élégant ensemble signé A. T. Boichot.

Précieux et bel envoi autographe signé de Georges Bernanos à Léon Daudet en souvenir de son fils Philippe qui se suicida à l'âge de 14 ans, son père accusant les milieux anarchistes ou la police de la Troisième République d'avoir maquillé ce « crime » en suicide : **« Au jeune étudiant tout étincelant d'audace et de génie, avec son teint doré ; ses yeux brefs, fulgurants, sa bouche nerveuse, cette voix de cuivre étrangement dominatrice et tout-à-coups caressante, jusqu'au rire pathétique où roule et se prolonge, on ne sait quelle plainte secrète, augurale... (La Grande Peur, XIV – page 363). En mémoire de Philippe. G. Bernanos. »** ♦ 6 800 €

La profonde amitié et admiration qui unit les deux écrivains polémistes se manifesta par nombre d'écrits et articles laudateurs inaugurés par la première critique littéraire de Daudet :

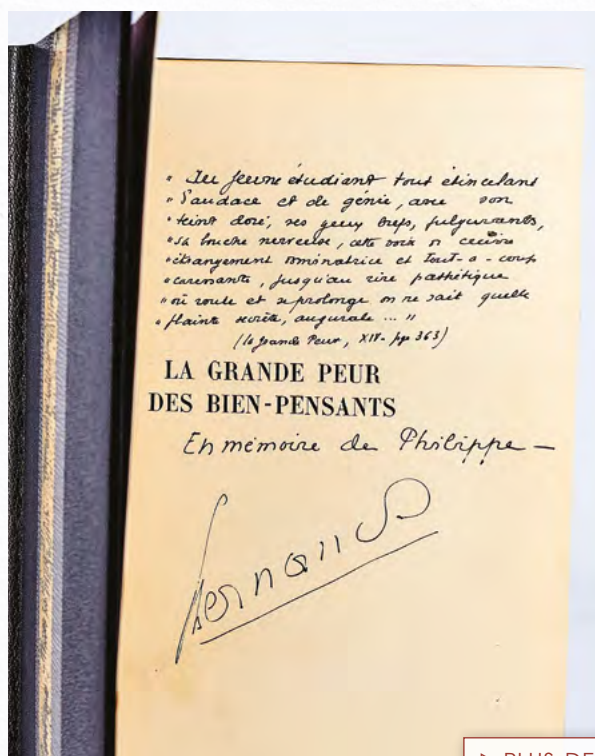
« Demain le premier livre, le premier roman d'un jeune écrivain, M. Georges Bernanos auteur de *Sous le soleil de Satan*, sera célèbre. Je dirai de lui, comme je le disais naguère de Marcel Proust – hélas ! – qu'une grande force, intellectuelle et imaginative, apparaît au firmament des lettres françaises. Mais cette fois synthétique, et non plus analytique, et dans un genre à ma connaissance encore inexploré et qui est le domaine de la vie spirituelle, des choses et des corps commandés par les âmes. »

Cinq ans plus tard, Bernanos réalise cette exceptionnelle dédicace sur le plus important texte politique de sa période monarchiste qui rend, en sous-texte, un vibrant hommage à son dédicataire. Léon Daudet, cité une vingtaine de fois, y est présenté comme l'ultime héritier de cette pensée subversive censée effrayer les bien-pensants. La dédicace reprend d'ailleurs un passage entier en son honneur.

la citation une infime variation qui modifie le sujet même de la louange. « Le "jeune écrivain" » de la page 363 est ici remplacé par « Au jeune étudiant », qui ne se réfère plus à son vieil ami, mais à la « mémoire de Philippe », le très jeune fils de Léon Daudet suicidé ou assassiné quelques années auparavant. ● Cette association entre le portrait du père et du fils est d'autant plus surprenante que l'enfant de 14 ans avait épousé une idéologie à l'opposé de celle de l'Action française, trouvant la mort dans des circonstances troubles alors qu'il rejoignait les milieux anarchistes. ●

UN MAUVAIS RÊVE

Or, en cette année 1931, Bernanos compose justement un roman dont Philippe est, sous les traits d'un dandy désenchanté, l'un des principaux protagonistes. L'écrivain conserve d'ailleurs le prénom du jeune homme et sa fin tragique dont il résout fictivement le mystère. Abandonné, *Un mauvais rêve* sera l'objet d'une tentative de reprise en 1934 et retravaillé



► PLUS DE PHOTOS

« En mémoire de Philippe [Daudet] »

« en 1935. Cet ambitieux roman, resté inachevé, tentait de répondre à l'incompréhension de la génération de Daudet et Bernanos – enfermée dans une vision du monde manichéenne dont on connaît les conséquences tragiques – face au bouleversement social amorcé par la jeunesse rescapée de la Grande Guerre. Bernanos réinterprète les mœurs et choix politiques du jeune Philippe en « malaise profond ressenti par une jeune génération d'après-guerre qui tente de combattre sa panique intérieure par la frivolité ou la frénésie idéologique, le crime comme épanouissement du mensonge » (François Angelier, *Georges Bernanos, la colère et la grâce*).

Plus qu'une dédicace de vieille et fidèle amitié, l'exceptionnel envoi de Bernanos à Daudet est le témoin iconique de son époque, entre violence pamphlétaire d'intellectuels inconscients de la tragédie à venir et excès suicidaires d'une jeunesse perdue.

10 LE MAISTRE DE SACY

La Sainte Bible

CHEZ FRANÇOIS FOPPENS • À BRUXELLES
1700 • IN-4 (21,5 x 29,8 cm) • (4) XXIV
• 997 PP. ET (2) 996 PP. ET (2) 664
PP. ; (8) 254 PP. (2) • 3 VOLUMES RELIÉS

Édition illustrée d'un frontispice par Vernansal gravé par Thomassin, une carte dépliant sur double page avec 12 vignettes dans les marges et 41 bandeaux de titre illustrés non signés. Il a été joint une carte volante du voyage des israélites dans le désert encadrée de 11 vignettes, découpée aux marges. La Sainte Bible, suivie de *Histoire et Concorde des quatre évangélistes* en



▷ PLUS DE PHOTOS

**Bel exemplaire
de cette Bible
dite de Port-Royal,
traduite par
Le Maître de Sacy,
en plein maroquin
rouge du temps**

fine au troisième volume. **Exemplaire entièrement réglé.**

Re liure en plein maroquin rouge d'époque, dos à nerfs richement ornés avec un fer à la colombe portant un rameau d'olivier et une gerbe de blé frappés par dessus les fers d'origine, triple filet d'encadrement sur les plats, roulette sur les coupes et dentelle intérieure, tranches marbrées et dorées. Deux taches noires

sur le plat supérieur du tome I et d'autres plus légères sur le premier caisson. Très étroite fente au mors inférieur en tête du tome II. Traces de frottement. Coins un peu repliés.

Ex-dono du Curé de Saint Géraud à la Famille du Saint Enfant Jésus d'Aurillac (17 août 1874).

◆ 4 500 €

11 [François VATABLE & Robert ESTIENNE]

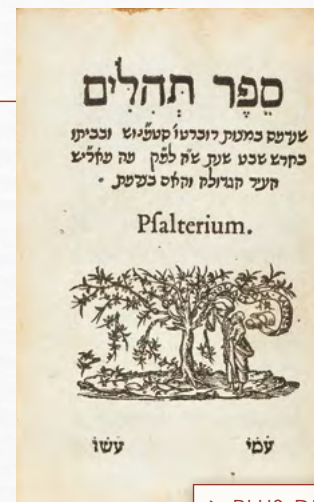
Psalterium (Livre des Psaumes)

ROBERT ESTIENNE • PARIS 1544 • IN-16 (7 x 11,5 cm) • A-V₈ [160 F.] • RELIÉ

**COLLABORATION DE DEUX DES PLUS GRANDES FIGURES DE
L'ÉRUDITION HUMANISTE PARISIENNE**

Première édition hébraïque in-16 de ce livre de la Bible par Robert Estienne. À la suite du succès de l'édition in-4 en 4 volumes dont l'impression s'étala de 1539 à 1544, cette édition miniature constituée de dix-sept parties fut publiée entre 1544 et 1546 ; chaque volume, complet en soit, comportait sa propre page de titre, sans mention de volumaison et était ainsi acquis séparément.

Belle marque d'imprimeur ainsi qu'un encadrement gravé. Seule la page de titre est bilingue (latin-hébreu). En marge, **plusieurs manicules humanistes et très nombreuses notes et numérotations manuscrites en latin réalisées à l'époque par un érudit.** ◆ 3 000 €



▷ PLUS DE PHOTOS

« Cette petite édition que l'on dit fort exacte, est vraiment un bijou typographique, et peut-être ce qui a jamais été imprimé de plus beau en langue hébraïque. » (A. A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*)

Re liure légèrement postérieure (1590-1615) en plein maroquin brun, dos lisse orné de filets dorés, plats encadrés de

▷ PLUS DE PHOTOS



« De tous les livres de la Bible, c'est celui des psaumes qu'il paraît avoir étudié avec le plus de prédilection, et ce fut lui qui [selon Florimond de Rémond] l'engagea à les mettre en vers. Il les lui expliqua lui-même mot à mot, lui faisant comme toucher au doigt la beauté et l'énergie des expressions originales, et l'initiant à cette grande poésie qui, depuis tant de siècles, selon la belle expression de M. Villemain, « a défrayé de sublime l'imagination des hommes. »

(F. Bovet, *Histoire du psautier des Églises réformées*)

doubles filets et poinçons dorés, toutes tranches dorées. Légers frottements. Un travail de ver portant atteinte à quelques lettres en fin de volume.

Cette édition, s'appuyant sur l'édition princeps hébraïque publiée par Soncino en 1488, est réalisée par l'humaniste François Vatable. Le texte, intégralement en hébreu, suit la tradition massorétique et présente des diacritiques facilitant sa vocalisation.

Exégète de talent, François Vatable (1495-1547) « pionnier des études hébraïques de la Renaissance française » (Y. Sordet, *Histoire du livre et de l'édition*) fut membre du Cénacle de Meaux de Jacques Lefèvre d'Étaples et réalisa pour lui en 1509, la traduction en latin de l'Hebraicum, l'un des cinq psautiers du Quincuplex Psalterium publié par Henri Estienne. François Ier, à la fondation du Collège de France en 1530 lui confia la chaire d'hébreu. Près de dix ans plus tard, et toujours en qualité de professeur d'hébreu, il travailla aux côtés

de Robert Estienne (1503-1559) – éditeur du Roi pour le latin et l'hébreu – sur les textes hébraïques de la Bible.

Le livre du Livre pour Clément Marot

Le format de cet ouvrage, véritable prouesse typographique pour une édition en caractères hébraïques, et la possibilité d'acquérir chaque volume séparément, en font une publication sans doute destinée aux étudiants de la Sorbonne et du Collège Royal. Cette hypothèse peut être confortée par la présence de nombreuses notes marginales du temps ainsi que la numérotation des lignes de plusieurs pages.

Le poète Clément Marot dont la traduction en français des Psaumes de David fut un fer de lance du protestantisme dans les pays francophones, avait suivi au Collège

royal les leçons de Vatable, qui y expliquait le texte hébreu de l'Ancien Testament. Etienne Pasquier dans ses *Recherches de la France* attribue même à Vatable une importante part dans cette traduction historique :

● « Entre ses traductions, Marot se rendit admirable en celle des cinquante Pseumes de David, aidé de Vatable, Professeur du Roy ès lettres Hebraïques, et y besongna de telle main, que quiconque a voulu parachever le Psautier, n'a pu atteindre à son parangon : ç'a esté une Venus d'Apelles. » ●

Très bel et rare ouvrage, témoignage du regain d'intérêt pour les textes anciens et l'étude des œuvres dans leur langue originale.

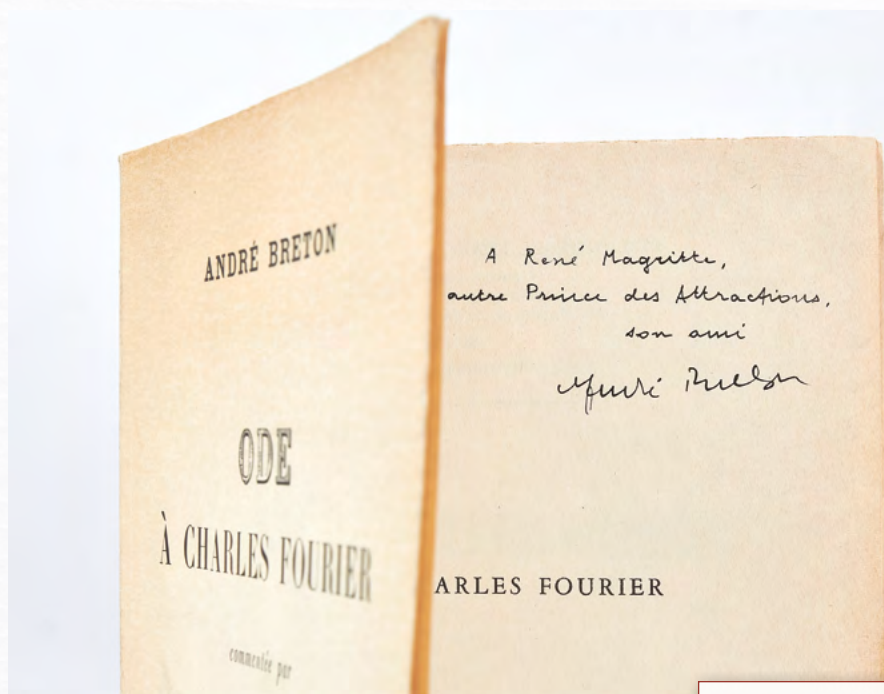
Provenance : bibliothèque de Charles John Dimsdale (1801-1872), cinquième baron de l'empire russe, avec son ex-libris encollé au contreplat.

12 André BRETON & Jean GAULMIER

Ode à Charles Fourier

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK • PARIS 1961 • 16,5 x 25 cm • BROCHÉ

Breton à
Magritte :
naissance et
immortalité
du surréalisme



▷ PLUS DE PHOTOS

Nouvelle édition du poème d'André Breton, après l'originale de 1947, et édition originale de l'étude critique et des commentaires de Jean Gaulmier. Le poème est précédé d'une importante introduction constituée de trois parties : « Naissance du poème », « Surréalisme et fouriérisme » et « Fouriérisme et littérature ». Iconographie. Une restauration à l'angle supérieur droit de la page 65.

Important envoi autographe signé d'André Breton : « À René Magritte, autre prince des Attractions, son ami André Breton ». ♦ 3 000 €

Cette dédicace de Breton témoigne de la profonde estime mutuelle qui lie les deux artistes – n'en déplaise aux critiques cherchant dans leurs brouilles passées des signes de rupture définitive. C'est d'ailleurs dans la lettre à Magritte accompagnant l'exemplaire de son *Ode* que Breton qualifie ces désaccords de « rares orages indépendants » des deux hommes. **Il signe ainsi implicitement la reconnaissance de la filiation entre**

surréalisme français et belge, dont Magritte est le chef de file incontesté bien que non déclaré.

Plus encore, cet échange et la lecture de l'ouvrage de Breton inspirent à René Magritte une réflexion introspective, véritable clé de lecture de son œuvre, qu'il livre à son ami le 12 octobre 1961 :

« J'ai relu avec émotion *L'Ode à Charles*

Fourier. Il va sans dire qu'elle est de loin supérieure aux commentaires qui l'accompagnent, si savants puissent-ils être. « Le La » fait désirer la connaissance de beaucoup d'autres pensées venues dans la nuit. L'attention apportée à ces pensées me semble bien n'être possible que si notre vie est vraiment « prise au sérieux ». Ce « sérieux » étant le seul à permettre par ailleurs, de donner une estime valable à l'humour – un humour très précis. (Cette nuit, j'ai pensé à un volant d'automobile qui serait constitué par une pièce de lard). Sans doute la nuit pouvons-nous écouter ou voir ce qui ne nous est pas indifférent, le jour trop de choses indifférentes nous sollicitent. Il n'y a pas de rêves éveillés, il y a la liberté d'être attentif, le jour, à ce qui ne nous est pas indifférent. Je crois que le monde – comme rêve – ne s'offre à nous que dans le sommeil. » (Magritte, lettre à André Breton, 12 octobre 1961)

● **Précieuse dédicace du Pape du surréalisme à sa plus célèbre icône.** ●

13 **Albert CAMUS**

L'Étranger

GALLIMARD • PARIS 1942 • 12 x 19 CM • RELIÉ SOUS COFFRET



▷ PLUS DE PHOTOS



Précieux exemplaire du service de presse parfaitement établi par le relieur d'art Jean-Luc Honegger

Précieux exemplaire du service de presse.

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers, un des rares exemplaires du service de presse.

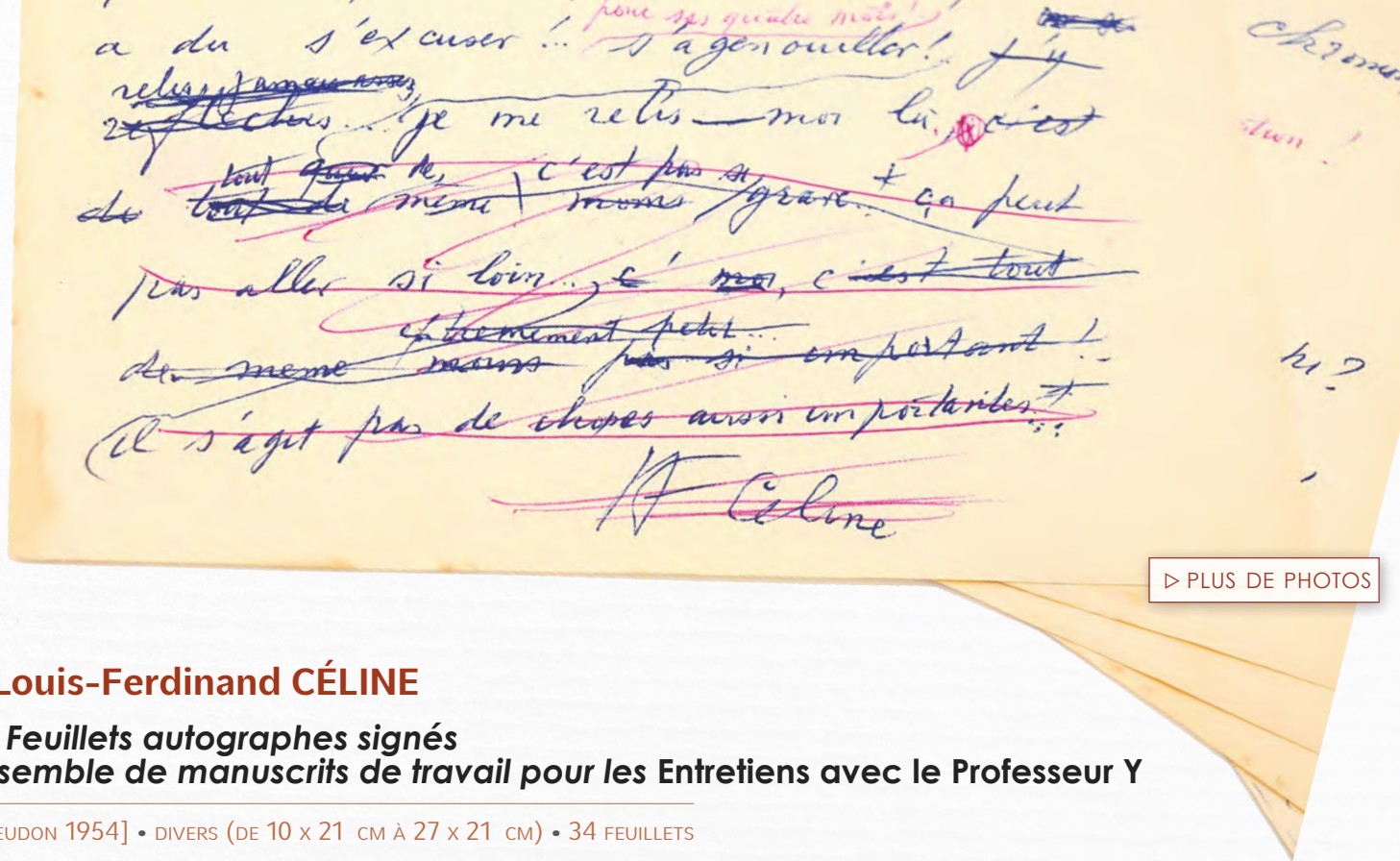
Reliure en plein box safran, dos lisse titré au palladium, plats décorés de filets à froid, le premier serti de mosaïques de box gris souris, contreplats de box safran, garde suivante de daim beige, couvertures et dos conservés, tête nue à l'instar de toutes les reliures de Jean-Luc Honegger, coffret en demi box safran, dos lisse titré au palladium, plats de lustrine safran, intérieur de daim beige, très bel ensemble signé Jean-Luc Honegger (2023).

◆ 38 000 €

Cette première édition de *L'Étranger* fut imprimée le 21 avril 1942 à 4 400 exemplaires : 400 service de presse, 500 exemplaires sans mention et 3500 exemplaires avec mentions fictives de seconde à huitième « édition ».

Les exemplaires en service de presse, non destinés à la vente, ne comporte pas l'indication de prix [25 francs] sur le dos de la couverture.

Le papier est rare en 1942 et Albert Camus étant alors un auteur inconnu, Gallimard n'imprima pas de papiers de luxe comme cela se pratiquait souvent, **les exemplaires du service de presse ou sans mention d'édition sont particulièrement recherchés.**



► PLUS DE PHOTOS

14 Louis-Ferdinand CÉLINE

34 Feuilletts autographes signés

Ensemble de manuscrits de travail pour les Entretiens avec le Professeur Y

[MEUDON 1954] • DIVERS (DE 10 x 21 CM À 27 x 21 CM) • 34 FEUILLETS

Manuscrit autographe de Louis-Ferdinand Céline, constitué de 34 feuillets de formats divers, rédigés au stylo bille bleu et parfois au stylo bille rose. Certains feuillets comportent en haut à gauche, de la main de Céline, un numéro. Le feuillet numéroté 159, correspondant à la fin du texte, présente en bas de page **la signature de l'écrivain**. ♦ 12 000 €

Deux feuillets contiennent des passages inédits, le premier de quelques lignes évoque le Professeur, le second, numéroté 136 présente au verso un autre texte à pleine page, que nous n'avons pas trouvé dans le *Professeur Y* ni dans le reste du corpus célinien. Céline y évoque l'article 75 du Code pénal qui condamne à la peine capitale tout citoyen français reconnu coupable d'intelligence avec l'ennemi, ainsi qu'un certain « Me Johann Niels Borgensen », sans doute un pseudonyme pour son avocat Thorvald Mikkelsen : « soi-disant pour me protéger des curiosités policières ! la vache ! il se régala... quand vous avez le mandat au cul (barré : l'article 75) n'importe qui fait de vous ce qu'il veut ! la bonne blague ! on fait de vous ce qu'on veut...c'aurait pas été Borgensen un autre aurait peut-être été pire... donnez-moi l'article 75, je vous fais rentrer toute la France

dans un trou de Souris ! et l'Allemagne avec ! et l'Angloïsterre si bêcheuse et l'Europe avec ! pas de bombe qui tienne ! H ! Y ! Z ! Je vous ferais rentrer l'atome dans un... »

**L'ars poetica de Céline :
« Je capture toute l'émotion
de la surface !
je la fourre
dans mon métro ! »**

La première partie de *Féerie pour une autre fois* n'ayant pas remporté le succès escompté, Céline souhaite encadrer la sortie de la seconde – *Normance* – d'un maximum de publicité et redorer son blason après ses années d'exil en Allemagne et au Danemark. Souhaitant se détacher de la forme solennelle du prière d'insérer, il propose

à Gaston Gallimard cet éloge rédigé à la manière d'une interview imaginaire entre lui-même et le Professeur Y alias Colonel Réséda, vieillard prostatique. Le texte de cette loufoque « interview » sera publié en plusieurs parties dans la *Nouvelle Revue française* en 1954 avant de paraître en volume en 1955. L'écrivain y parle avec ferveur de son style, de sa conception de la littérature et critique avec véhémence le monde des lettres et les goûts du public. **La genèse de l'écriture de ce texte, contrairement aux autres œuvres de Céline, est très peu documentée et les manuscrits des *Entretiens*, texte capital pour la compréhension de l'œuvre célinienne, sont rares.** L'édition des romans de Céline à la Pléiade ne donne en effet que quelques pages d'une version antérieure à la nôtre, cette dernière étant très proche de la version définitive du texte.

Notre ensemble, couvrant de nombreux passages du texte, est à la fois constitué de feuillets très raturés et de papillons de « mise au propre », témoigne des différentes étapes de travail de l'écrivain : rédaction d'un feuillet initial, ratures et réécritures sur cette même page, puis retranscription de courts passages sur des papillons à part. **Le feuillet correspondant à la fin du texte est ainsi abon-**

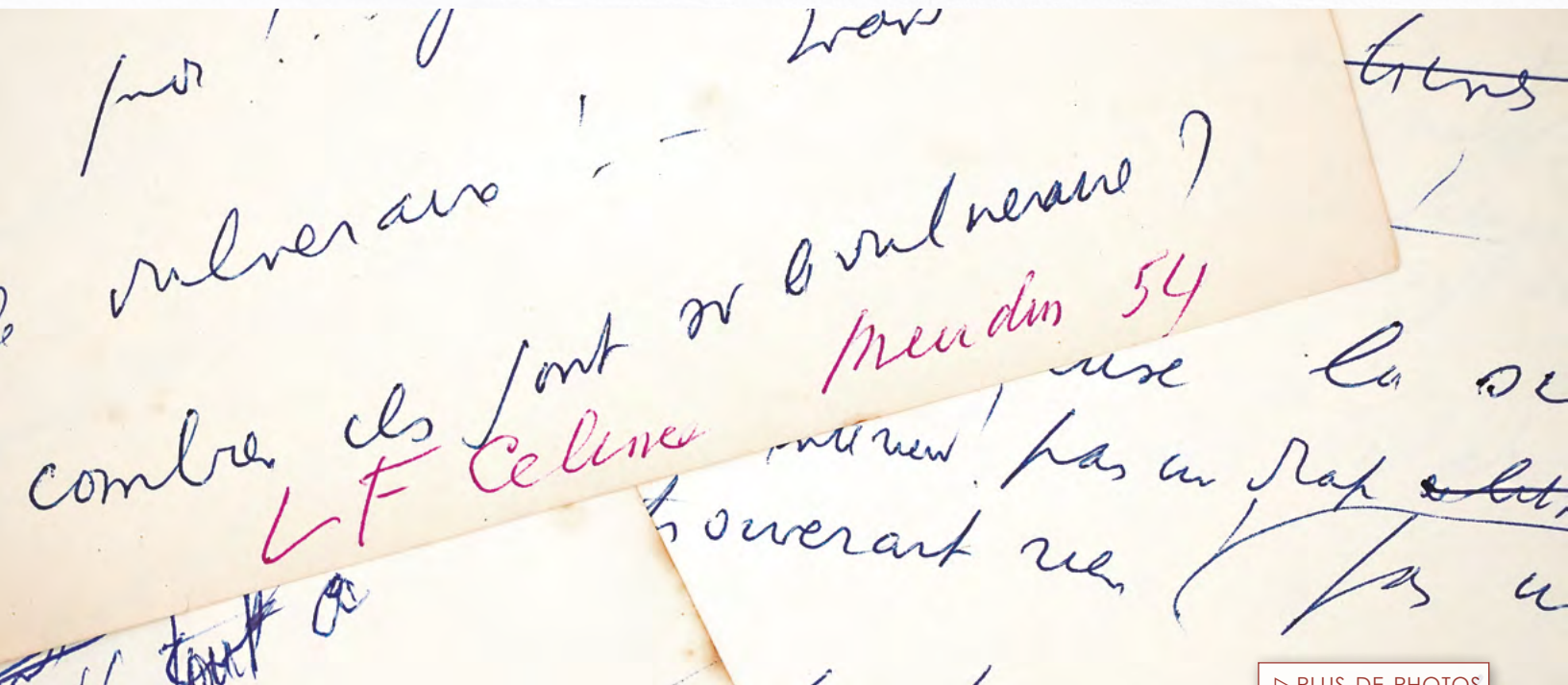
damment raturé et réécrit et laisse paraître une version légèrement différente de la publication.

Les feuillets contiennent en outre la fameuse métaphore du métro, emblème du style émotif célinien que l'écrivain oppose au « langage sec » de ses pairs : « Vous avez vu ? Vous avez remarqué ? Tout embarqué dans mon métro !... qu'est-ce que je lui

laisse à la surface ? la plus pire drouille du cinéma !... les langues étrangères donc !... les traductions !... retraductions de nos pires navets qu'ils emploient pour leurs « parlants », superbes les langues étrangères !... en plus de la psychologie ! le pataquès psychologique !... toute la chierie. [...] Moi c'est autre chose ! moi, je suis autrement plus brutal ! moi je capture toute l'émotion !... tout l'émotion

de la surface ! d'un seul coup ! je décide ! je la fourre dans le métro ! mon métro ! tous les autres écrivains sont morts ! et ils s'en doutent pas ! »

Important ensemble de manuscrits de travail, témoignage de la rédaction des *Entretiens avec le Professeur Y*, véritable *ars poetica* de Céline.



▷ PLUS DE PHOTOS

15 Louis-Ferdinand CÉLINE

Manuscrits autographes signés inédits de deux importantes parties de *Normance* (*Féerie pour une autre fois II*)

MEUDON 1954 • 20 x 27 cm • 16 FEUILLETS (9 POUR LE PREMIER MANUSCRIT + 7 POUR LE SECOND)

UNE VERSION PRIMITIVE, INCONNUE D'HENRI GODARD

Deux manuscrits autographes signés inédits de Louis-Ferdinand Céline rédigés au stylo à bille bleu et rouge sur des feuillets de papier blanc : le premier est constitué de 9 pages, numérotées au coin gauche de 1480 à 1488, le second comporte 7 pages, numérotées de 1498 à 1504. Chacun des textes est signé en marge basse à l'encre rouge par Céline et comporte la mention « Meudon 54 », également de la main de l'écrivain (ff. 1485 et 1505). Ils présentent d'abondantes variantes, lignes et mots biffés, modifications et reprises.

Trous d'épingles en marge haute gauche de tous les feuillets, stigmates de l'organisation des manuscrits céliniens en « paquets ». ♦ 12 000 €

Publié en 1954, *Normance* est une suite directe de *Féerie pour une autre fois* paru deux ans auparavant. Les deux parties ont été rédigées durant les années d'exil et de prison de Céline au Danemark. À son retour en France en 1951, Céline entreprend un travail de « polissage » et fait paraître de manière indépendante ces deux textes titanesques au départ envisagés comme un seul.

● « Céline, tandis qu'il y travail-

lait, pensait à ce roman comme un second Voyage au bout de la nuit, de nature vingt ans après à étonner le public autant que le roman de 1932. » (Henri Godard) ●

Notre ensemble correspond à deux passages situés aux deux tiers du roman (*Romans*, Pléiade, IV, pages 371 à 375) avec un texte très différent de la version définitive. Il s'agit d'une version antérieure, inconnue d'Henri Godard, comme en témoigne une note de la l'édition de la Pléiade où le célien explique que le mot « planqaouzeuze » – apparaissant sur l'un des feuillets de notre ensemble – avait posé problème à Marie Canavaggia qui avait retranscrit « plaquouzeuze », resté ainsi dans l'édition originale. Il ajoute qu'il n'a pas eu connaissance de cette partie du manuscrit, c'est-à-dire nos feuillets qui n'apparaissent effectivement pas dans les versions intermédiaires retranscrites dans la Pléiade.

« Ah devineresse ! un truc qu'elle avait pas deviné comment on lui tarterait ses trembles ! Y éventrerait ses fauteuils, lui crèverait ses fines cachettes ! »

Le premier de nos manuscrits narre le saccage et le pillage de l'appartement d'Armelle, une voyante : « **Combien elle avait de jeux Armelle ? Elles prenaient l'air ses cartes d'avenir ! [...] ah Pythonisse ! ah le duvet à présent ! le dedans des polochons qui vole ! s'envole !** » Céline y évoque également Madame Toiselle, concierge de l'immeuble : « **-Y'a du désordre, madame Toiselle. Je le lui hurle... elle qu'était maniaque ! [...] abrutie ! elle regarde maintenant ! elle regarde bien ! ah je vois sa consternation...elle est là devant moi à quatre pattes. Je la vois sa tête ! sa binette ! – Eh tête d'omelette ! que je lui crie eh tête d'omelette !** »

Le second se concentre sur Raymond, qui dans une crise de délire à son réveil se prend pour un âne : « **Raymond Raymond ! mais c'est votre femme que vous cherchez ! c'est vrai il cherchait sa femme... ! enfin y a peut-être cinq minutes il cherchait sa femme ! Denise ! ... maintenant c'est lui-même qu'il cherche. [...] – Hiiian ! hiiian ! ... qu'il me répond !** » On assiste également à un cocasse règlement de compte entre Mimi et Rodolphe : « **voilà Mimi puis tiens ! Rodolphe ! ils arrivent ! et comment ils se traitent !... où ils étaient ? sur le seuil les deux ! ils profitent de l'accalmie des bombes ! – Cochon ! maquereau ! – Cabotine ! coureuse ! et ils s'attaquent à leurs costumes...** »

● **Remarquables manuscrits témoignant de la persévérance de Céline à trouver le mot juste et de sa volonté de se placer en témoin direct d'événements aussi bien historiques qu'autobiographiques.** ●

Ces feuillets inédits sont emblématiques du traitement célien à l'œuvre dans cet ambitieux roman : « L'histoire, le style et le ton de *Normance* en font un livre à part qui n'est que la longue relation d'une nuit de bombardement à Montmartre, racontée à sa façon par Céline qui avait été vivement impressionné par le spectacle du bombardement des usines Renault à Boulogne-Billancourt auquel il avait assisté des fenêtres de son appartement de la rue Girardon. Le livre est dédié à Pline l'Ancien, témoin, lui aussi, puis chroniqueur, d'un spectacle fantastique : l'éruption du Vésuve. C'est une vaste fresque où les bruits tiennent une place importante [...] » (F. Gibault, *Céline – 1944-1961 : Cavalier de l'Apocalypse*)

La profusion du bruit caractérise justement ces deux manuscrits, dans lesquels Céline multiplie les onomatopées et les dialogues hurlés entre les personnages : « **Crrac ! elle se déchire un bout... un bout de pantalon au féroce ! elle lui ouvre tout devant ! ... Crrac !... comme ça !... il a beau la giffler (sic) !**

pardon ! elle gagne ! elle gagne. – Tu l'as ! tu l'as ! qu'il lui crie... Tu l'as quoi ?... Je sais pas... Ah c'est le vulnéraire ! ...mais alors »

« Qu'est-ce que Normance ? Une chute de six mètres à la première page et, pendant trois cent soixante-quinze, en chute libre, la plongée dans une mémoire folle et une imagination hallucinée. » René Chabbert, « Normance par L.-F. Céline », in *Dimanche matin*, 29 août 1954.

La graphie même du manuscrit témoigne de la ferveur avec laquelle Céline rédigea ces scènes pleines d'action, comme s'il les revivait au moment de la rédaction de ces feuillets, raturant abondamment des passages entiers et hésitant longuement sur le choix des termes : « **... y'a des explosions méchantes et pas loin et de ces éclairs !... le sol branle moins gode moins...mais l'autre qui m'hennit dans l'oreille...et qui me crie sa détresse – Raymond ! Raymond il se [au stylo rouge : re] cherche toujours !... [barré : les explosions s'espacent...les éclairs] les explosions sont plutôt [barré : moindres / moins / presque / dures / proches] »**

Remarquables manuscrits autographes signés inédits d'une œuvre qui nécessita pour Céline un colossal effort de rédaction : « Ce livre m'a coûté énormément de travail et de temps. » (Lettre à Claude Gallimard, 26 février 1954)

16 Louis-Ferdinand CÉLINE

Manuscrit autographe inédit d'une version primitive non retenue pour D'un château l'autre

[MEUDON] 1954 (ENTRE L'ÉTÉ 1954 ET JANVIER 1955)
26,5 x 33,5 cm • 24 FEUILLETS MONTÉS SUR ONGLETS ET RELIÉS

Exceptionnel ensemble de 24 feuillets, montés sur onglets sur des cartons sous serpentes. Les feuillets autographes, tous numérotés de la main de Céline en coin supérieur gauche (de 632 à 634, de 636 à 651 et enfin de 653 à 657), sont rédigés au stylo bille bleu et présentent les stigmates céliniens usuels : taches, traces de trombones... Ils présentent d'abondantes variantes, lignes et mots biffés, modifications et reprises.

Reliure à la bradel en plein papier chagriné noir, dos lisse janséniste, titre et auteur à l'or, premier plat estampé à l'or en bas à droite de la mention « manuscrits autographes ».

◆ 17 000 €

Très beau manuscrit de travail, témoignage du cheminement et des égarements de la pensée célinienne.

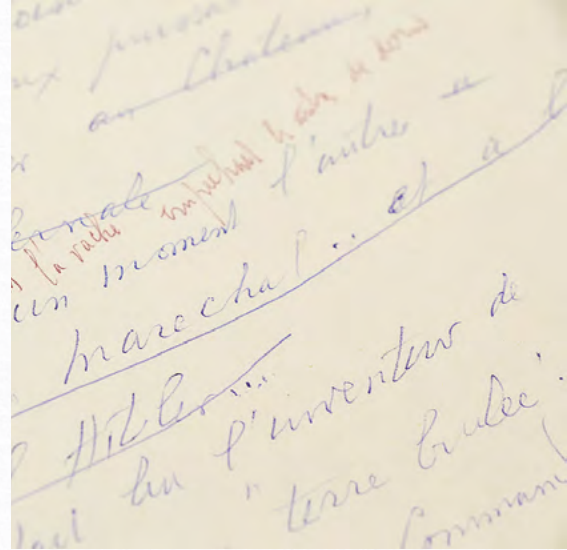
« D'un château l'autre a été commencé par Céline pendant l'été 1954 et achevé au printemps 1957. [...] Chez Gallimard, on était tenu au courant de l'état de l'avancement du manuscrit : "Je suis à la 1300^e page, 50^e mouture... je peux penser sans optimisme idiot que je parviendrai bientôt à la fin (environ un mois)." Quelques semaines plus tard, le livre était pratiquement achevé : "Mon ours est là, pure dentelle." Achevé en mars, le livre fut mis en vente le 20 juin 1957. » (F. Gibault, *Céline. 1944-1961 – Cavalier de l'apocalypse*) Le manuscrit que nous proposons est l'une de ces nombreuses « moutures » et ne fut pas retenu par Céline dans la version finale du texte.

● Il s'agit très vraisemblablement de l'une des toutes premières versions, antérieure à 1955. ●

Elle contient notamment un long et rocambolesque passage sur les collaborateurs « grelotteux » de Sigmaringen et leurs constantes accusations : « Mais ils étaient trop avachis trop apeurés trop grelotteux les collabos... et trop perclus de gale aussi trop à se gratter dans tous les coins, ils pensaient qu'à bouffer... se gratter... vous regarder, voir le restaurant ils tenaient pas sur leurs tabourets... à se gratter trémousser tellement sursauter... y avait pas seulement la gale... aussi les morpions et les puces et les poux... [...] Les dénonciations

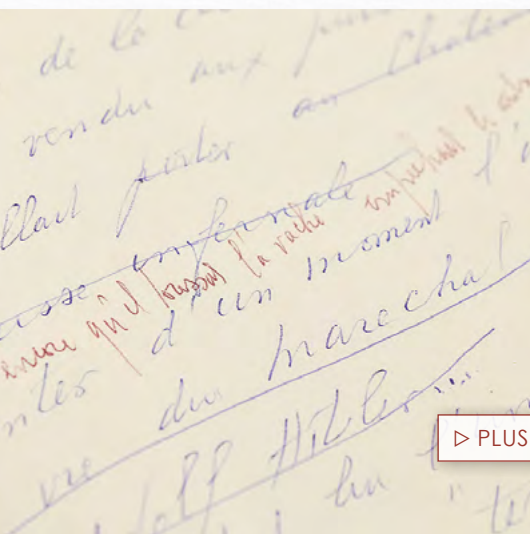
Céline épure les collabos du Château : « C'était moi le monstre ! »

elles-mêmes Raumnitz les lisait même plus... je voyais quand j'allais le soigner, il me les montrait, des paquets de papiers repliés (sic) en quatre – en huit ! J'avais vu les mecs les écrire... allant d'un grenier à l'autre pour soigner pour faire une piqure... poser des ventouses... ils auraient bien voulu que je vois pas mais je pouvais pas faire autrement... [...] là c'était du sérieux c'était pour demander qu'on pendre cette saloperie de voisin traître, et l'autre côté de la cloison qu'était non seulement vendu aux puissances ennemies de l'Allemagne et qu'allait et attenter d'un moment à l'autre à la vie du Maréchal... et à la vie d'Adolf Hitler... que c'était lui l'in-



venteur de la technique « terre brûlée » – qu'il était le chef du « Commando Minotaure »... que c'était lui le responsable de l'opération « Déluge » et qu'il préparait mille fois pire. C'était l'autre de l'autre côté de la cloison, le monstre... j'y allais après celui-là... j'allais le voir lui apporter la bonne parole et lui prendre la température... le thermomètre... je le plaçais moi-même... l'anus... 39°... c'était pas mérité... mais vache !... vous me croirez [sic]... il scribouillait lui aussi malgré son 39 ! oui ! et tout grelottant comme l'autre de l'autre côté de la cloison, tout comme l'autre fiévreux... crevant... et je dois dire : galeux aussi... et il écrivait pas d'amour ! non ! dénonçant de toutes les horreurs un autre crevant... un grelottant d'un grenier voisin sur autre galetas et à la lumière aussi d'une toute minuscule calebombe. J'entraîs s'ils sautaient sur le billet, le chiffonnaient vite le rejetaient au loin... C'est que c'est moi qu'on arrangeait, qu'il était en train de dénoncer... C'était moi le monstre qu'il fallait qu'il soit fusillé tout de suite, que c'était pas de perdre une minute ! Que c'était le moment ou jamais en me pendant tout de suite de faire avorter l'effroyable complot. » **Ce portrait au vitriol, pourtant abondamment retravaillé comme en témoignent les nombreuses ratures et réécritures, n'a pas été conservé.**

À l'inverse de cette peinture des « galetas » de Sigmaringen, la part belle est faite à la description des fastueux appartements du Baron Commandant von Raumnitz que Céline soigne : « Sa chambre, enfin celle du Höwen, et sa permanence étaient 2 appartements bourgeois pâles que fleurs... juste de fleurs, hortensias, fleurs fushias, azalées... (barré : toujours fraîches tou-



▷ PLUS DE PHOTOS

jours des nouv) toujours fraîches ! toujours renouvelées ! vous vous rendez compte du luxe du sybaritisme (barré l'égoïsme) de ce [traître ?] ... ! S'il se fou-tait comment nous vivions nous ! L'indif-férence... Y'aurait eu une mutinerie que tous les damnés réfugiés du Fidelis et des soupentes seraient montés y secouer les pots de fleurs ! (barré : y couper la tête... y enfoncer ses azalées) le cochon (barré : et les tripes et) y couper la tête... Y enfoncer dans les narines comme à un cochon plein de lauriers roses (barré : plein de cerfeuil) et plein de persil c'est tout ce qu'il aurait mérité... je trouve... Raumnitz von Raumnitz ! » Dans la version publiée par Gallimard, la description des « locaux secrets » s'avère beaucoup plus succincte et surtout moins violente.

SARTRE ET ARAGON: « L'ESPÈCE DAMNÉE DES RATÉS »

Certains feuillets, assez éloignés de la trame du récit, évoquent des événements du présent de l'écriture du roman et révèlent un Céline en proie à la paranoïa : « Pour Tartre encore (barré : y'a le cas qu'il sait rien foutre) la haine s'explique il est imposteur plagiaire [...] dans ces haines les pires les plus vraiment démentielles me

venaient surtout d'espèces de Tartres bons à lape, plagiaires, professeurs journalisses (barré : ah l'espèce damnée des ratés), les cracs infiniment méchants je les retrouve vingt ans après renforcés [...] par la radio et l'alcool (barré : et la politique). L'hydre a 40 têtes... mille têtes – on ne sait combien de têtes ! Vous avez quelque chose, Hercule ! Vous pensez que je suis pas de taille... ! travaux d'Hercule ? facilités ! de ce que je connais ! que de têtes ! de la hargne des politiques, des petits ratés du roman, et des anciennes petites friponnes que vous avez pas du tout cloqué (barré : mise enceinte), ni fait avorter, ni foutu au turf, et qui comptaient joliment sur votre naturel délirant pour les tourner filles de joie provoquer un de ces scandales qu'elles étaient vedette et super ! en moins d'une semaine idoles, photos grandes comme ça ! néons tout plein d'arc de Triomphe ! une publicité que Napoléon existait plus ! ni Joséphine... ni la Dame au Camélia... qu'on aurait jamais vu pareil... ni la Goulue... ni Jeanne d'Arc. [...] Tartre a pas rien inventé, ni Paulhan, ni Hérold Paqui [sic] ni Madeleine Jacob, il faisaient tout aussi bien même mieux à Sigmaringen vous voyez mes pires crevards collabos ré-

fugiés que je soignais, que je m'évertuais dessus jour et nuit tout fiévreux, galeux, crachant le sang. Pas besoin d'être Tartre ni Mado Jacob (barré : ou Larengon), la hargne et la haine que j'inspirais à ces pauvres gens était vraiment pas justifiée. Je mangeais moins qu'eux et je travaillais bien plus sûrement j'arrêtais pas... » Si **Jean-Paul Sartre est déjà affublé du surnom de Tartre et Louis Aragon rebaptisé « Larengon », certains « personnages » apparaissent dans notre version sous leur réel patronyme.** C'est le cas de Jean Paulhan qui se verra ainsi, dans la version définitive *D'un château l'autre*, gratifié du sobriquet de Norbert Loukoum. Cette nouvelle dénomination est le résultat d'une brouille entre Paulhan et Céline, le premier ayant reproché au second son mauvais caractère : Norbert Loukoum était né à l'aube de l'année 1955.

Remarquable manuscrit autographe encore inédit d'une version première d'un morceau *D'un château l'autre*.

▷ PLUS DE PHOTOS

17 Louis-Ferdinand CÉLINE

D'un château l'autre

GALLIMARD • PARIS 1957
14 X 20,5 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 45 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande van Gelder, le nôtre un des 5 hors commerce, tirage de tête.

Très bel exemplaire tel que paru.

◆ 15 000 €





► PLUS DE PHOTOS

« On assiste depuis quelques mois à une chasse passive en règle des patriotes, trop bien notés, il semble, au temps où risquer sa vie et celle des siens n'était pas un article de devanture.

L'odieux de cette façon d'agir est qu'elle rappelle étrangement les hitlériens. Déshonorer, ensuite on attend et on voit. Quelle que soit l'estime dont un être est entouré, une visite policière laisse toujours un relent d'équivoque, pense-t-on. Plus que jamais vigilance, solidarité. »

(7 décembre 1945, texte adressé par René Char à Francis Ponge)

18 René CHAR

Affiche originale « On ne nourrit pas un village avec des ordures » placardée à Céreste

IMPRIMERIE NOUVELLE • FORCALQUIER [12 JANVIER 1946] • 30,9 x 42,2 CM • UNE AFFICHE

Édition originale de cette affiche mythique de « l'Affaire de Céreste » imprimée par René Char à quelques exemplaires et placardée dans le petit village de Céreste, cœur de son réseau de résistance.

D'une insigne rareté, cette affiche est absente de toutes les institutions et des salles de ventes. La BNF, elle-même, ne dispose que d'une reproduction offerte par Pierre-André Benoit. ♦ 3 500 €

Ce célèbre placard marque la fin de la relation amoureuse et combattante entre René Char et le village de Céreste qui fut pourtant le Q.-G. du capitaine Alexandre, et le berceau d'une de ses plus émouvantes aventures amoureuses avec « la Renarde ».

C'est en effet dans ce village isolé de Haute-Provence que René Char s'installe pour organiser son réseau de Résistance, la S.A.P. (Section Atterrissage Parachu-

tage), chargée de récupérer les livraisons d'armes parachutées dans les Basses-Alpes et de les redistribuer aux maquisards. Fidèle hôte de Céreste depuis 1936, René Char put fédérer rapidement les villageois jusqu'aux gendarmes qui le protégeront et l'aideront à constituer son réseau.

Avertis, les Allemands envoient une compagnie de S.S. à Céreste pour le débus-

quer, perquisitionnant toutes les maisons et interrogeant violemment les villageois qui tous connaissaient Char et son amante chez qui il logeait. La réaction héroïque des villageois marquera durablement René Char qui composa en leur honneur un des plus longs et beaux feuillets d'*Hypnos* :

« Le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de SS et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve. Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. [...] Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. [...] Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les SS avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se pen-

chait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. [...] Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les SS, les paralysant « en toute bonne foi ». [...] Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice. »

● **Une relation fusionnelle unit le poète à son village d'adoption et, dans le contexte de haine et de violence nazie, Céreste représente pour René Char le symbole vivant des valeurs humanistes à défendre et la nécessité de son combat.** ●

Cette passion trouvait son incarnation en son amante cérestoise : Marcelle Sidoine

devient pour lui l'image même de Céreste, de ce nouveau pays dans lequel il creuse sa mine et entend enfouir les galeries d'où partira la reconquête. Elle est « l'âme de la montagne aux flancs profonds » écrit-il. Tout est dit. Elle sera l'amante, l'hôte, l'intendante, la messagère, l'agent de liaison. Une femme courage. » (René Char, Laurent Greilsamer)

Marcelle sera aussi sa faiblesse, et la voie par laquelle, à la Libération, ses ennemis de l'intérieur régleront leur compte avec le trop célèbre capitaine.

Puisqu'il est impossible de salir la réputation héroïque de Char, un traître de son réseau, Georges Dubois, dénoncé par Char et devenu journaliste d'un organe communiste, trouvera en Marcelle une cible parfaite pour accomplir sa vengeance. Accusée d'avoir détourné du linge à destination du maquis, Marcelle est salie par des rumeurs parfaitement orchestrées et voit sa maison perquisitionnée par la police.

Le bien prétendument détourné s'avéra être au contraire une cargaison de chemises de nuits en laine, offertes par deux résistants marseillais, détricotées et transformées en pull pour les maquisards de la S.A.P. par Marcelle et sa fille Mireille.

Bien que sa « Renarde » ait été entièrement blanchie par la justice, Char demeure profondément blessé par le succès qu'obtinrent les propos diffamatoires auprès des villageois.

● **Son affiche est à la fois une ultime déclaration d'amour pour son « village glorieux » « qu'[il] aime et que ces mauvais n'aiment pas » et une lettre de rupture avec un Céreste « déshonoré [...] par les grenouilles [...] ignobles ».** ●

Rompant avec les communistes, le Résistant désabusé quittera également définitivement son village tant aimé, jusqu'à en éradiquer les traces dans la construction de ses *Œuvres complètes* en 1983.

Malgré l'insistance de Char, Marcelle et sa fille, que le poète voulait adopter, ne le suivront pourtant pas dans la vallée. Elles demeureront fidèles à leur village natal, tour à tour glorieux et ignoble, et finalement simplement humain.

Impossible accord entre idéal et réalité, comme Char lui-même, le pressentait déjà en 1945 : « N'était-ce pas le hasard qui m'avait choisi pour prince ce jour-là plutôt que le cœur mûri pour moi de ce village. »

19 François-René de CHATEAUBRIAND & Gustave STAAL

Mémoires d'outre-tombe

EUGÈNE & VICTOR PENAUD FRÈRES • PARIS 1849-1850 • 13,7 x 22,5 CM • 12 VOLUMES RELIÉS ET UNE LETTRE

Édition originale rare et recherchée, exemplaire de première émission.

Notre exemplaire est bien complet de la liste des souscripteurs et de l'avertissement qui furent supprimés lorsque le solde de cette édition passa aux mains d'un autre éditeur : Dion-Lambert.

Quelques rousseurs sur l'ensemble des volumes, parfois plus prononcées sur certains feuillets ; quelques très discrètes res-

taurations sur les reliures, pages 335-336 du cinquième volume marginalement et habilement restaurées.

Notre exemplaire est enrichi de 32 figures sur acier par Staal et de Moraine (Clouzot n'en annonce que 30) prévues pour l'édition Penaud et exceptionnellement jointes à cet exemplaire.

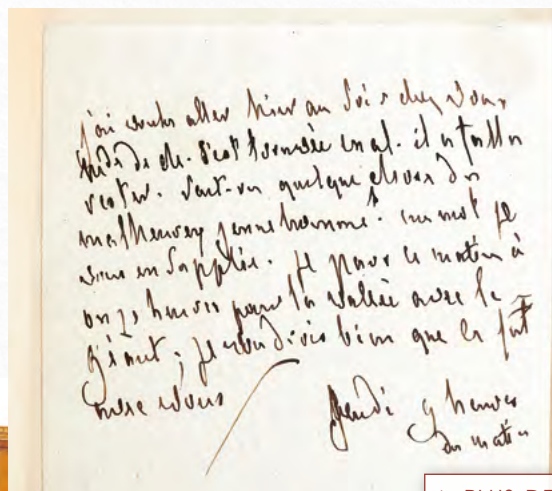
Il a aussi été monté sur onglet en tête du premier volume une lettre autographe de François-René de Chateaubriand adressée à la du-

chesse de Duras. Sept lignes sur un feuillet. Trace de cachet de cire, adresse manuscrite à la quatrième page.

Reliures en demi veau blond, dos à quatre fins nerfs sertis de pointillés dorés et ornés de doubles caissons estampés à froid, frises dorées en queues des dos, pièces de titre de maroquin de Russie noir, pièces de toison du même maroquin, plats de papier marbré, contreplats et gardes de papier à la cuve, reliures de l'époque.

Chateaubriand écrit à Claire de Duras, l'une des femmes les plus importantes de

« J'ai voulu aller hier au soir chez vous.
 Mme de Ch. s'est trouvée mal il a fallu rester.
 Sait-on quelque chose du malheureux jeune homme ?
 Un mot je vous en supplie. Je pars le matin à
 onze heures pour la Vallée avec le Géant ;
 je voudrais bien que ce fut avec vous.
 Jeudi 9 heures du matin »



▷ PLUS DE PHOTOS



sa vie, fille unique du Girondin comte de Kersaint et cousine par alliance de Natalie de Noailles, maîtresse de l'écrivain. Confidente et bientôt rivale du grand amour de Chateaubriand, Madame Récamier, elle fut la figure de proue de sa cohorte d'admiratrices et tomba sous son charme dès leur première rencontre au château de Méréville en avril 1808. La duchesse à la beauté ingrate fut vite éconduite par l'écrivain qui était encore sous l'emprise de Madame de Noailles. Elle conclut néanmoins avec lui un accord amical et fut des années durant une sœur attentive, une amie prévenante et la première lectrice de nombre de ses œuvres, notamment

Le Dernier Abencérage, inspiré de ses amours avec la comtesse de Noailles. De son côté, la duchesse s'arrangea tant bien que mal de cette amitié platonique malgré sa passion dévorante pour Chateaubriand, qui fut l'objet de son roman à succès *Ourika*, contant l'amour tragique et impossible d'une jeune Africaine pour un Français.

Rare exemplaire en première édition **enrichi d'une lettre autographe de l'auteur et de la suite des gravures** d'un des plus importants textes de la littérature française, l'ensemble habillé d'élégantes reliures de l'époque.

◆ 12 000 €

Le « Géant » dont il est question ici est Hyacinthe Pilorge, le secrétaire de Chateaubriand : « Demeuré au service de Chateaubriand pendant vingt-cinq ans, Hyacinthe Pilorge fut le principal artisan de la transcription des *Mémoires d'outre-tombe*.
 Il avait pour mission de « mettre au propre » au fur et à mesure tout ce qu'écrivait ou dictait son patron.
 C'est à partir de sa copie que Chateaubriand pouvait ensuite se relire, puis se corriger ; et lorsque la nouvelle page se recouvrait à son tour de trop nombreuses ratures, Pilorge procédait à une nouvelle mise au net.
C'est lui qui exécuta en 1840 la première copie intégrale des *Mémoires d'outre-tombe*.
 Ce manuscrit représenta longtemps le texte de référence. C'est alors un ensemble de plus de quatre mille pages, regroupées par livres dans des chemises de carton, et où chaque feuillet pouvait être corrigé, déplacé ou remplacé à volonté. Ce travail achevé (en 1841), le mémorialiste laissa « reposer » son œuvre pour quelque temps. Mais grâce à la souplesse de ce montage, les *Mémoires d'outre-tombe* ont encore la vocation de rester une œuvre ouverte, une sorte de *work in progress*. »
 (Bibliothèque nationale de France)

20 Anacharsis CLOOTS

La République universelle ou Adresse aux tyrannicides

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS • PARIS AN IV DE LA RÉDEMPTION
(1792) • IN-8 (12,5 x 20,5 CM) • (2 P.) 196 PP. • RELIÉ

L'ENCRE VERSÉE PAR L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN

Très rare édition originale.

Reliure en demi-veau fauve, dos lisse orné de fleurons et de doubles filets dorés, quelques frottements sur les mors, plats de cartonnage moutarde, gardes et contreplats de papier à la cuve, tranches mouchetées. Coiffe de tête absente (comme il se doit), mors frottés et quelques épidermures.

Annotation manuscrite à la plume d'un ancien propriétaire en regard de la page de faux-titre concernant l'auteur : condamné à mort le 24 mars 1794. »

Rarissime envoi autographe d'Anacharsis Cloots au révolutionnaire Nicolas Joseph Pâris : « Pour NJ Pâris de la part de l'auteur ». Cet ami de Danton et de Cloots, greffier du Tribunal révolutionnaire de Paris, fut plus connu sous son pseudonyme de Fabricius qu'il emprunta, comme son ami Cloots, à l'histoire des Républiques antiques. ♦ 7 000 €

L'édition originale de cet ouvrage essentiel d'Anacharsis Cloots, dont les « divers autres écrits ne sont que des parties détachées » (Léonard Gallois, *Histoire des Journaux et des journalistes de la Révolution française*, 1846) est d'une grande rareté, et nous n'avons pu trouver aucun autre exemplaire enrichi d'un envoi autographe.

Notre exemplaire est adressé à un autre révolutionnaire témoin des grands procès de la Terreur qui se rendit célèbre en prévenant Danton du complot de Robespierre et Marat, comme le racontera Victor Hugo dans *Quatre-vingt-treize* : « C'était le temps où l'expéditionnaire Fabricius Pâris regardait par le trou de la serrure ce que faisait le Comité de salut public. Ce qui, soit dit en passant, ne fut pas inutile, car ce fut Pâris qui avertit Danton la nuit du 30 au 31 mars 1794. »

ALLONS ENFANTS DE TOUTES LES PATRIES

Penseur révolutionnaire, Cloots est avant tout un penseur de la Révolution. Ce baron allemand dont la condition politique, sociale et économique ne le portait pas naturellement à prendre le parti d'une révolution populaire et bourgeoise, fut pourtant le plus ardent défenseur de l'universalisme porté par la Déclaration des Droits de l'Homme. « Nul, [parmi les

allemands exilés] ne s'est plus senti investi d'une mission philanthropique universelle que Johann Baptist Cloots qui rêvait d'une Internationale républicaine, ouvrant en cela la voie aux grands théoriciens socialistes de la génération suivante, le tailleur Wilhelm Weitling, l'instituteur Friedrich Mäurer, et bien évidemment Karl Marx qui eux aussi connurent l'exil à Paris. » (Thierry Feral, *Plaidoyer pour une rénovation du discours historique sur l'Allemagne*).

« Les boutiques de tous les libraires de Paris sont tapissées de ce que les uns appellent les lubies d'Anacharsis, et ce que beaucoup d'autres admirent comme les prophéties d'un sage, d'un véritable ami de l'humanité. »

Pourtant, comme le note Albert Soboul, « le grand visionnaire que fut ce banquier cosmopolite, demeure un incompris de l'histoire. Seul Jaurès, porté par sa chaleur humaine et sa large vision de l'évolution historique, a compris, dans son *His-*

toire socialiste de la Révolution française, ce que les anticipations d'Anacharsis Cloots pouvaient avoir de réaliste : ce grand visionnaire n'était pas un rêveur. » (Soboul Albert. *Anacharsis Cloots, l'Orateur du genre humain*. In *Annales historiques de la Révolution française*, n°239, 1980. pp. 29-58.)

L'ÉTRANGER DE LA FAMILLE

En réalité, la progressive suppression de Cloots de l'histoire de la Révolution est assez tardive. En 1792, l'aristocrate prussien prenant fait et cause pour la France des sans-culotte est une des grandes célébrités de son époque. Les journaux s'arrachent ses articles : « C'était même une bonne fortune qu'une lettre ou un discours de Cloots, presque tous remarquables par l'originalité des idées qu'ils renfermaient, par le style, et surtout par sa constance à poursuivre l'objet de tous ses vœux, qui était la République Universelle. » (Gallois, *ibid*).

Dans son célèbre *Précis historique de la Révolution française* suivi des *Réflexions politiques sur les circonstances*, publié en 1792, Rabaut-Saint-Étienne dresse un portrait de Cloots qui nous éclaire sur l'aura de cet homme unique :

« Il a paru en France un de ces hommes qui savent s'élancer du présent dans l'avenir : il a annoncé que le temps viendrait où tous les peuples n'en feraient qu'un, et où les haines nationales finiraient ; il a prédit la République des hommes et la nation unique ; il s'est fièrement appelé l'Orateur du genre humain, et a dit que tous les peuples de la terre étaient ses commettants ; il a prévu que la Déclaration des droits, passée d'Amérique en France, serait un jour la théologie sociale des hommes et la morale des familles humaines, vulgairement appelées nations. Il était Prussien et noble, et il s'est fait homme. Quelques-uns lui ont dit qu'il était un visionnaire, et il a répondu par ces paroles d'un écrivain philosophe (Soméri) : « On ferait un volume des fausses maximes accréditées dans le monde ; on y vit sur un petit fonds de principes dont fort peu de gens se sont avisés de reculer les bornes. Quelqu'un ose-t-il prendre l'essor et voir au-delà, il effraye ; c'est un esprit dangereux, c'en est tout au moins un bizarre. [citation placée en

exergue de la *République universelle*] »

Cloots, français d'âme depuis longtemps, voulait dès 1786, rattacher la rive gauche du Rhin à la France (*Vœux d'un gallophile*, 1786). Il fut d'ailleurs fait citoyen d'honneur de la France le 26 juin 1792, avec George Washington, Jeremy Bentham, James Madison, Joseph Priestley, William Wilberforce, James Macintosh, Alexander Hamilton et Thomas Paine (seul autre étranger, avec Cloots à avoir été élu représentant du peuple à la Convention).

L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN

Mais c'est paradoxalement en tant qu'étranger qu'il contribuera à transformer une Révolution nationale en principe universel.

Si l'instauration de la République en France, pourtant précédée par le Commonwealth anglais et la Constitution américaine, prit immédiatement une valeur internationale et reste aujourd'hui encore le modèle de toutes les révolutions démocratiques à travers le monde, c'est grâce à cet universalité que lui ont reconnu des penseurs tels que Cloots, comme le relè-

vera Jules Michelet :

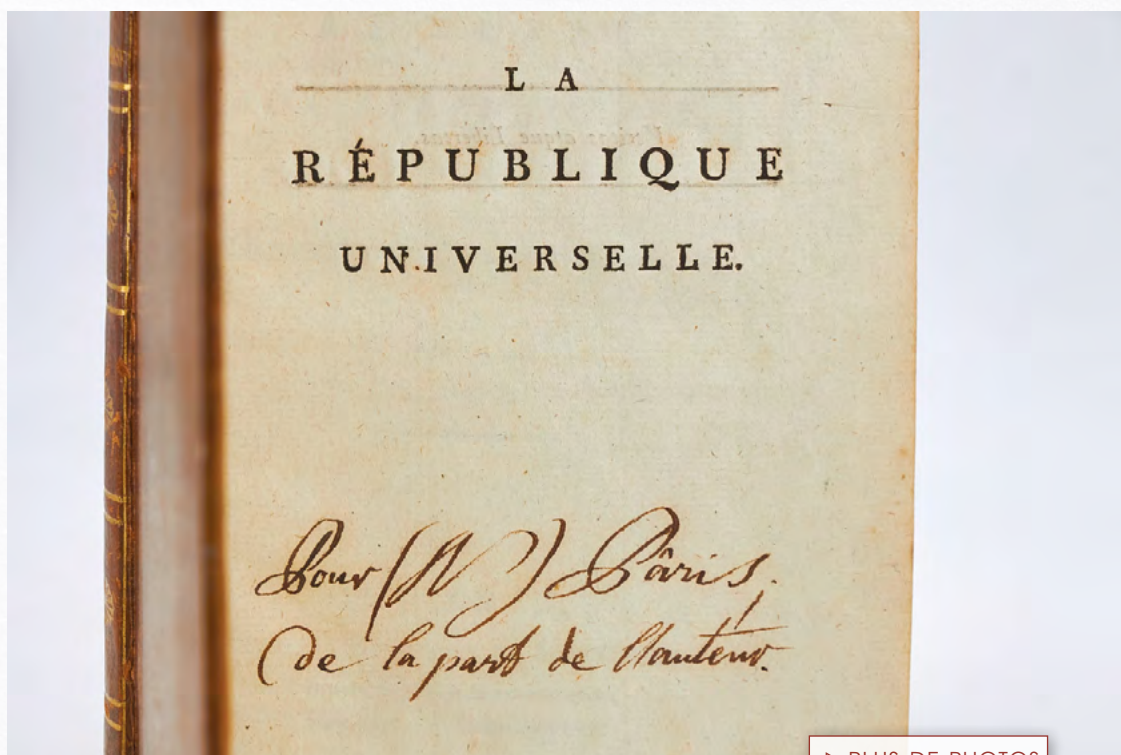
● « Cette révolution nécessaire du dix-huitième siècle donne en métaphysique Kant et la Raison pure ; en pratique, la tentative religieuse de [Gilbert] Romme et d'Anacharsis Cloutz, le culte de la Raison. » (Michelet, *Histoire de la Révolution française*, 1847) ●

Dans *La République universelle*, celui qui se clame « Orateur du genre humain », opère comme Brissot et sa lutte contre la traite des Noirs, ou Olympe de Gouges et sa défense des droits de la femme, une véritable rationalisation du mouvement révolutionnaire pour en extraire l'essence universaliste, dans la lignée de la pensée des Lumières.

C'est dans cette optique que lui vient l'idée de l'Ambassade du 19 juin 1790 : il se présente à la barrière de l'Assemblée comme le porte-parole d'un Comité d'étrangers représentatifs de tous les peuples de l'univers souffrant de l'arbitraire, et sollicite pour eux l'autorisation de participer comme tels à la Fête de la

Fédération le 14 juillet suivant.

La délégation ne manqua pas de surprendre et d'enthousiasmer la majorité des députés par sa composition et son pittoresque : on y reconnaissait des exilés politiques et certains des participants avaient revêtu leurs tenues nationales, parfois exotiques. Mais c'est bien sûr la harangue de Jean Baptiste Cloutz qui porta l'émotion à son comble, nous explique le moniteur. En effet, dans son discours, le Clévois de naissance et cosmopolite parisien qu'il est, demande que la Fête de la Fédération soit aussi celle du genre humain car « La trompette qui sonne la résurrection d'un grand peuple, clame-t-il, a retenti aux quatre coins du monde. Et les chants d'allégresse d'un cœur de vingt-cinq millions d'hommes libres ont réveillé les peuples ensevelis dans un long esclavage. » À cette fin, il réclame pour son comité le droit de paraître officiellement le 14 juillet : « Jamais Ambassade ne fut plus sacrée ; nos lettres de créances ne sont pas tracées sur le parchemin, mais notre mission est gravée en chiffres ineffaçable dans le cœur de tous les hommes. » Et surtout, justification suprême : « Quelles



► PLUS DE PHOTOS

leçons pour les despotes ! Quelle consolation pour les peuples infortunés... » Le président de l'Assemblée De Menou donna son accord à l'« Orateur ». Au comble de l'émotion, le député Fermont proposa qu'on acclame la députation et Pétion exigea qu'on fasse imprimer et distribuer la harangue et la réponse du président, proposition qui fut acceptée à l'unanimité. Si les conservateurs tentèrent de la ruiner par le ridicule, il n'en resta pas moins que l'opération permit de faire de la Fête de la Fédération une fête des Droits universels de l'homme ! » (François Labbé, *Anacharsis Cloots le Prussien francophile. Un philosophe au service de la Révolution française et universelle*, 2000)

La République universelle pose les fondements philosophiques de cette utopie internationaliste et nourrira la réflexion des grands penseurs tels que Jean Jaurès, Karl Marx, Engels et d'artistes et d'écrivains de toutes nations dont Joseph Beuys (pour qui Anacharsis est « un autre lui-même qui l'a précédé dans sa révolte, sa quête et son anticonformisme »), Italo Calvino (Le Baron perché étant une allégorie du philosophe) et surtout Herman Melville.

C'est dans *Moby Dick* que l'on découvre la première occurrence de Cloots sous la plume de l'auteur américain pour décrire la composition de l'équipage du fameux baleinier, qualifié de « délégation d'Anacharsis Cloots de toutes les îles de la mer et des quatre coins du monde, accompagnant le vieil Achab sur le Péquod pour aller témoigner des torts du monde devant cette barre d'où peu d'entre eux sont revenus ». La référence n'est pas anodine comme le montrera le philosophe Cyril

Lionel Robert James : « Ses candidats à la République universelle sont liés par le fait qu'ils travaillent ensemble sur le même baleinier. Ils forment une fédération mondiale d'ouvriers industriels modernes ». François Labbé considère même cette référence comme « une clé de la métaphore « mobydickienne » ; la quête d'Achab et l'action d'Anacharsis magnifiées l'une par l'autre. »

● **Auteur d'une des plus belles utopies humanistes, Anacharsis « engage sa plume et sa vie dans les luttes d'idées du dernier quart du siècle [et] illustre le passage de la pensée des Lumières à l'activisme révolutionnaire [...].** ●

« An Anacharsis Cloots deputation from all the isles of the sea, and all the ends of the earth, accompanying Old Ahab in the Pequod to lay the world's grievances before that bar from which not very many of them ever come back. »

(Herman Melville, *Moby Dick*)

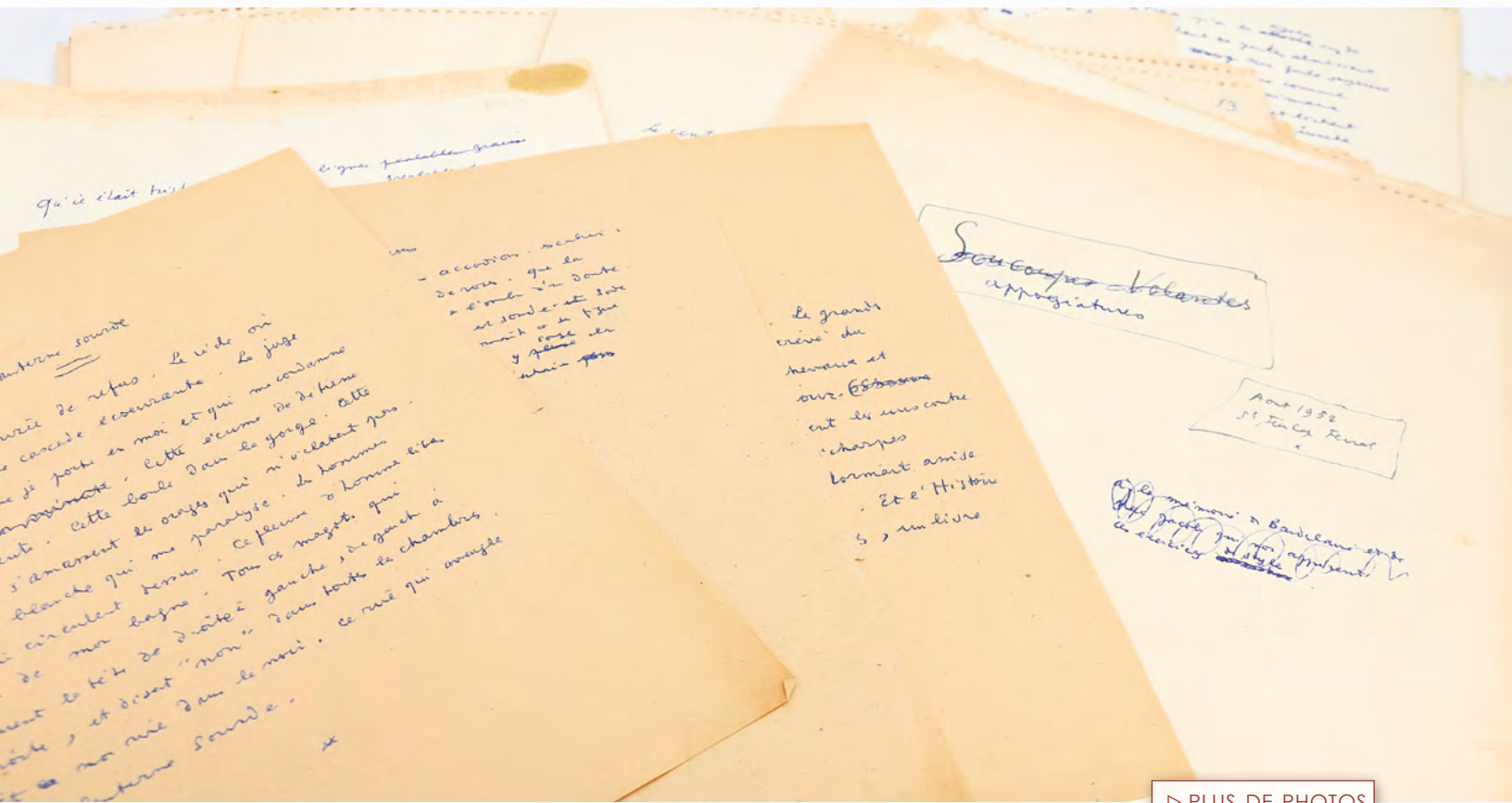
Sa ligne politique est claire : parvenir à la République universelle, seul cadre pos-

sible de son ambition philosophique, et indiquer à l'homme les voies de sa liberté. »

Cette unique dédicace d'Anacharsis sur son œuvre capitale à Fabricius Pâris, futur greffier du procès de Marie-Antoinette, constitue un inestimable témoignage de la courte vie de cet humaniste révolutionnaire, guillotiné à 34 ans, et de l'émergence d'une pensée mondialiste :

« Insistons éternellement sur la fusion parfaite, sur la confédération des individus, sans quoi les corps disparaîtront avec l'esprit de corps. Et pourquoi les corporations sont-elles dangereuses ? C'est parce qu'il est plus difficile de les contenir sous la puissance légale, que les simples individus. L'ambition individuelle est aussi ardente que l'ambition collective ; mais la faiblesse de l'une change les disputes particulières en simples procès, pendant que la force de l'autre lui permet d'entreprendre des guerres sanglantes et rarement interrompues. Les corps provinciaux et les corps nationaux sont les plus grands fléaux du genre humain. Quelle ignorance, quelle barbarie de nous parquer en différentes corporations rivales, pendant que nous avons l'avantage d'habiter une des moindres planètes de la sphère céleste ! Nous multiplions nos jalousies, nos querelles, en divisant l'intérêt commun, la force commune. Un corps ne se fait pas la guerre à lui-même, et le genre humain vivra en paix, lorsqu'il ne formera qu'un seul corps, la *Nation Unique* »

Provenance : Nicolas-Joseph Pâris, dit Fabricius (commissaire national à Lille et greffier du Tribunal révolutionnaire à Paris), puis bibliothèque Henri Joliet avec son ex-libris à la devise « Plus penser que dire » encollé sur la première garde.



► PLUS DE PHOTOS

21 Jean COCTEAU

Appogiatures Manuscrit autographe d'une version primitive en partie inédite

SAINT-JEAN-CAP-FERRAT AOÛT 1952 • 47 FEUILLETS DE 20,8 x 34 CM ET 5 FEUILLETS DE 21 x 27 CM • 52 PAGES

Manuscrit autographe de Jean Cocteau, version primitive du recueil de poèmes *Appogiatures* – publié en 1953 aux Éditions du Rocher à Monaco – constitué de 47 feuillets de papier fort prélevés d'un grand bloc à dessins et de 5 feuillets plus petits de papier fin, rédigés à l'encre bleue et au stylo à bille bleu. Nombreuses ratures et corrections. Les feuillets sont numérotés jusqu'à 25 (dont un numéro 8 bis) et présentent pour la plupart une petite croix ou la mythique étoile coctienne. Le dernier feuillet, contenant le poème intitulé « Lettre », est daté de la main du poète du 15 août 1952. Rédigé également de la main de Cocteau, le premier feuillet porte le titre final, au-dessus duquel est barré le titre initialement envisagé – *Soucoupes volantes* – la date de 1952 et le lieu – St Jean Cap Ferrat ; y apparaît également une dédicace raturée : « À la mémoire de Baudelaire et de Max Jacob qui nous apprirent ces exercices de style. » Si la lecture du recueil permet de percevoir l'influence des *Petits Poèmes en prose* de Baudelaire et du *Cornet à dés* de Max Jacob, cet hommage ne sera pas conservé à l'impression et remplacé par une dédicace à l'éditeur Henri Parisot.

Exceptionnel ensemble contenant 33 des 51 poèmes publiés, 11 textes écartés sur les conseils de l'éditeur Henri Parisot et publiés dans « En marge d'Appogiatures » (Œuvres poétiques complètes de la Pléiade pp. 818-831) et 6 inédits.

◆ 8 500 €

David Gullentops, dans l'édition des *Œuvres poétiques complètes* de Jean Cocteau à la Pléiade, signale l'existence d'un second ensemble de manuscrits et tapuscrits, conservé à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (BHVP). Il indique en outre qu'il n'a eu accès à aucun manuscrit du poème « Lanterne sourde ». **Ce dernier fait pourtant bien partie de notre ensemble qui serait donc la première version du recueil envisagée par Cocteau.**

Jean Cocteau commença la rédaction de ce recueil de poèmes en vers et proses, sollicité par son ami l'éditeur Henri Parisot, fin juillet 1952 alors qu'il se trouvait à Saint-Jean-Cap-Ferrat dans la villa Santo-Sospir de Francine Weisweiler. La première version du recueil est achevée à la mi-août, comme en attestent les deux dates sur notre manuscrit (« août 1952 » et « 15 août 1952 ») et cette occurrence

dans le journal de Cocteau : « J'ai terminé la mise au point des courts poèmes en prose pour Parisot. Il y en aura vingt-six, à moins que le mécanisme continue, ce que je ne souhaite pas car, à la longue, ces exercices d'écriture, illustrés par Baudelaire et Max Jacob, fatiguent. » (*Le Passé défini*, Tome 1, 1951-1952, 14 août 1952) Notre ensemble serait donc le mélange des premiers poèmes adressés à Henri Parisot, rédigés à la plume, et de quelques textes ajoutés, écrits quant à eux au stylo à bille. Cette hypothèse est confortée par la rédaction du titre final *Appogiatures* sur la page de titre de notre manuscrit ; Cocteau relate ce changement, toujours dans son journal, en date du 29 août 1952 : « Ai [...] classé les poèmes pour Parisot sous le titre : *Appogiatures*. »

Notre version manuscrite précoce comporte d'importantes variantes concernant les titres des poèmes ; ainsi le poème « *Livre de bord* » s'intitulait initialement « *Le Spectacle* », de même pour « *Au poil* » pour lequel Cocteau avait préalablement choisi « *La langue française* » ou encore « *Le tableau noir* » originellement titré « *Le lièvre et la tortue* ». L'ordre des poèmes a également été considérablement modifié pour l'impression : notre ensemble atteste que

Cocteau souhaitait initier le recueil par « *Le voyageur* », qui sera finalement remplacé par « *Seul* » et passera en deuxième position. On soulignera également dans notre dossier la présence de huit poèmes intégralement en vers : ils seront retirés, *Appogiatures* devenant un recueil exclusivement en prose.

L'ensemble, abondamment raturé et corrigé, présente en outre de longs passages supprimés dans la version publiée, par exemple ce très bel extrait du poème « *Scène de ménage* » évoquant la « comtesse » Francine Weisweiler : « **Et les larmes de la comtesse se disaient : nous sommes la mer. Et la mer se disait : Je suis les larmes de la comtesse. Et les vagues se disaient : je suis la bave du comte. Et le comte se disait : je suis les vagues.** » ; de même pour la conclusion du « *Fantôme réaliste* » : « **Il en serait mort de honte, si la mort n'était interdite aux fantômes. Un jour, de rage, il décida de lancer l'école du réalisme fantomatique. Et, fort vite, ce furent les autres fantômes qui, sans succès, voulurent le suivre.** » ou encore pour dix-sept vers du « *Cœur au ventre* » (feuillet 25 de notre manuscrit, retranscrit dans « *En marge d'Appogia-*

tures ») : « [...] **Douce douce était la terre / Douce à la main douce au cœur / Il est injuste de le taire / De quoi donc auriez-vous peur / soldats abandonnant vos armes / Vous devez défendre ses charmes / Car douce est la douleur [...]** »

● Enfin, ce remarquable ensemble contient six poèmes absolument inédits (« *Le pêcheur* », « *Antibes* », « *Art poétique* », « *Sous toute réserve* », « *L'accordéoniste* » et « *Lettre* ») n'apparaissant ni dans un recueil postérieur de Jean Cocteau ni dans « *En marge d'Appogiatures* » dans la *Pléiade*. ●

Provenance : collection Carole Weisweiler, fille de Francine Weisweiler. Cocteau fit la connaissance de Francine Weisweiler, productrice des *Enfants terribles*, en 1949. La carrière du poète opiomane était alors en déclin et cette nouvelle amie, de près de trente ans sa cadette, lui donna un second souffle. Elle lui ouvrit les portes de son hôtel particulier place des États-Unis et surtout celles de sa villa à Saint-Jean-Cap-Ferrat sur les murs de laquelle Cocteau peint de superbes fresques. Francine devint la muse et la mécène de Jean et jouera de son influence pour le faire entrer à l'Académie française.

22 Jean COCTEAU & Léopold SURVAGE

Pégase

NOUVEAU CERCLE PARISIEN DU LIVRE • PARIS 1965 • 35 x 45 CM • RELIÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Exemplaire d'exception enrichi de 40 gravures originales signées pour Pierre-André et Lucie Weill

Monumentale édition in-folio illustrée de 10 burins originaux de Léopold Survage, imprimée à 170 exemplaires numérotés sur vélin d'arches, le nôtre, exemplaire unique imprimé pour Pierre-André Weill, directeur de la publication, enrichi de 4 suites réimposées des gravures toutes signées au crayon par Léopold Survage, soit 40 estampes équestres originales signées à la main par l'artiste.

La préface de Jean Cocteau est ici en édition originale, suivie de poèmes choisis par le poète et extraits de *Léone*, *Renaud et Armise*, *Neiges*, *Plain-Chant*, *Cherchez Apollon* et *Poésie 1920*. ♦ 8 000 €

Reliure en demi maroquin rouge à bande, dos lisse, nom doré de l'illustrateur en queue, bandes verticales de daim rouge aux centres des plats, gardes et contreplats de papier façon bois, toutes

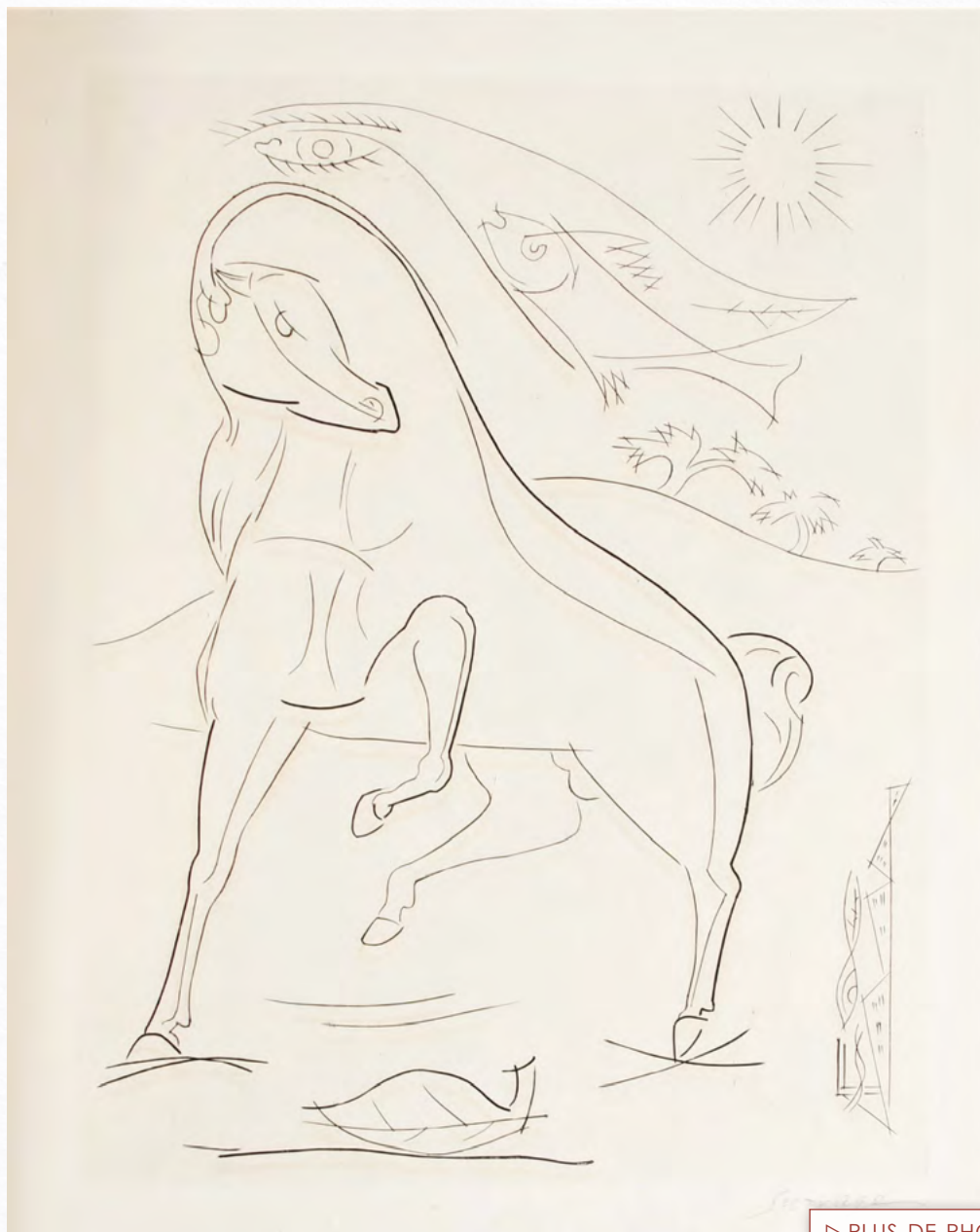
tranches dorées, couvertures et dos conservés, chemise en demi maroquin rouge à bandes et à rabats, nom de l'illustrateur estampé en queue du dos, plats de papier façon bois, intérieur de feutre

bleu-gris, étui bordé de maroquin rouge, intérieur de feutre bleu-gris comportant des taches, plats de papier façon bois, élégante reliure non signée de Lucie Weill, épouse de Pierre-André Weill et l'une des plus importantes femmes galeristes du xx^e siècle.

Si les exemplaires ordinaires ne comportent que les dix gravures in et hors texte, non signées, la justification du tirage annonce un tiré à part de « 20 suites réimposées des burins originaux sur papiers à la main, vélin et Canton, et 20 suites sur papiers nacré et Hosho du Japon. »

Notre exemplaire est exceptionnellement enrichi de toutes les suites réimposées, soit 40 gravures, chaque burin étant, de surcroît, signé au crayon par Léopold Survage.

« L'idée de ce livre, réunissant sous le thème de Pégase des poèmes de Jean Cocteau illustrés par Léopold Survage avait été soumise au Poète et lui avait plu. Quelques jours avant sa mort il nous invita à Milly-la-Forêt pour nous remettre les textes, et la préface qu'il avait spécialement écrite. Mais, au jour de notre rendez-vous, il n'était plus là »
(Postface de *Pégase*)



▷ PLUS DE PHOTOS

Fondée en 1930, la galerie Au Pont des Arts dirigée par Lucie et Pierre-André Weill édita quelques uns des plus beaux livres d'artistes de Picasso, Ernst, Masson, Braque, Derain, Herold, Survage et bien entendu Cocteau dont elle accueille à partir de 1955 plusieurs expositions majeures. À la mort du poète et artiste, la galerie devient le siège de la Société des Amis de Jean Cocteau et une grande exposition est organisée en son hommage en 1967. Il n'est donc pas étonnant que notre exemplaire, dernière collaboration entre le poète et un artiste

moderne, soit conservé dans une luxueuse reliure « maison », témoignage de respect des deux galéristes à leur ami disparu.

Très bel et unique exemplaire de ce monumental ouvrage que l'on trouve rarement relié, et dont les superbes et grandes illustrations équestres sont ici imprimées sur papiers de luxe et signées.

Provenance : collection de Pierre-André et Lucie Weill, dont la galerie de la rue Bonaparte à Paris fut un haut lieu de l'Art Moderne dès les années 1930.

23 [COLETTE] Léopold-Émile REUTLINGER

Portrait photographique de Colette à la peau de lion

[PARIS 1907] • 28,7 x 20,4 cm • UNE PHOTOGRAPHIE CONTRECOLLÉE SUR CARTON

Rare et grande photographie originale en tirage albuminé d'époque, contrecollée sur carton, représentant Colette languissamment allongée sur une peau de lion et recouverte d'une peau de léopard.

Nous n'avons pu trouver aucun autre

exemplaire de cette photographie dans les collections publiques y compris dans les albums de la Bibliothèque nationale de France. Une photographie similaire, dédicacée tardivement à Maurice Chevalier, est passée en vente en 2008.

Très beau et sulfureux cliché de Colette, tout juste séparée de Willy, qui se produisait comme pantomime dans les music-halls parisiens, créant le scandale par sa nudité.

◆ 6 800 €



CONSTITUTION FRANCAISE

24 [RELIURE REVOLUTIONNAIRE]

Première constitution française et son préambule : Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen in Almanach royal année bissextile MDCCXCII

DE L'IMPRIMERIE DE TESTU • PARIS [1791] • IN-8 (13 x 19,5 cm) • 680 pp. (1p.) • RELIÉ

Édition originale de cet Almanach contenant la première Constitution française avec en préambule la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Exemplaire complet de sa carte dépliant gravée sur cuivre.

Reliure de l'époque en plein maroquin rouge, dos à cinq nerfs richement orné de fleurs de lys, multiples roulettes et guirlandes dorées en encadrement des plats, bouquets de fleurs en écoinçons, **faisceau de lecteur doré au centre des plats surmonté d'un bonnet phrygien, entouré d'une couronne de feuillages et accompagné de la devise « Vivre libre ou mourir »**, roulette dorée sur les coupes, contreplats et gardes de tissu moiré, toutes tranches dorées. Habiles restaurations avec reprises de teinte et de dorures aux mors et coiffes. ◆ 8 500 €

L'Almanach royal de l'année 1792 contient la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ainsi que le texte de la première Constitution française adopté à l'automne 1791 (p. 83-117). C'est le dernier de la série des almanachs royaux publiés avec approbation et privilège du roi.

« Ceux qu'on voit sur cet almanach ne sont ni cultivateurs, ni commerçants, ni artisans, ni artistes, et c'est néanmoins le partie de la nation qui régit entièrement l'autre. Anéantisiez en l'idée tous

ces noms, la nation ne subsisterait-elle pas encore ?... Oh très bien, je vous l'assure » (L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*).

La célèbre devise « **Vivre libre ou mourir** » fut celle du Club des jacobins avant d'être reprise par Camille Desmoulins. Elle figure encore de nos jours au pied de la statue représentant la Convention nationale au Panthéon.

Rare et luxueuse reliure en plein maroquin, alliant fleurs de lys et slogan révolutionnaire, emblématique des années de monarchie constitutionnelle.



▷ PLUS DE PHOTOS

N° 10 & 11 : CORANS OTTOMANS

LES ATELIERS DE CONSTANTINOPLE : « Le Coran a été révélé dans le Hedjaz, lu en Egypte et écrit à Istanbul. »

L'impression à caractères mobiles ne fit son apparition que tardivement en Turquie où l'on trouve trace de la première imprimerie en 1726 à Constantinople. En dépit de cette arrivée tardive, le manuscrit continua à occuper une place de premier ordre dans l'Empire Ottoman. Prenant le contrepied de l'Occident qui imprima comme premier livre la Bible, le monde islamique considéra que la parole de Dieu ne pouvait se transmettre que par la pratique sacrée de la calligraphie. En outre, les copistes formaient à Constantinople une puissante corporation (déjà plus de 80 000 au xvii^e siècle) désireuse de conserver son statut privilégié et ses revenus.

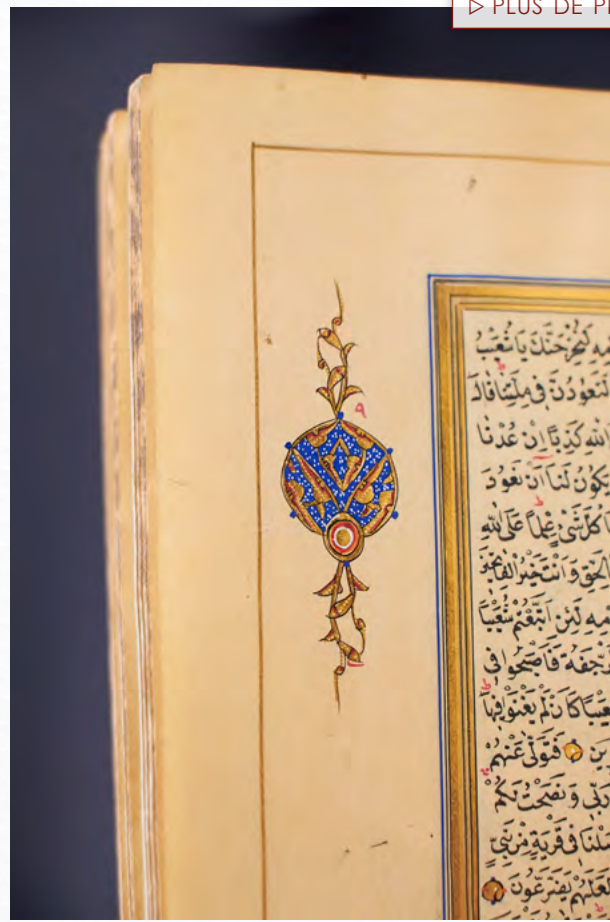
« Les artistes ottomans ne se sont pas contentés de copier les styles d'écriture des autres pays musulmans. Ils ont choisi, épuré et perfectionné leur méthode, selon leurs goûts propres, sans altérer les formes essentielles. Alors que sous l'influence de l'Occident, l'architecture, la musique, la peinture et les arts décoratifs ont un peu perdu de leur identité, la calligraphie n'a pas connu de décadence, et ceci pour trois raisons : l'absence en Europe d'un art semblable susceptible de l'influencer ; la transmission de maîtres à élèves par des calligraphes habiles s'inspirant de règles solidement établies ; sa capacité à se renouveler dans le temps. Et si l'on considère quel temps et quels efforts ont été nécessaires aux Ottomans pour se maintenir au plus haut niveau pendant des siècles, on ne peut pas considérer que l'appellation « art de la calligraphie turque » relève du chauvinisme. Dans le monde musulman circule l'expression suivante : « Le Coran a été révélé dans le

Hedjaz, lu en Egypte et écrit à Istanbul. » En effet, c'est bien à Istanbul que les Corans sont devenus de vrais chefs-d'œuvre. » (Uğur Derman, *Calligraphies ottomanes*)

La réalisation du Coran démarre avec le travail du *hattat*, le calligraphe, qui rédige le texte à l'aide d'un calame ; il a également la charge d'indiquer à l'encre rouge les *secavend*, marques indiquant les arrêts, les pauses et divers autres éléments de récitation. « Traditionnellement, les calligraphes qui copiaient les Corans commençaient [...] à partir du dixième *cüz* (fascicule ; il y en a trente, chacun comportant en moyenne vingt pages). Puis ils revenaient à la *Fâtiha* (sourate d'ouverture) jusqu'au dixième fascicule. De cette manière, le calligraphe avait surmonté toutes les difficultés qui pouvaient survenir dans les sourates dix à trente, et terminait dans une écriture *nesih* parfaite pour les premières pages. » (*ibid.*)

Les enluminures turques (*tezhip* ou « ce qui est doré ») des Corans ne sont pas seulement esthétiques : elles signalent au lecteur les différentes divisions du texte. Les manuscrits du Coran s'ouvrent tous sur une double page, en principe richement enluminée (*serlevha*). Le texte, presque constamment consigné dans un encadrement rehaussé à l'or (*cedvel*) et souligné par des lignes noires et colorées, est ponctué de nombreuses rosettes (*duraklar*) d'apparence différente délimitant les sourates et fins de versets. En marge se trouvent des *secde gülü*, de grandes rosettes enluminées indiquant les prosternations au lecteur.

● Nous remercions Madame Nathalie Clayer, chercheuse au Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques (CETOAC), d'avoir aimablement apporté son aide à l'établissement de ces notices.



25 [CALLIGRAPHIE OTTOMANE]

ميركل ان ارقلا Coran ottoman manuscrit enluminé

[CA. 1840] • IN-16 (9 x 13 cm) • 612 P. • RELIÉ

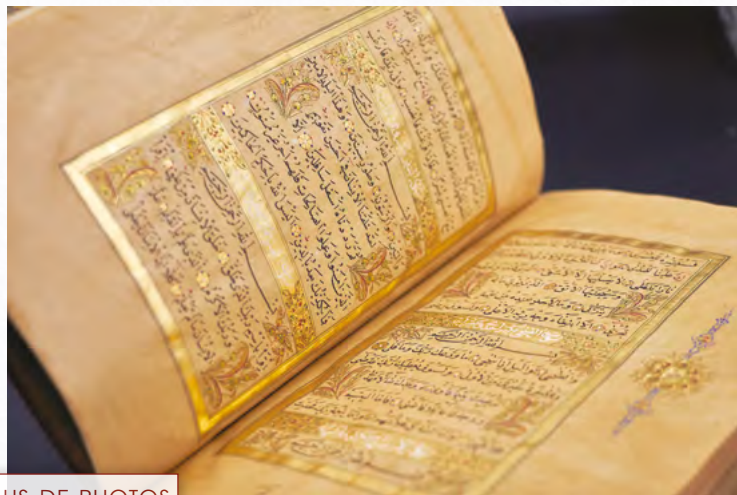
Très bel exemplaire de ce coran ottoman réalisé au XIX^e siècle, apogée de la calligraphie turque

Manuscrit ottoman du Coran complet, 612 pages rédigées sur papier parchemin à l'encre noire et rouge dans des encadrements (5,1 x 8,5 cm) noirs et bleus rehaussés à l'or, texte entièrement en arabe naskh sur quinze lignes et ponctué de rosettes dorées et polychromes, grandes rosettes enluminées en marge de certains feuillets. L'exemplaire, comme traditionnellement pour les Corans, s'ouvre sur deux feuillets très richement et finement enluminés.

Élegante reliure islamique en pleine basane brune à rabat (*mikleb*) richement ornée à l'or et à froid, contreplats et gardes de papier vert, toutes tranches marbrées. Reliure très habilement restaurée. Une restauration presque invisible sur le premier feuillet blanc.

Cet exemplaire, comme l'indique une notice bibliographique laissée par son dernier propriétaire, a été acquis à Constantinople le 7 avril 1929.

◆ 8 500 €



► PLUS DE PHOTOS

Le Coran à la rose

comme traditionnellement pour les Corans, s'ouvre sur deux feuillets très richement et finement enluminés. L'or des enluminures et rosettes de ce manuscrit particulièrement soigné est constellé de minuscules piqûres formant divers motifs et lignes.

Le dernier feuillet de notre exemplaire dévoile une superbe peinture enluminée représentant une rose, symbole du prophète Mahomet. ♦ 12 000 €

Très bel exemplaire de ce coran ottoman réalisé au XIX^e siècle, apogée de la calligraphie turque. Au colophon est indiqué que la copie a été exécutée par un certain el-Hadj Ahmed Shevki à Kastamonu, enseignant adjoint à la madrasa de Kadi Nasrullah, l'un des disciples de el-Hadj Mehmed el-Rüşdi, hoca au palais du sultan, et terminée au cours du mois de zilhidje 1277 de l'hégire, soit en juillet-août 1861.

Superbe reliure islamique en pleine basane brune à rabat (mikleb) richement peinte de motifs végétaux à l'or de deux nuances, contreplats, gardes et intérieur du rabat de papier vert encadrés d'une frise à la grecque dorée et frappés au centre d'un grand motif doré, toutes tranches dorées. Reliure très habilement restaurée.

Cet exemplaire, comme l'indique une notice bibliographique laissée par son dernier propriétaire, a été acquis à Constantinople le 20 octobre 1927.

26 [CALLIGRAPHIE OTTOMANE]

ميركلنا نأرقدا Coran ottoman manuscrit enluminé

ZILHIDJE 1277 DE L'HÉGIRE [JUILLET-AOÛT 1861]
• 12,5 x 18,8 cm • 610 p. • RELIÉ

Manuscrit ottoman du Coran complet, 610 pages rédigées sur papier parchemin à l'encre noire et rouge dans des encadrements (7,5 x 13 cm) noirs rehaussés à l'or brillant et mat, texte entièrement en arabe naskh sur 15 lignes et ponctué de rosettes dorées et polychromes, grandes rosettes enluminées en marge de certains feuillets, très beaux bandeaux indiquant les titres des sourates ainsi que de très belles miniatures végétales colorées et dorées. L'exemplaire,



27 [RELIURE KADJAR]

ميركلا ن آرقلا Coran perse minuscule enluminé

SHABAN 1261 [AOÛT 1845] • 4,5 x 7 cm • 498 p. • RELIÉ

Minuscule manuscrit perse du Coran complet, 498 pages rédigées sur papier parchemin à l'encre noire et rouge dans des encadrements (2,7 x 5,2 cm) noirs et bleus rehaussés à l'or, texte entièrement en arabe naskh sur 21 lignes et ponctué de microscopiques points dorés, rosettes enluminées en marge de certains feuillets. L'exemplaire, comme traditionnellement pour les Corans, s'ouvre sur deux feuillets richement enluminés. Les deux pages du début son rédigées en perse dans des silhouettes de cyprès.

Reliure en demi basane, mors très habilement restaurés, plats de papier mâché et laqué peints de motifs floraux et d'un multiple encadrement de filets et motifs dorés sur fond rouge, contreplats verts foncés ornés d'entrelacs floraux dorés, très belle reliure typique de la dynastie Kadjar.

Dans le colophon figure la date de Shaban 1261, soit août 1845.

Cet exemplaire, comme l'indique une notice bibliographique laissée par son dernier propriétaire, a été acquis à Constantinople le 1^{er} avril 1929.

● Les reliures laquées et peintes de la dynastie Kadjar sont rares et recherchées. ●

◆ 10 000 €

▷ PLUS DE PHOTOS

Édition originale du premier et seul numéro paru du *Bulletin Officiel de la France Libre* qui, en plus de la reproduction de l’Affiche à tous les Français, présente pour la première fois le texte original de l’appel du 18 juin, l’accord du 7 août 1940 par le général de Gaulle et Winston Churchill et les fondements juridiques du gouvernement de la « France libre » ainsi créée. Trois feuillets encollés, légèrement gondolés à la marge. ◆ 4 000 €

D'une insigne rareté, ce premier organe de communication officiel de la France Résistante fut sans doute distribué à très petit nombre d'exemplaires essentiellement destinés aux membres de ce gouvernement naissant en quête de légitimité.

S'il ne paraît que le 15 août, le bulletin est rédigé dès la signature de l'accord britannique qui constitue l'élément décisif permettant à la Résistance française de s'affirmer.

« Avec cet accord, le général de Gaulle est officiellement reconnu « chef des Français libres » par son allié britannique. Il s'agit à présent de donner à la France libre l'apparence d'un gouvernement en exil. C'est la tâche à laquelle s'attelle René Cassin, éminent juriste qui a rallié le général de Gaulle quelques jours après l'Appel du 18 juin. Ce travail énorme ne peut aboutir rapidement. Pourtant la France Libre a besoin de définir et de faire connaître des règles de fonctionnement. C'est pourquoi paraît le 15 août 1940 ce *Bulletin officiel des Forces françaises libres*, qui prend l'aspect d'une publication officielle de la République française, sans faire référence à aucun de ses symboles. » (in *Résistance 09/10*, éditée par le Musée National de la Résistance). C'est ensuite dans un *Journal Officiel de la France Libre* que chaque mois à partir de janvier 1941, seront publiés les lois et décrets organisant la France Libre.

Cependant, l'élément fondamental de ce Bulletin fait référence à un événement antérieur et pourtant inédit.

En effet, comme le souligne l'article de *Résistance 09/10* « Ce premier numéro présente en première page, sous l'annonce de « La reconnaissance du général de Gaulle par le gouvernement britannique », ce qui fait la légitimité de la France libre, à savoir le premier appel du général de Gaulle et le texte de l'affiche qui a été placardée sur les murs en Angleterre. »

● **Or, bien que le Bulletin paraisse presque deux mois après l'Appel du 18 juin, le texte du premier et plus important discours de De Gaulle est ici publié pour la première fois dans sa version originale, telle que le Général l'a composée. La version radiophonique avait en effet été modifiée à la demande du gouvernement britannique afin de préserver la possibilité que le gouvernement de Pétain refuse de signer l'armistice.** ●

Dans ses mémoires, De Gaulle commentera cette précaution initiale : « Pourtant, tout en faisant mes premiers pas dans cette carrière sans précédent, j'avais le devoir de vérifier qu'aucune autorité plus qualifiée que la mienne ne voudrait s'offrir à remettre la France et l'Empire dans la lutte. Tant que l'armistice ne serait pas en vigueur, on pouvait imaginer, quoique contre toute vraisemblance, que le gouvernement de Bordeaux choisirait finalement la guerre. N'y eût-il que la plus faible chance, il fallait la ménager. »

Ainsi le 18 juin 1940, quatre jours avant la signature de l'armistice par Pétain, le discours du Général s'ouvre-t-il sur cette fausse communauté d'esprit :

« Le Gouvernement français a demandé à

l'ennemi à quelles conditions honorables un cessez-le-feu était possible. Il a déclaré que, si ces conditions étaient contraires à l'honneur, la dignité et l'indépendance de la France, la lutte devait continuer. »

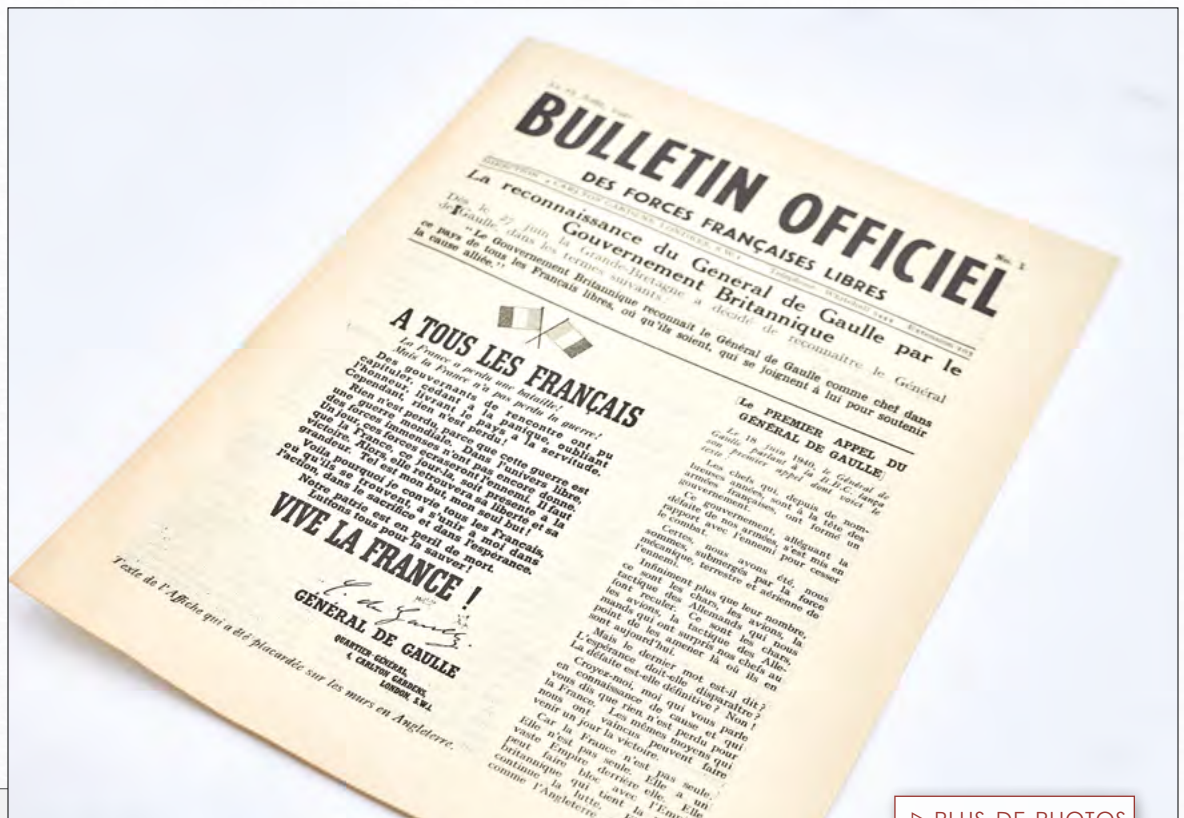
C'est cette version qui sera imprimée dans les très rares journaux français qui rendront compte de cet événement historique, *Le Petit Provençal* et *Le Petit Marseillais* du 19 juin 1940. La presse anglaise (*The Times* et *The Daily Express*) publie, elle, la traduction anglaise du discours écrit par le Général et transmis par le Ministry of Information (MOI) et non de la version radiophonique :

« *From London, General de Gaulle broadcasts in the evening an appeal to the French people not to cease resistance. He says : 'The generals who for many years have commanded the French armies have formed a Government. That Government, alleging that our armies have been defeated, has opened negotiations with the enemy to put an end to the fighting. »*

Hautement symbolique, ce Bulletin rassemble les trois éléments fondateurs du nouvel État français : la déclaration du Général, la reconnaissance des autres nations, la présentation d'un gouvernement structuré

C'est donc dans ce *Bulletin Officiel des Forces Françaises Libres* que le 15 août 1940 parut enfin le texte original de la première intervention du Général de Gaulle et qui – bien qu'elle ne fut pas ainsi prononcée – deviendra la version historique de l'Appel du 18 juin.

● **Nous n'avons trouvé que neuf exemplaires de ce Bulletin tous conservés dans des institutions françaises et étrangères** ●



➤ PLUS DE PHOTOS

« Les Chefs qui, depuis de nombreuses années sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous ont fait reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ?? L'espérance doit-elle disparaître ?? La défaite est-elle définitive ?? Non ??

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule. **Elle n'est pas seule.** Elle a un vaste Empire. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.

La guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialisés des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres.

Londres, 18 juin 1940 ».

(En gras les éléments tronqués du discours radiophonique et de la publication dans *Le Petit Provençal* :)

29 Pedanius DIOSCORIDE & Marcellus VERGIILIUS

Pedacii Dioscoridae Anazarbei de Medica materia Libri sex

FILIPPO GIUNTA • FLORENCE 1518 • IN-FOLIO (21
x 32,5 CM) • (6 F.) 352 FF. (6 F.) • RELIÉ

Édition originale de la traduction latine de l'humaniste Marcello Virgilio dédiée à Léon X. L'édition princeps, réalisée sur une ancienne traduction de Petrus de Abano (ca. 1250-1316), fut publiée en 1478 à Colle di Val d'Elsa. Le texte original a quant à lui été rédigé en grec aux alentours de 60 après J.-C.

Reliure dite « archéologique » réalisée par Olivier Maupin, hommage au savoir-faire des artisans relieurs de la Renaissance, dos aux nerfs et tranchefiles apparents, caissons recouverts de papier ancien imprimé, ais de bois, le premier recouvert d'un plat humaniste du XVI^e siècle, toutes tranches légèrement bleutées. Un manque habilement comblé à la page de titre, restaurations en marge des premières gardes, quelques discrets travaux de vers – sans atteinte au texte – sur quelques pages en fin de volume. L'exemplaire a été entièrement lavé. ♦ 15 000 €



Page de titre en rouge et noir. 45 lignes par page. Colophon : « *Florentiae per haeredes Philippi Juntae Florentini. Anno ab incarnatione Domini. 1518. Idibus Octobris. Leone decimo Christiana[m] Rempub. gerente.* » Superbe marque de l'imprimeur Filippo Giunta au verso du dernier feuillet. Une note bibliographique en français en regard de la page de titre.

Nous n'avons pu trouver aucun exemplaire de cette importante édition à la vente, hormis dans le catalogue d'une librairie allemande au XIX^e siècle (Ernest Heinemann, Offenbach-sur-le-Main, 1840).

Provenance : Monogramme couronné H. O. et cachet de la bibliothèque du prince Nicolas Petrovitch d'Oldenbourg (1840-1886) sur la page de titre. Il était l'arrière-petit-fils de l'Empereur Paul I^{er} par sa fille Catherine Pavlovna (1788-1819) qui avait épousé Georges d'Oldenbourg. Sa sœur Alexandra épousa le grand-duc Nicolas, fils de l'empereur Nicolas I^{er}. Son neveu Pierre d'Oldenbourg se maria avec la grande-duchesse Olga, fille de l'empereur Alexandre III.

Le *Traité de matière médicale*, constitué de six livres, décrit plus de 800 substances

d'origine naturelles (végétales pour la plupart, mais aussi animales et minérales) indiquant leur description, la manière de les récolter ainsi que leurs vertus médicinales.

Cette véritable encyclopédie, originellement rédigé par Dioscoride dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère fut, dès les premières années de sa diffusion, louée par les plus grands esprits de l'Empire romain :

Galien lui-même considéra que les descriptions de Dioscoride étaient indépassables et qu'il n'était plus nécessaire de s'atteler à rédiger des ouvrages de pharmacopée

Le texte circula tout au long de l'Antiquité et du Moyen Âge grâce à des copies du texte grec sur papyrus, parchemin et papier et à travers des traductions en latin, syriaque, arabe, persan et langues européennes.

Néanmoins, cette transmission massive généra de nombreuses erreurs et d'importants contresens qui furent soulignés par les humanistes de la Renaissance.

« L'humanisme est un autre caractère de la Renaissance qui imprima à l'histoire des sciences biologiques un aspect tout particulier. Entendu dans son sens strict, l'humanisme est un retour volontaire et sans réserve à la science antique. La culture intellectuelle qui prévaut au XVI^e siècle est le respect de la tradition et de l'autorité des Anciens. Le mouvement littéraire et artistique qui se développe parallèlement au courant scientifique accuse plus franchement encore ce caractère. Au début des Sciences naturelles nous trouvons cette tradition et cette autorité plus fermes que partout ailleurs. Ainsi l'œuvre des érudits porte des fruits qu'ils n'avaient pas toujours prévus. Grâce à eux, on vit affluer les éditions et les traductions des anciens ouvrages d'Histoire naturelle. [...] Marcellus Vergilius traduit à nouveau Dioscoride. [...] Toute la pléiade des humanistes italiens, allemands, français, anglais travaille à faire mieux connaître les ouvrages anciens, qui sont, au milieu du XVI^e siècle, aussi bien compris qu'aujourd'hui. » (Émile Callot, *La Renaissance des sciences de la vie au XVI^e siècle*)

Rare exemplaire de cet important ouvrage de pharmacologie, emblème de la détermination des humanistes de la Renaissance à retrouver les sources des Anciens et à faire perdurer leurs textes.



▷ PLUS DE PHOTOS

30 [Alfred DREYFUS] Aaron GERSCHEL

Portrait photographique d'Alfred Dreyfus

GERSCHEL • PARIS [CA. 1894] • 10,8 x 16,5 CM • UNE PHOTOGRAPHIE AU FORMAT CARTE-CABINET

Portrait photographique original sur papier albuminé, contrecollé sur un carton du studio photographique Gerschel. Quelques taches marginales.

Ce célèbre portrait en buste a été réalisé par Gerschel, photographe de l'École Polytechnique. On y voit le jeune Alfred Dreyfus en tenue d'artilleur, portant un képi militaire à trois galons ainsi qu'une veste à brandebourgs brodés du chiffre 14.

◆ 1 500 €

31 [Alfred DREYFUS] Charles GERSCHEL

Portrait photographique dédié d'Alfred Dreyfus

GERSCHEL • PARIS [1899] • 10,7 x 16,3 CM • UNE PHOTOGRAPHIE AU FORMAT CARTE-CABINET

Portrait photographique original sur papier albuminé, contrecollé sur un carton du studio photographique Gerschel. Quelques restaurations.

Rarissime envoi autographe signé d'Alfred Dreyfus en marge haute du cliché : « Souvenir reconnaissant et affectueux. A. Dreyfus » ◆ 10 000 €

Ce portrait a été pris par Charles Gerschel le 27 septembre 1899 dans le jardin de Joseph Valabrègue, beau-frère d'Alfred Dreyfus, à Carpentras où le capitaine, gracié depuis une semaine, était venu chercher isolement et repos dans l'attente de sa réhabilitation.

Nous n'avons pu retrouver qu'un unique autre exemplaire de cette photographie, qui est dédié à Bernard Lazare, conservé au Musée de Bretagne. Ce même musée possède une lettre de Charles Gerschel – à Lucie Dreyfus – femme du capitaine, attestant de la rareté de ces portraits :

● « Il n'en est pas sorti une épreuve de chez moi si ce n'est pour en donner (et non en vendre, j'insiste sur ce point) à quelques amis sûrs et dévoués. Quant aux portraits du capitaine effectivement j'ai appris qu'un de mes employés s'est permis d'en remettre à un marchand. Par téléphone j'ai immédiatement fait arrêter ce trafic. » ●

Provenance : bibliothèque d'An-

selme Weill. Le Docteur Anselme Weill fut celui qui annonça à la famille Dreyfus la condamnation à perpétuité du Capitaine et sa dégradation. Dans son ouvrage *Affaire Dreyfus, l'Honneur d'un patriote*, Vincent Duclert raconte :

« Mathieu [Dreyfus, frère d'Alfred] avait chargé un parent de la famille Hadamard, le docteur Weill, d'attendre l'annonce du verdict et de porter la nouvelle rue de Châteaudun, dans l'appartement où attendait une petite foule d'amis et de membres de la famille. Il arriva à 7 heures et demie du soir. »

Il révèle également qu'Anselme Weill avait témoigné en faveur d'Alfred Dreyfus lors de son procès : « D'autres allégations purent être détruites, par exemple celles qui furent prêtées au docteur Weill, dont la femme était cousine au troisième degré de Lucie Dreyfus.

« J'affirme, et les rapports très fréquents, presque journaliers que j'ai eus avec lui comme parent, comme médecin et comme ami, me permettent de le faire, j'affirme que Dreyfus a toujours été un mari parfait, et que jamais je ne l'ai connu joueur, ni libertin. Or, c'est juste le



▷ PLUS DE PHOTOS

contraire que l'on me fait dire, et je proteste contre ces allégations. Je n'ai rien à ajouter » déclara-t-il à la cour. »

Les portraits photographiques originaux de Dreyfus sont rarissimes et celui en notre possession a été tiré à tout petit nombre uniquement pour Alfred Dreyfus et probablement dans le but d'être offert à ses soutiens.

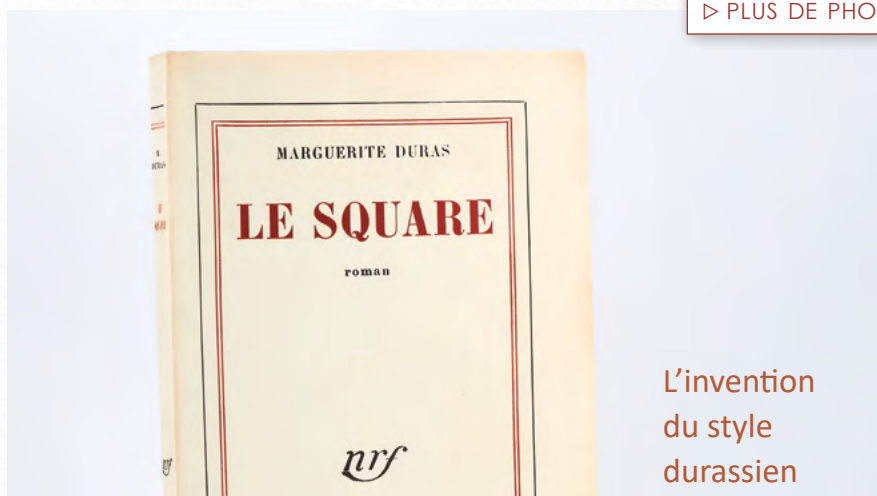
32 Marguerite DURAS

Le Square

GALLIMARD • PARIS 1955
12 x 19 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 25 exemplaires numérotés sur pur fil, seuls grands papiers.

Après des romans d'une facture plus classique, *Le Square* « montre son désir de créer, une pratique exploratrice de la sensualité et de la langue, en révélant le talent de l'auteure. La romancière adopte certaines positions du Nouveau Roman, selon lesquelles la langue occupe une place primordiale. La constante de son



L'invention
du style
durassien

esthétique est la volonté d'expérimenter pour trouver une manière meilleure d'exprimer ce qu'elle ressent, une compulsion à dire continue dans toute l'œuvre. L'expérimentation explique l'évolution de la technique jusqu'à l'excellence des chefs-d'œuvre (*Moderato Cantabile*, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *Le Vice-consul*, *L'India Song*, *L'Amant*, *Écrire*) où elle s'efforcera de modifier les composantes de ses textes, par

un processus d'éliminations et d'améliorations, afin d'aboutir à communiquer le thème majeur de sa création : la passion. » (Anna Ledwina, *L'Écriture durassienne : mise en scène de l'ellipse et de l'innommable*)

Rare et bel exemplaire de ce roman-dialogue qui connaîtra une adaptation théâtre l'année suivant sa parution.

◆ 2 800 €

« J'ai écrit l'histoire de l'amant de la Chine du Nord et de l'enfant : elle n'était pas encore là dans *L'Amant*, le temps manquait autour d'eux »

33 Marguerite DURAS

L'Amant

LES ÉDITIONS DE MINUIT • PARIS 1984
14 x 19 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 106 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, seuls grands papiers.

Bel exemplaire de cet ouvrage qui reçut le prix Goncourt en 1984.

◆ 3 500 €

34 Marguerite DURAS

L'Amant de la Chine du nord

GALLIMARD • PARIS 1991 • 15 x 21,5 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 70 exemplaires numérotés sur vélin pur chiffon de Rives, seuls grands papiers.

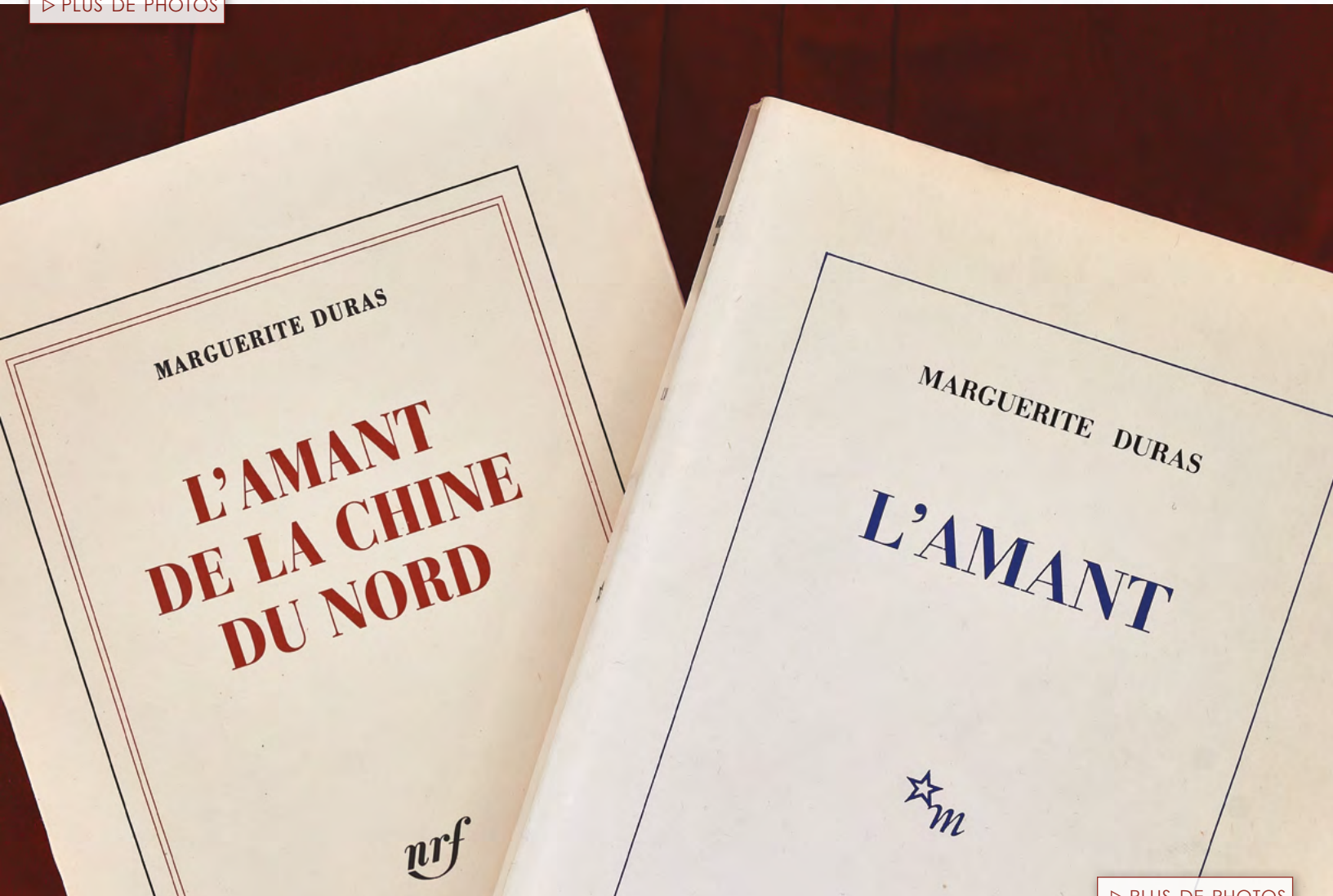
Plus qu'une réécriture de *L'Amant*, paru sept ans plus tôt, ce nouveau récit de son initiation sexuelle orientale, rédigé en parallèle de l'adaptation de Jean-Jacques Annaud, est une mise en abîme du premier roman et de sa version cinématographique et une relecture des souvenirs de l'écrivain, autour de la figure centrale de « L'enfant », à laquelle n'est attribuée que ce nom générique.

« J'ai écrit ce livre dans le bonheur fou de l'écrire. [...] Je suis restée dans l'histoire avec ces gens et seulement avec eux. »

Exemplaire à l'état de neuf.

◆ 1 800 €

▷ PLUS DE PHOTOS

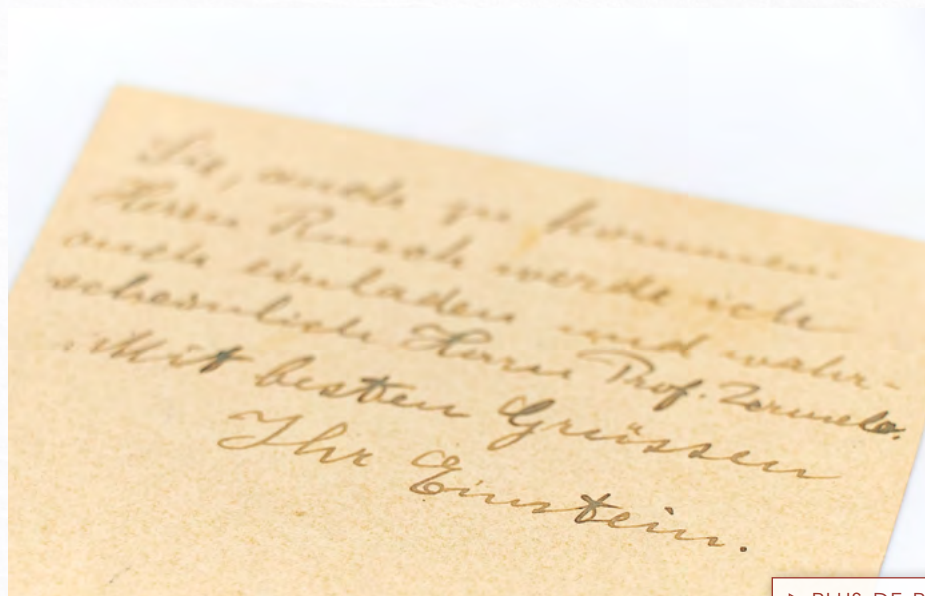


▷ PLUS DE PHOTOS

35 Albert EINSTEIN

Carte postale autographe signée adressée au Professeur Ludwig Hopf

ZÜRICH 21 JUIN 1910 • 9 x 14 CM • UNE CARTE POSTALE RECTO-VERSO



▷ PLUS DE PHOTOS

Carte postale autographe signée d'Albert Einstein adressée à Ludwig Hopf, 18 lignes écrites au verso et recto, adresse également de la main d'Einstein. Tampon postal indiquant la date du 21 juin 1910.

Publiée dans *The Collected Papers of Albert Einstein, Volume 5 : The Swiss Years : Correspondence, 1902-1914*, Princeton University Press, 1993, n° 218, p. 242.

◆ 17 000 €

Exceptionnelle et très esthétique carte d'Albert Einstein à « l'ami des plus grands génies de son temps » – selon Schrödinger – le mathématicien et physicien Ludwig Hopf, qui permit la rencontre d'Einstein et d'un autre génie du ^{xx}e siècle : Carl Jung. Le maître invite ici son élève à un dîner comptant au nombre des invités le scientifique Max Abraham, futur grand rival des années zurichoises et fervent opposant à la théorie de la relativité d'Einstein.

Le destinataire de cette carte, Ludwig Hopf, rejoint Einstein en 1910 en tant qu'assistant et élève à ses séminaires de physique et de théorie cinétique à l'Uni-

versité de Zürich. Ils signent deux articles fondamentaux sur les aspects statistiques de la radiation et donnent leurs noms à la force de résistance « Einstein-Hopf ». Leurs échanges épistolaires retracent le complexe cheminement des travaux d'Einstein sur la relativité et la gravitation, témoignant de leur grande complicité et du précieux apport de Hopf dans les recherches du maître. Quelques mois après l'écriture de cette missive, Hopf trouvera même une erreur dans les calculs d'Einstein sur les dérivées de certaines

composantes de la vitesse que ce dernier corrigera dans un article l'année suivante. Ils forment également un duo musical et interprètent les grands génies de la musique, Hopf accompagnant au piano le violon du maître sur des morceaux de Bach et Mozart.

Einstein invite par cette carte son élève et ami Hopf à un dîner avec Max Abraham, à l'aube d'une controverse scientifique majeure qui les opposera à partir de 1911.

**Einstein convie
« l'ami des plus
grands génies
de son temps »**

La théorie de la relativité restreinte selon Abraham ne convaincra pas Einstein qui soulignera le peu de moyens de vérification par l'observation et son manque de prédiction de la courbure gravitationnelle de la lumière. En 1912, leur différend deviendra public par publications interposées. Abraham ne reconnaîtra jamais la validité de la théorie einsteinienne.

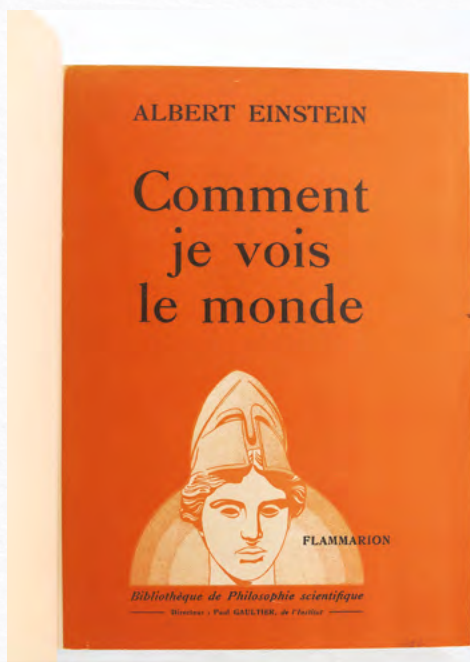
Au cours de leurs brillants échanges artistiques et intellectuels, Hopf a sans doute réussi là où Freud avait échoué comme il lui avouera dans une lettre : « Je romprai avec vous si vous vous glorifiez d'avoir converti Einstein à la psychanalyse. Une longue conversation que j'ai eue avec lui il ya quelques années m'a montré que l'analyse lui était tout aussi hermétique que peut m'être la théorie de la relativité. » (Vienne, 27 septembre 1931). **Fervent adepte de la psychanalyse, Hopf est en effet connu pour avoir présenté le célèbre psychanalyste Carl Jung à Einstein.** Hopf et son

maître partiront tous deux pour l'Université Karl-Ferdinand de Prague en 1911, où ils fréquenteront l'écrivain Franz Kafka et son fidèle ami Max Brod dans le salon de Mme Fanta.

Avec l'avènement du régime nazi, les destins de ces deux théoriciens de la mécanique du monde seront marqués par les persécutions et l'exil, Einstein se réfugiant tout d'abord en Belgique, Hopf en Grande-Bretagne après sa mise à pied en 1934 de l'université d'Aix-la-Chapelle à cause de ses origines juives. Les deux savants continueront à entretenir une prolifique correspondance au cœur de

la tourmente, Einstein suggérant à Hopf l'ouverture d'une université à l'étranger pour les étudiants allemands exilés. Hopf s'éteindra peu de temps après avoir pris la chaire de mathématiques du Trinity College de Dublin en juillet 1939.

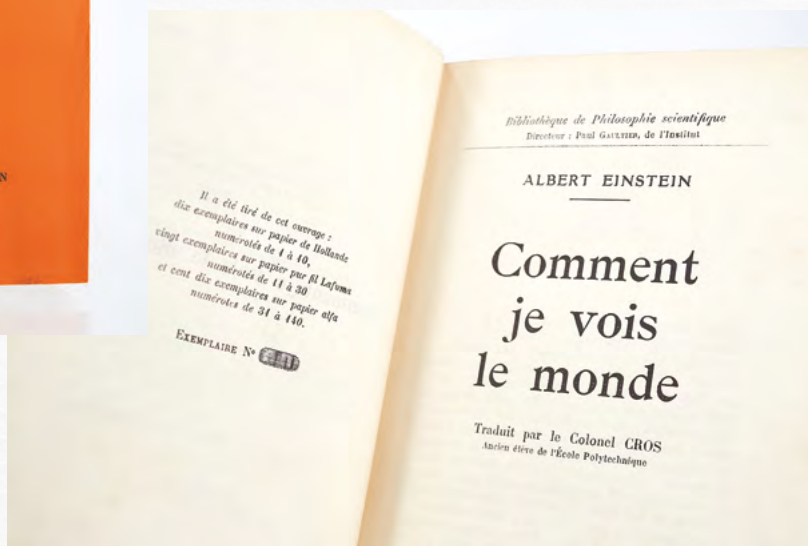
Précieuse invitation du grand physicien à l'ultime dîner réunissant la « vieille école » scientifique symbolisée par Max Abraham, à l'aube de la publication de la théorie de la relativité générale, qui bouleversera les conceptions classiques de l'espace et du temps et propulsera la Science dans le xx^e siècle.



▷ PLUS DE PHOTOS

36 Albert EINSTEIN Comment je vois le monde

FLAMMARION • PARIS 1934 • 12 X 19 CM • RELIÉ



Édition originale de la traduction française, un des 10 exemplaires numérotés sur hollandaise, tirage de tête.

◆ 4 500 €

Reliure en demi maroquin gris anthracite, dos à cinq nerfs, plats de papier à motifs abstraits, gardes et contreplats de papier gris, couvertures et dos (légèrement ridé et comportant de petits manques) conservés, tête dorée sur témoins, reliure signée P. Goy & C. Vilaine.

Quelques piqûres affectant les gardes et certains feuillets sur leurs témoins, ex-libris encollé sur une garde.

● Très rare exemplaire à toutes marges de ce texte fondamental du génial scientifique. ●

37 Gustave FLAUBERT

Madame Bovary

MICHEL LÉVY FRÈRES • PARIS 1857 • 11,5 x 18,5 CM • RELIÉ

Édition originale, un des rarissimes exemplaires sur vélin fort (Clouzot en dénombre 75). ♦ 30 000 €

Reliure en demi chagrin bleu marine, dos à quatre nerfs sertis de guirlandes dorées partiellement estompées et orné de filets et de fleurons dorés, frise dorée en queue, plats de cartonnage bleu nuit, gardes et contreplats de papier caillouté, reliure de l'époque.

Quelques rousseurs.

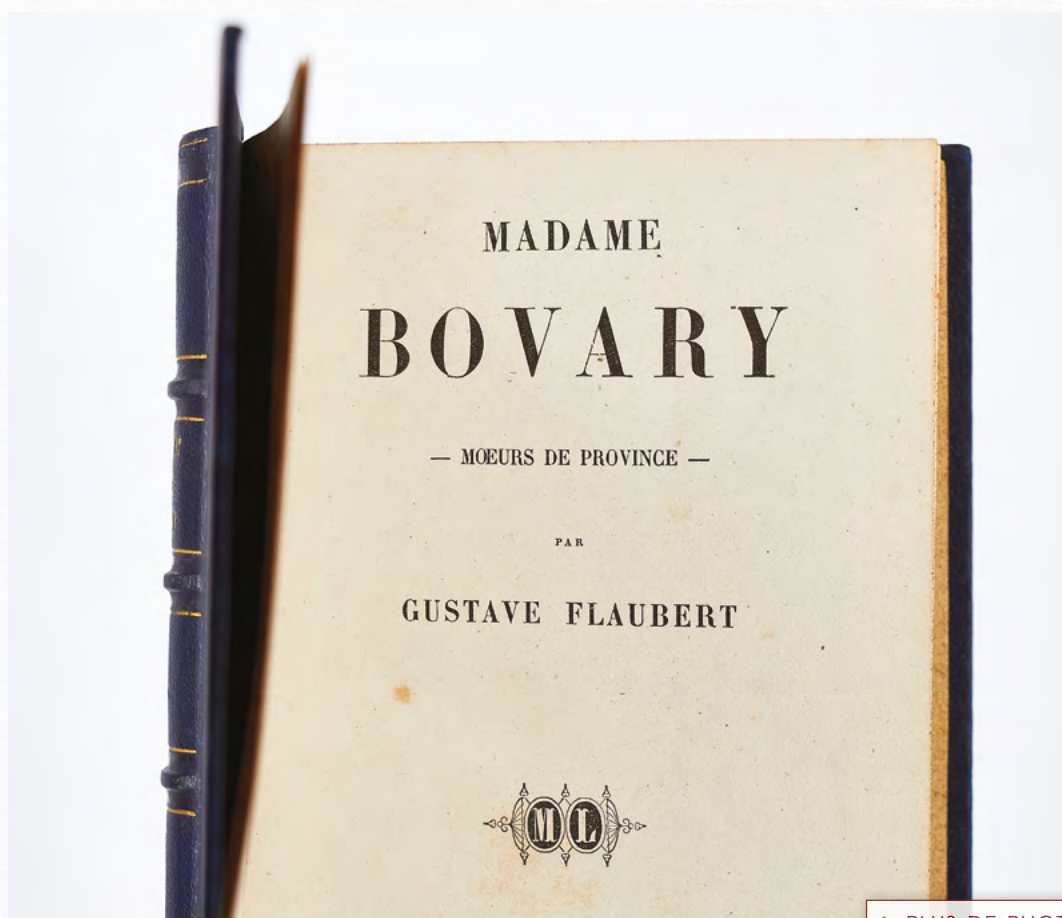
Contrairement aux exemplaires sur papier courant imprimés en deux volumes, les exemplaires en grand papier

sont présentés en un seul volume, sans page de titre ni de faux-titre pour la seconde partie, la signature des cahiers étant continue.

Ils comportent également toutes les caractéristiques de première émission dont la faute à « Sénart » au feuillet de dédicace

Très rare exemplaire en grand papier et strictement relié à l'époque.

Le chef-d'œuvre
de Flaubert
en grand papier
relié à l'époque



▷ PLUS DE PHOTOS



▷ PLUS DE PHOTOS

38 **André GIDE & Marc ALLÉGRET**

Voyage au Congo suivi de **Retour du Tchad**

NRF • PARIS 1929 [1928] • 25,5 x 33,5 CM • RELIÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale collective des deux voyages en Afrique d'André Gide parus successivement en 1927 et 1928, première et luxueuse édition illustrée de 64 photographies originales de Marc Allégret, tirées en sépia, et de quatre cartes, **un des 28 exemplaires numérotés sur japon impérial, tirage de tête.** ♦ 20 000 €

Notre exemplaire comporte bien l'achevé d'imprimer de 1928 propre aux exemplaires de tout premier tirage sur Japon et qui sera corrigé dans les exemplaires sur Arches (*Bibliographie des écrits d'André Gide*, Arnold Naville).

La grande qualité d'absorption de l'encre du papier Japon et son affinité avec la couleur en fait le support idéal pour les

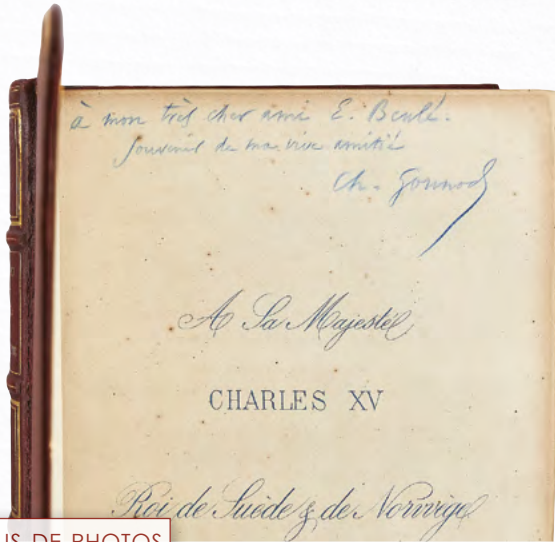
fameuses photographies de Marc Allégret héliogravées en sépia.

Releine doublée à tiges en plein veau aniline blanc, décor peint à l'encre en nuances de vert, de jaune et de rouge, couleurs du drapeau de la République du Congo-Brazzaville, tiges de titane dorées, décor se poursuivant sur les doublures bords à bords, gardes volantes en papier japonais

teinté au Kakishibu par la relieuse, couvertures et dos conservés, titrage en long sur le dos. Chemise rigide décorée, titrée sur le dos, étui. Reliure signée de Julie Au-zillon, titrage au film doré de Geneviève Quarré de Boiry et tranche de tête dorée à l'or jaune par Jean-Luc Bongrain. (2022).

Très rare tirage de tête sur japon de ce chef-d'oeuvre du livre de photographies et première relation de voyage dans ces territoires très reculés de l'Afrique centrale par un intellectuel critique à l'égard du colonialisme.

Unique exemplaire établi dans une somptueuse reliure d'art, aux couleurs de la République du Congo-Brazzaville.



▷ PLUS DE PHOTOS

Édition originale de cette partition de l'opéra en cinq actes tiré de l'œuvre de William Shakespeare, composition musicale de Charles Gounod pour chant et piano et livret par Jules Barbier et Michel Carré.

de doubles caissons et de pointillés dorés, plats de percaline grainée avec double filet doré en encadrement, initiales d'Ernest Beulé estampées à l'or au centre du premier plat, contreplats et gardes de papier moiré comportant quelques salissures et

39 Charles GOUNOD & William SHAKESPEARE

Roméo et Juliette – Partition de l'opéra en 5 actes de J. Barbier et M. Carré

CHOUDENS • PARIS [1867] • 19 x 28 CM • RELIÉ

Reliure en demi chagrin rouge avec reprise de teinte, dos à cinq nerfs orné de brunissures marginales, premier plat de couverture conservé, toutes tranches dorées, reliure strictement de l'époque.

Précieux envoi autographe signé de Charles Gounod à l'archéologue E[rnest] Beulé sur la page de dédicace.

◆ 3 500 €

40 Ernest HEMINGWAY

Lettre autographe inédite signée à Roberto Sotolongo du cœur de la savane

[QUELQUE PART AU KENYA] 19 SEPTEMBRE 1953 • 20,2 x 25,2 CM • 2 PAGES SUR UN FEUILLET ET UNE ENVELOPPE

Lettre autographe signée d'Ernest Hemingway, inédite à notre connaissance, adressée à Roberto Herrera Sotolongo, 2 pages à l'encre bleue sur un feuillet ligné et enveloppe autographe signée « E. Hemingway », tampon postal indiquant la date du 19 septembre 1953.

La missive débute en espagnol et se poursuit en anglais, avant de s'achever sur quelques mots d'espagnol signés du surnom d'Hemingway connu dans tout Cuba, « Mister Papa ». ◆ 10 000 €

Magnifique lettre d'Hemingway racontant son safari au Kenya en 1953, adressée à son ami et secrétaire cubain. Hemingway dévoile le véritable dénouement de la chasse au lion à crinière noire, thème central de son récit du safari resté inachevé, qui connaîtra deux éditions posthumes : *True at First Light* (1999) puis *Under Kilimanjaro* (2005).

● L'écrivain aventurier partage ses rencontres avec une girafe, un impala, ainsi que des chasses à la lance avec les Masaï restées inédites, renouant avec les émotions de son premier périple africain qui, vingt ans plus tôt, lui avait inspiré ses grands textes *The Green Hills of Africa*, *The Snows of Kilimanjaro* et *The Short Gappy Life of Francis Macomber*. ●

Il évoque également une tragédie familiale : la rare tentative de réconciliation initiée par son troisième enfant, Gigi, qui souffrait de dysphorie de genre.

ERNEST OU LA VIE SAUVAGE

Tout aux joies des premiers jours dans la savane, Hemingway écrit depuis son campement, sur les rives du fleuve Salengai, à 40 miles au sud de Nairobi au sein de la Southern Réserve de Kajiado. Adulé des médias, jouissant du succès du *Vieil Homme et la Mer*, Hemingway avait débuté son aventure kenyane le 1^{er} septembre 1953, accompagné du célèbre chasseur Philip Percival qui avait inspiré le personnage du Baron Bror von Blixen dans *The Short Happy Life of Francis Macomber*. Profitant d'une escale à Nairobi du photographe qui accompagnait l'équipée, Hemingway envoie une chaleureuse lettre à son ami cubain



► PLUS DE PHOTOS

« I slapped a giraffe on the ass »

Herrera le 19 septembre : « **Monstruo, tu te plairais ici, Plein de coqs de bruyère, de perdrix et de grandes pintades** ».

Les premières chasses du safari sont couronnées de succès, et Hemingway exprime sans réserve sa fierté de retrouver les frissons de l'aventure, partageant des événements restés absents de son récit de voyage publié après sa mort : « **J'ai eu une très belle chasse au lion à pied. Nous avons traqué toute la journée [...]** Ce matin, nous essayons à

nouveau. Il est 5 heures du matin. La nuit dernière, nous avons chassé les animaux de nuit pour avoir une « vue de lion » [jeu de mots avec l'expression birds eye view]. Un impala a sauté par-dessus la jeep. J'ai donné une claque sur le cul d'une girafe). « La région, récemment rouverte aux chasseurs, regorgeait de gibier et de grands prédateurs : « Peut-être aurons-nous une autre chasse demain ou cet après-midi, car les lions ont inquiété le village indigène la nuit dernière et nous en avons repéré un grand nombre en ce

moment). » L'écrivain est accompagné de son grand ami cubain Mayito Menocal, de vingt-quatre ans son cadet, qui surpasse les talents de tireur d'un Hemingway vieillissant : « Mayito va bien et tire merveilleusement bien. Pourriez-vous appeler le petit Mayito [son fils] ou la famille de Mayito à son domicile [...] et dire que vous venez d'avoir de mes nouvelles, qu'il va très bien, qu'il est heureux et qu'il vient de tuer un magnifique lion à crinière noire et que nous chassons les lions avec les Masai maintenant. »

La traque de ce légendaire lion à crinière noire occupera une grande partie du récit qu'entreprendra Hemingway à l'issue du safari (publié sous le titre *True at First light*). Hemingway construira l'histoire autour de l'obsession de sa femme Mary pour ce fameux colosse qui se dérobait sans cesse entre les hautes herbes, prolongeant la chasse pendant de longs mois à travers la réserve kenyane. Comme un heureux dénouement, l'écrivain fera le choix d'attribuer le premier tir sur cette noble bête à Mary, et non à Mayito comme il l'indique dans la lettre. L'écrivain intégrera également dans son récit sa remarque sur la petite taille de Mary dont il fait part à Herrera dans la lettre : « J'ai trouvé le grand colosse endormi, mais j'ai attendu Mary, qui avait du mal à le voir dans l'herbe, car elle est petite ».

GIGI, L'ENFANT MAL DIT

Un important passage de la lettre évoque la grande dispute qui l'oppose à son fils « Gigi » (Gregory) son troisième enfant né de son union avec Pauline Pfeiffer, en qui Hemingway avait placé de grands espoirs : « Lettre de Gigi. Il dit, très joliment, qu'il lui est impossible de rester fâché contre moi, selon lui 'il a essayé pendant sept mois' ». Gigi avait été arrêté quelques années plus tôt pour être entré dans un cinéma en portant des vêtements féminins. Hemingway avait rejeté la faute sur Pauline, qui succomba peu après cet épisode, atteinte d'une tumeur non détectée. Hemingway a imputé le décès de sa femme aux comportements de Gigi, qui souffrira sa vie durant de dysphorie de genre. Malgré cette rare tentative de réconciliation mentionnée dans la lettre, ils restèrent brouillés jusqu'à la mort de l'écrivain.

Quelques mois après l'écriture de cette

lettre, en survolant l'Uganda, Hemingway sera victime de deux accidents d'avion. Brièvement déclaré mort par la presse internationale, l'écrivain ne se remettra jamais tout à fait de ses graves blessures, qui marquent selon ses biographes le début d'une période sombre affectant à jamais sa production littéraire : « une lente descente de sept ans qui a sapé sa puissance

créative, l'a plongé dans la paranoïa, l'a conduit aux électrochocs et l'a rendu fragile. Les mots, disait-il, ne venaient plus."

Exceptionnel exemple de la prose d'Hemingway, qui dévoile la réalité tout aussi rocambolesque de ses aventures derrière l'autofiction de ses écrits publiés. Ces instants heu-

reux, couchés sur le papier dans la nature kenyane, capturent l'essence même de cet écrivain voyageur et bon vivant « Le plus itinérant des auteurs qui ont façonné la littérature américaine » (Miriam B. Mandel), quelques mois avant son accident tragique dont il ne se remettra jamais.

41 Victor HUGO

Lettre autographe signée à Léon Richer : « Vous avez raison de compter sur moi pour affirmer l'avenir de la femme »

MARDI 7 NOVEMBRE [1871] • 13,3 x 20,8 CM • 2 PAGES SUR UN FEUILLET DOUBLE SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Lettre autographe signée de Victor Hugo adressée à Léon Richer, deux pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet de papier à lettre bordé de noir. Pliures transversales inhérentes à la mise sous pli. Une déchirure centrale sans manque à la jonction des deux feuillets. Cette lettre a été retranscrite dans les *Œuvres complètes* de Victor Hugo (Ollendorff, 1905).

Le manuscrit est présenté dans une chemise en demi maroquin bleu, plats de papier coquille, étui bordé de maroquin bleu, ensemble signé A. T. Boichot. ◆ 18 000 €

Superbe et importante lettre, profondément humaniste, syncrétique des combats de Victor Hugo contre la peine de mort et pour le progrès social et féminin adressée à Léon Richer, l'un des premiers hommes militants féministes, qualifié par Hubertine Auclert de « père du féminisme » puis considéré par Simone de Beauvoir comme son « véritable fondateur ».

HUGO L'ABOLITIONNISTE

Si cette lettre se concentre essentiellement sur la question de la défense des droits de femmes, c'est par la peine de mort qu'elle commence : « **on m'a demandé d'urgence mon intervention pour les condamnés à mort. L'accomplissement de ce devoir a retardé ma réponse à votre excellente lettre.** » En ce lendemain de la Commune, les pages d'octobre 1871 des *Choses vues* sont effectivement constellées de noms de personnalités auxquelles le « poète national » apporta son soutien, notamment à Gustave Maroteau, poète et fondateur du *Père Duchesne*, « condamné à mort pour fait de presse ! » (*Choses vues*, 3 octobre 1871), puis à « Louise Michel

en prison à Versailles et en danger de condamnation à mort » (*ibid.*, 5 octobre 1871) Les « interventions » éparses menées par Hugo au fil des mois aboutiront finalement à une éloquente tribune à la tête du *Rappel* du 1^{er} novembre 1871 (« **je viens de le renouveler encore dans ma lettre au Rappel que vous voulez bien me citer** ») dans laquelle il appellera – avec toute l'éloquence qui lui est propre et à grand renfort d'exemples historiques – à l'amnistie des communards. Il s'agit de l'un de ses plus importants combats politiques.

LE FÉMINISME EST UN HUMANISME

Un des autres grands engagements d'Hugo concerne l'émancipation féminine et la lutte pour l'égalité entre les sexes : dans un Second Empire patriarcal, il fut l'une des rares voix masculines à s'insurger contre l'état d'infériorité où le Code civil plaçait les femmes. C'est d'ailleurs ce qu'il réaffirme dans la lettre que nous proposons et dans laquelle il dresse un véritable bilan de sa carrière littéraire et politique, s'érigeant d'emblée au rang de spécialiste : « **Vous avez raison de compter sur moi pour affirmer l'avenir de**

la femme. [...] L'équilibre entre le droit de l'homme et le droit de la femme est une des conditions de la stabilité sociale. »

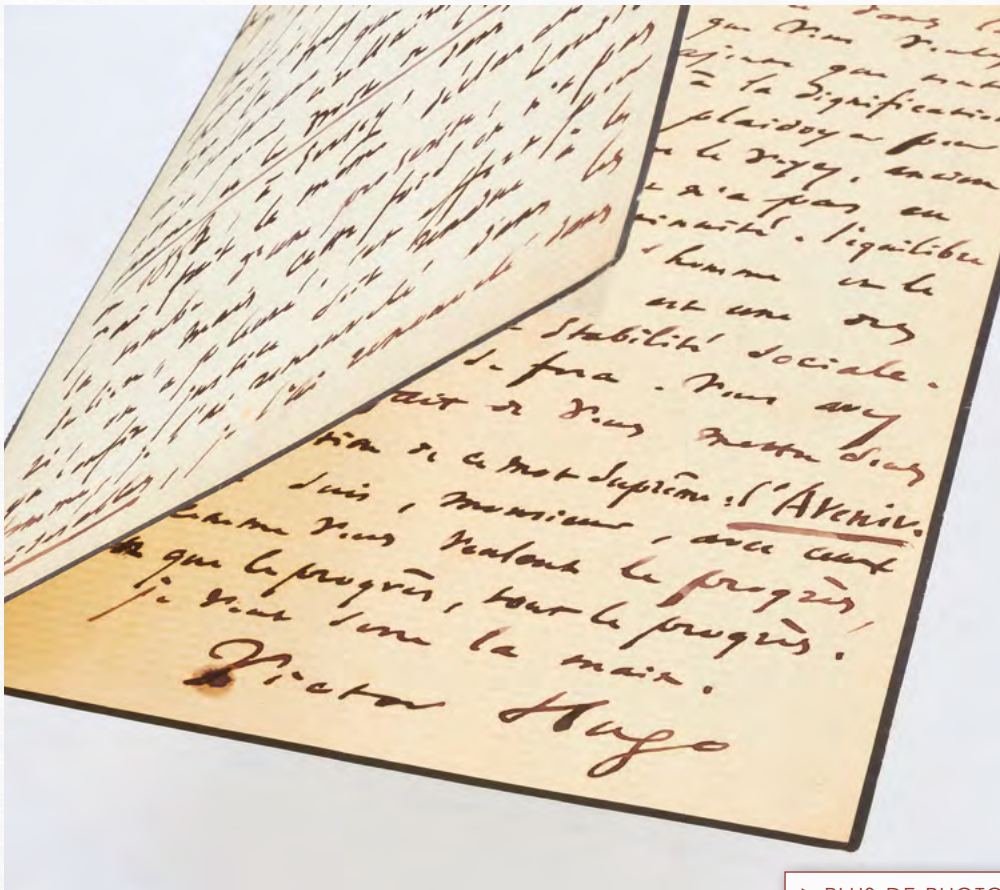
Concernant la place des femmes dans son œuvre, il évoque notamment le théâtre : « **J'ajoute que tout mon théâtre tend à la dignification de la femme.** » Il est vrai que les héroïnes occupent une place centrale et déterminante dans les pièces du dramaturge. Incarnant des rôles relativement caricaturaux dans les drames de la période romantique (jeune agnelle pure victime du désir des hommes ou encore femme mariée délaissée) elle deviendra, dans le théâtre de l'exil « la femme violente par les lois sociales [...], la femme pauvre » (O. Bara)

COSETTE FEMME DE LETTRES

La « femme pauvre », c'est justement l'un des piliers de l'arc narratif des *Misérables* que Victor Hugo évoque également dans notre lettre : « **Cet effort pour qu'enfin justice soit rendue à la femme, je l'ai renouvelé dans les Misérables [...]** » Cosette, l'héroïne de cette grande fresque réaliste et sociale, fut d'ailleurs créée d'après une courageuse figure féminine, elle aussi orpheline : Louise Julien, une proscriète décédée de la phtisie à l'âge de trente-six ans. « En 1853, à Jersey, dans l'exil, j'ai fait la même déclaration sur la tombe d'une proscriète, Louise Julien, mais cette fois on n'a pas ri, on a pleuré. »

● **Notre lettre est à notre connaissance l'unique document qui établit un lien direct entre Cosette et cette quarante-huitarde au funeste destin dont Victor Hugo prononça l'oraison funèbre** ● : « Ce n'est pas une

« Pour qu'enfin justice soit rendue à la femme »



▷ PLUS DE PHOTOS

« Monsieur, on m'a demandé d'urgence mon intervention pour les condamnés à mort. L'accomplissement de ce devoir a retardé ma réponse à votre excellente lettre. Vous avez raison de compter sur moi pour affirmer l'avenir de la femme. Dès 1849, dans l'Assemblée nationale, je faisais éclater de rire la majorité réactionnaire en déclarant que le droit de l'homme avait pour corollaires le droit de la femme et le droit de l'enfant. En 1853, à Jersey, dans l'exil, j'ai fait la même déclaration sur la tombe d'une proscriète, Louise Julien, mais cette fois on n'a pas ri, on a pleuré. Cet effort pour qu'enfin justice soit rendue à la femme, je l'ai renouvelé dans les *Misérables*, je l'ai renouvelé dans le Congrès de Lausanne, et je viens de le renouveler encore dans ma lettre au Rappel que vous voulez bien me citer. J'ajoute que tout mon théâtre tend à la dignification de la femme. Mon plaidoyer pour la femme est, vous le voyez, ancien et persévérant, et n'a pas eu de solution de continuité. L'équilibre entre le droit de l'homme et le droit de la femme est une des conditions de la stabilité sociale. Cet équilibre se fera. Vous avez donc bien fait de vous mettre sous la protection de ce mot suprême : l'Avenir.

Je suis, Monsieur, avec ceux qui comme vous veulent le progrès, rien que le progrès, tout le progrès.

Je vous serre la main.

Victor Hugo »

femme que je vénère dans Louise Julien, c'est la femme ; la femme de nos jours, la femme digne de devenir citoyenne ; la femme telle que nous la voyons autour de nous, dans tout son dévouement, dans toute sa douceur, dans tout son sacrifice, dans toute sa majesté ! Amis, dans les temps futurs, dans cette belle, et paisible, et tendre, et fraternelle république sociale de l'avenir, le rôle de la femme sera grand ; mais quel magnifique prélude à ce rôle que de tels martyres si vaillamment endurés ! » (*Actes et Paroles, II Pendant l'exil*)

**« Je suis, Monsieur,
avec ceux qui
comme vous
veulent le progrès,
rien que le progrès,
tout le progrès »**

Ce long discours, immédiatement relayé par la presse anglaise, est à mettre en perspective avec *Les Châtiments* premier recueil de l'exil, achevé très peu de temps auparavant et contenant trois superbes poèmes dédiés aux républicaines : « Pauline Roland », « Les Martyres » et « Aux femmes ». L'été 1853 et plus précisément le constat du courage des proscrites face à la misère, à la violence et au désintéret du gouvernement pour leur condition, marque donc le premier élan réel de Victor Hugo vers le féminisme aussi bien à travers ses œuvres que sur le terrain politique. Vingt ans plus tard, l'évocation de Louise Julien dans notre lettre, réaffirme cet engagement inconditionnel.

L'AVENIR POUR ÉGIDE

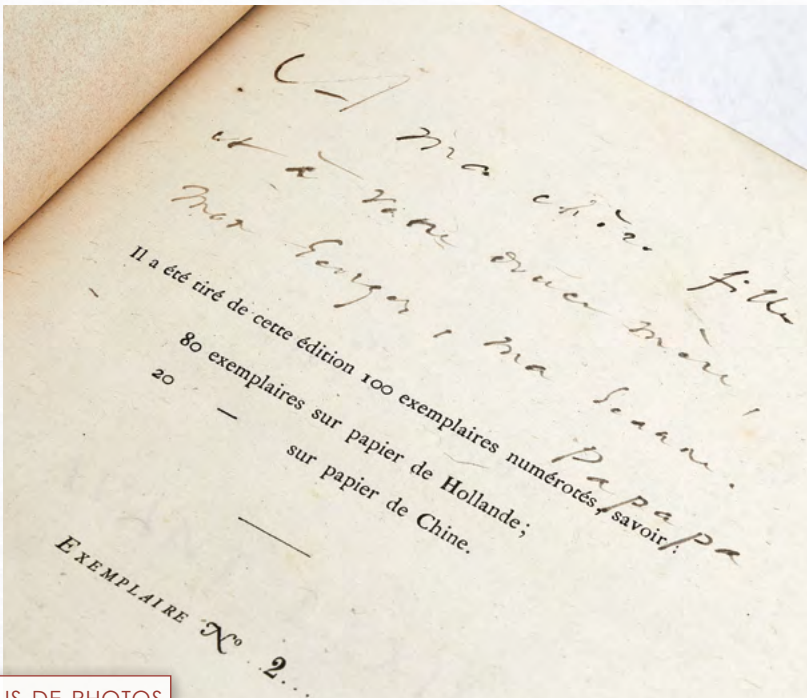
Cette missive à Léon Richer s'achève prophétiquement : « **L'équilibre entre le droit de l'homme et le droit de la femme est une des conditions de la stabilité sociale. Cet équilibre se fera. Vous avez donc bien fait de vous mettre sous la protection de ce mot suprême : l'Avenir.** » Au moment de la rédaction de cette lettre, la revue créée par Richer, le *Droit des femmes*, venait

en effet de renaître sous le titre *L'Avenir des femmes*. Dès 1872, elle lance une pétition pour les droits civils des femmes, soutenue par plusieurs personnalités notamment Victor Hugo qui adresse à Léon Richer une seconde lettre de soutien : « Je m'associe du fond du cœur à votre utile manifestation. Depuis quarante ans, je plaide la grande cause sociale à laquelle vous vous dévouez noblement. » (8 juin 1872) **Notre lettre, bien moins connue mais tout aussi importante que celle-ci dont elle est le pendant, témoigne des prémices de la collaboration entre Victor Hugo et Léon Richer pour la lutte en faveur des droits et de l'émancipation des femmes ; elle illustre un moment essentiel de l'histoire du féminisme.**

LÉON RICHER : LE DROIT DES FEMMES

Issu d'un milieu modeste et ayant précocement perdu son père, Léon Richer dut subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur et, dans une société patriarcale à l'extrême, « il eut l'occasion d'apprécier les injustices du Code à l'égard de la femme, et de constater, à peu près quotidiennement, les infamies qui, à l'abri des lois, se commettent légalement contre ces éternelles mineures ; sa conscience alors en était révoltée » (R. Viviani, *Cinquante-ans de féminisme : 1870-1920*, 1921). Cette prise de conscience le mena à fonder, en 1869, l'hebdomadaire le *Droit des femmes* visant à réformer les droits légaux féminins. L'année suivante, il créa aux côtés de Maria Deraismes l'Association pour le droit des femmes dont il prit la présidence, aucune femme n'étant alors autorisée à fonder ni à diriger une association. Maria Deraismes quittera l'Association en 1882, lancera la Ligue Française pour le Droit des Femmes et nommera comme président honoraire... Victor Hugo.

Très belle lettre et émouvant témoignage des combats humanistes menés avec vigueur par l'un des écrivains les plus engagés de l'histoire littéraire française : **« Je suis, Monsieur, avec ceux qui comme vous veulent le progrès, rien que le progrès, tout le progrès. »**



► PLUS DE PHOTOS

Le manifeste politique de « Papapa » en tirage de tête offert à Jeanne et Georges

doré orné de motifs typographiques dorés, plats de papier œil-de-chat, gardes et contreplats de papier caillouté, couvertures conservées, tête dorée sur témoins.

Exceptionnel et affectueux envoi autographe signé de Victor Hugo à sa belle-fille Alice Lehaene – veuve de Charles Hugo – et à ses petits-enfants adorés : « **À ma chère fille et à votre douce mère, mon Georges, ma Jeanne, Papapa.** » ♦ 17 000 €

En 1871, après la mort subite de son fils Charles, Victor Hugo réclame la tutelle de ses deux petits-enfants Georges et Jeanne. Il aura désormais la charge de leur éducation et passera à leurs côtés les minutes les plus heureuses de sa vie, comme en témoignent les innombrables et malicieuses notes concernant les deux enfants dans *Choses vues*. À la mort de François-Victor, son dernier fils, le patriarche s'installe avec Alice la mère de Georges et Jeanne au 21 rue de Clichy ; à l'étage en dessous, il loge Juliette Drouet. Il a alors tout le loisir de passer du temps avec ses « petits », pour lesquels il organise des dîners d'enfants et fabrique une myriade de joujoux. Il ajoute ainsi à sa paternité un très beau recueil : *L'Art d'être grand-père*.

« La popularité en est immédiate et le succès retentissant, tant sa manière de célébrer l'enfance en racontant Georges,

42 Victor HUGO

Actes et Paroles Avant l'exil 1841-1851

MICHEL LÉVY FRÈRES • PARIS
1875 • 19,5 x 25 CM • RELIÉ

Édition originale, un des 20 exemplaires numérotés sur chine, tirage de tête de cet important recueil de discours, déclarations publiques et textes politiques destinés à la Chambre des pairs, à l'Assemblée Constituante et à l'Assemblée législative, tous écrits — comme l'indique son titre — antérieurement à l'exil de Victor Hugo. **Ces importants textes traitent de la liberté de la presse, du théâtre et de l'enseignement, ainsi que de l'abolition de la peine de mort.**

Reliure en demi chagrin rouge, dos lisse orné d'un cartouche

doré orné de motifs typographiques dorés, plats de papier œil-de-chat, gardes et contreplats de papier caillouté, couvertures conservées, tête dorée sur témoins.

Jeanne et lui-même éblouit. Pour avoir su mettre des mots d'enfants en vers avec tant de naturel et de fraîcheur, le « Papapa » de Georges et Jeanne est parvenu, comme nul autre, à exalter les sentiments « grands-parentaux ». Dans la sphère familiale, ces sentiments ne se limitent pas à autoriser les enfants à laisser leurs jouets traîner sur les manuscrits : quand Alice se remarie avec le journaliste et homme politique Édouard Simon dit Lockroy – collaborateur du *Rappel* –, Hugo empêche ce dernier d'être nommé leur cotuteur. » (Sandrine Fillipetti, *Victor Hugo*)

UN TESTAMENT INTELLECTUEL

Ce volume inaugural des *Actes et paroles*, renfermant les premiers grands textes politiques de Victor Hugo, est un poignant témoignage de ses engagements humanistes. De son « Discours de réception » à l'Académie française (1841) à sa célèbre « Révision de

la Constitution » (« Non ! après Napoléon le Grand, je ne veux pas de Napoléon le Petit ! ») qui lui valut l'exil, les « petits » propriétaires de ce précieux exemplaire reçoivent en legs l'héritage intellectuel et militant de leur grand-père. Au centre cette compilation figure un texte tout à fait significatif « Pour Charles Hugo. La peine de mort », qu'Hugo prononça devant la Cour d'assises de la Seine en 1851 pour défendre son fils, père de Jeanne et Georges, condamné pour un article contre la peine de mort : « Ce que mon

fils a écrit, il l'a écrit, je le répète, parce que je le lui ai inspiré dès l'enfance, parce qu'en même temps qu'il est mon fils selon le sang, il est mon fils selon l'esprit, parce qu'il veut continuer la tradition de son père. »

Ce très beau présent, attribué à deux enfants de six et sept ans, a sans nul doute été offert avec l'intention de perpétuer cette tradition familiale contestataire.

« Nous l'appelions Papapa. La légende veut – il nous entourait de légendes ! – qu'un matin d'autrefois, à Hauteville-House, tandis qu'il travaillait debout dans cette cage de verre, perchée au haut de la maison, petit Georges entrât et dit : – Bonjour Papapa ! [...] À entendre le fils de son fils Charles, qui venait de mourir, prononcer ce mot inconnu, le grand-père eut une immense joie, car il connaissait le secret langage des enfants : le bégalement de Georges faisait de lui deux fois un père, beaucoup plus qu'un grand-père. »
(Georges-Victor Hugo, *Mon grand-père*)

43 Emmanuel KANT & Edmund BURKE

Observations sur le sentiment du beau et du sublime [avec] Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau

CHEZ J.-J. LUCET & CHEZ PICHON & MME DEPIERREUX • PARIS 1796 ET AN XI [1803] • IN-8 (12,5 x 19,5 cm) • (4) 123 pp. ; xxxix ; 21-323 pp. • RELIÉ

Rarissime édition originale de la première traduction française d'une œuvre philosophique de Kant et seconde traduction d'un texte kantien, les autres ne seront connus du public non-germanophone qu'au cours du XIX^e siècle. Cette édition, dont l'originale allemande parut en 1764 à Königsberg sous le titre *Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen*, est illustrée d'un portrait de l'auteur par J. Béniry dit Dubuisson.

Relié à la suite : seconde traduction française du texte de Burke, considéré comme le **premier essai philosophique sur l'Esthétique**, établie par E. Lagetie de Lavaïsse, après celle, critiquée, de l'abbé Des François en 1765. Elle est illustrée d'un portrait de l'auteur par Mariage. La première édition anglaise, intitulée *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*, est parue en 1757.

Reliure de l'époque en demi basane brune à coins de vélin, dos lisse orné de doubles filets dorés, plats de papier à la colle, gardes et contreplats de papier blanc, toutes tranches jaunes mouchetées de rouge. Quelques traces sur les gardes, rousseurs éparses plus prononcées sur quelques feuillets. ◆ 3 800€

L'ouvrage de Kant contient les premières observations du philosophe – qui n'avait jusqu'alors publié que des textes scientifiques – sur l'Esthétique et plus particulièrement le Sublime, concept qui acquerra toute sa portée dans *Critique du jugement*. Celle-ci, à l'instar du reste de l'œuvre du philosophe, ne sera traduite en français qu'au cours du XIX^e siècle.

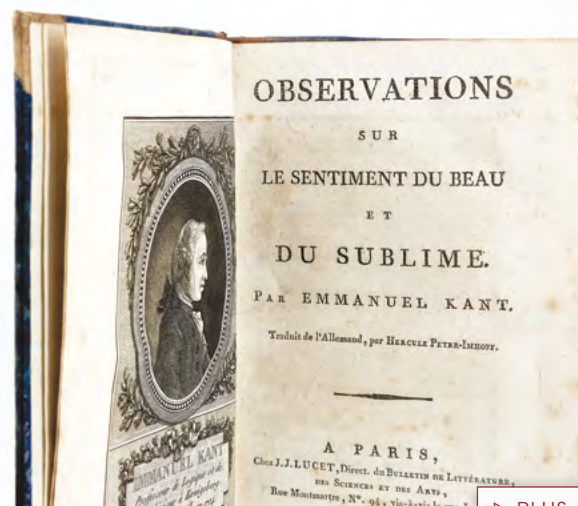
Unique association des traductions françaises des deux premiers ouvrages philosophiques sur le concept du Sublime, inaugurant la plus importante réflexion sur l'esthétique de l'Histoire occidentale

« Certes dès avant 1781, le nom de Kant n'était pas totalement inconnu à l'Université de Strasbourg où quelques étudiants et professeurs l'avaient cité dans leurs recherches ou dans leurs cours, et les travaux de l'Académie de Berlin, contenant des mémoires d'adversaires résolus du kantisme, n'étaient pas complètement ignorés en France, mais il faut attendre la Révolution française et même la fin de la Convention et le début du Directoire, c'est-à-dire près de quinze ans après la parution de la *Critique de la Raison pure*, pour qu'en France on commence à parler de Kant et de son œuvre. » (Jean Ferrari, « L'œuvre de Kant en France dans les dernières années du XVIII^e siècle » in *Les Études philosophiques* n° 4, Kant (octobre-décembre 1981), pp. 399-411).

Si Kant est incontestablement celui qui institue l'Esthétique comme discipline essentielle de la philosophie moderne, il doit au manifeste empiriste d'Edmund Burke, les origines même de sa réflexion, et plus particulièrement la distinction entre le Beau et le Sublime. Toutefois, alors que Burke considérait le sublime comme une « terreur délicate », produit suprême

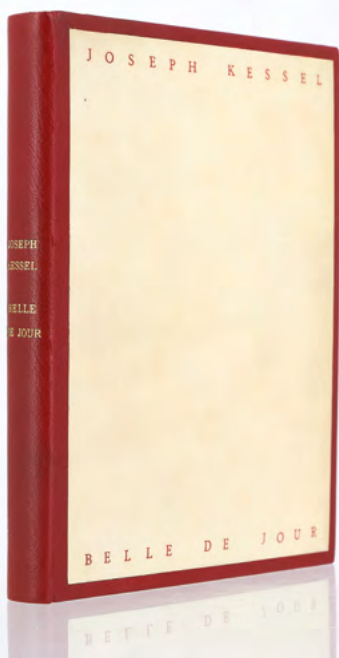
de l'œuvre d'art, Kant – admirateur de sa philosophie – dépassera cette considération, définissant le Sublime comme « ce qui est absolument grand », la terreur étant la conséquence de la confrontation de la raison humaine à l'illimité.

Pertinente et précoce association des deux premières définitions modernes du Sublime et fondements de la philosophie esthétique, réalisée par un érudit conscient des débats philosophiques de son époque.



▷ PLUS DE PHOTOS

▷ PLUS DE PHOTOS



44 Joseph KESSEL

Belle de Jour

NRF • PARIS 1929 • 16,5 x 21,5 CM • RELIÉ

Édition originale, un des 110 exemplaires numérotés sur vergé pur fil Lafuma-Navarre et réimposés dans le format in-quarto tellière, tirage de tête, le nôtre spécialement imprimé pour le Dr Sourdel.

Reliure en plein maroquin rouge, dos lisse, couvertures et dos conservés, plats de vélin, le premier estampé en rouge du nom de l'auteur et du titre, gardes et contreplats de papier-bois, gardes légèrement ombrées, tête dorée sur témoins, reliure signée Alain Lobstein.

Agréable exemplaire.

◆ 3 000 €

La Belle et la Bête

45 Joseph KESSEL

Le Lion

GALLIMARD • PARIS 1958 • 12 x 19 CM • BROCHÉ

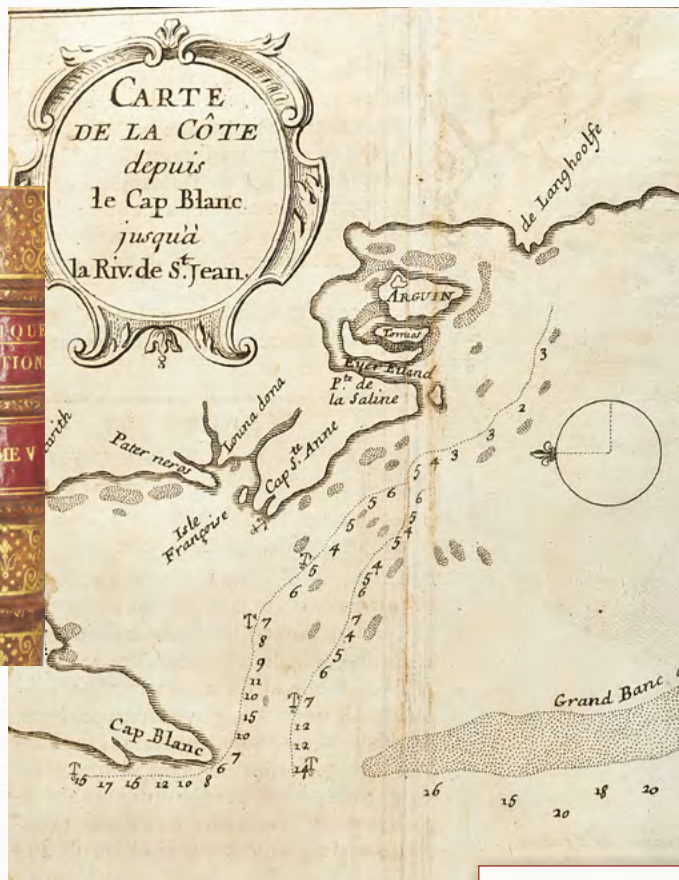
Édition originale, un des 110 exemplaires numérotés sur pur fil, tirage de tête. Il a également été tiré 45 exemplaires hors commerce sur vélin chamois réservés à l'auteur.

Rare et agréable exemplaire de l'un des chefs-d'œuvre de Joseph Kessel.

◆ 5 000 €



▷ PLUS DE PHOTOS



46 Jean-Baptiste LABAT

Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale

► PLUS DE PHOTOS

CHEZ THÉODORE LE GRAS • À LONDRES 1728 • IN-12 (9,5 x 17 CM) • (2 P.) XVIIJ (7 P.) 346 PP. ET (2 P.) IJ ; 376 PP. ET (2 P.) IJ ; 387 PP. ET (6 P.) 392 PP. ET (6 P.) 404 PP. • 5 VOLUMES RELIÉS

Édition originale de cette célèbre description de l'Afrique de l'ouest, illustrée de 78 planches hors texte gravées.

Reliures de l'époque en plein veau blond, dos à cinq nerfs richement ornés, pièces de titre et de tomaisons de cuir rouges refaites au XIX^e siècle, filets à froid en encadrement des plats, roulettes dorées sur les coupes et les coiffes, gardes et contreplats de papier à la cuve, toutes tranches rouges. Mors et coiffes très habilement restaurés. Un bande ancienne de papier blanc masque le nom d'un ancien possesseur sur chacun des volumes.

◆ 4 500 €

PAR
L'INVENTEUR
DU RHUM

L'ouvrage, constitué d'après les mémoires d'André Brue (directeur de la Compagnie royale du Sénégal), contient des détails intéressants sur les compagnies commerciales en Mauritanie, au Sénégal, en Guinée, en Gambie et au Sierra Leone, des considérations sur les mœurs des habitants, sur les croyances religieuses, sur

l'histoire naturelle, etc. De nombreux passages concernent la traite des Noirs.

Jean-Baptiste Labat, appelé plus communément Père Labat (1663 – 1738), était un missionnaire dominicain, botaniste, explorateur, ethnographe, militaire, propriétaire terrien, ingénieur et écrivain.

Fervent défenseur de l'esclavage, il joue un rôle important dans l'industrie de la canne à sucre dans les Antilles françaises. On lui attribue l'élaboration d'une eau de vie pour soigner la fièvre, qui après quelques améliorations est devenue le rhum. » (Musée d'Art et d'Histoire du Havre)



47 Emmanuel de LAS CASES [Napoléon I^{er}]

Mémorial de Sainte-Hélène

DÉPÔT DU MÉMORIAL • BOSSANGE FRÈRES • BÉCHET AÎNÉ ET RORET
PARIS 1823-1824 • 13 x 21 CM • 8 VOLUMES RELIÉS

Édition parue la même année que l'originale, illustrée d'un portrait de l'auteur, de trois planches dépliantes, du tracé de Longwood et de deux cartes dépliantes.

Quelques rousseurs.

Superbes reliures en plein veau noir avec reprise de teinte, dos lisses ornés d'arabesques romantiques dorées, plats décorés en leurs centres d'une mandorle et d'arabesques romantiques estampées à froid, large filet doré en encadrement des plats, une discrète restauration en marge du premier plat du premier volume, gardes et contre-plats de papier à la cuve, tranches marbrées, liserés dorés en têtes et en queues des coupes. **Luxeuses reliures romantiques de l'époque en plein veau estampé, état très rare pour ce titre.**

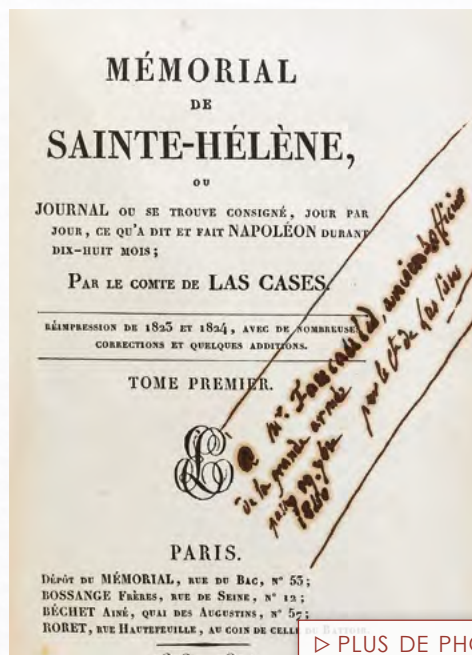
Rare envoi autographe signé de l'auteur à un vieux grognard, sur la page de titre du premier volume : « À Mr. Foucauld, ancien s.[ous] officier de la Grande Armée. Passy 19. 7bre 1840 par le Cte de Las Cases. »

♦ 10 000 €

La dédicace du mémorialiste date de l'année du retour des cendres de Napoléon, quelques jours avant l'arrivée à Sainte-Hélène de la frégate La Belle Poule, venue rapatrier la dépouille impériale en terre de France. Après avoir ressuscité la mémoire de l'Empereur grâce à cet ouvrage, Las Cases signe cet envoi alors que les yeux du monde entier se tournent à nouveau vers Sainte-Hélène – une seconde résurrection allait se produire avec le retour en triomphe du cercueil délivré de sa prison d'oubli :

« Ciel glacé, soleil pur. – Oh ! brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau !
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire,
Jour beau comme la gloire,
Froid comme le tombeau ! »
(*Le Retour de l'Empereur*, Victor Hugo).

- La fameuse compilation de souvenirs et confidences de Napoléon en exil fut considérée dès sa parution comme le véritable bréviaire du culte napoléonien. ●

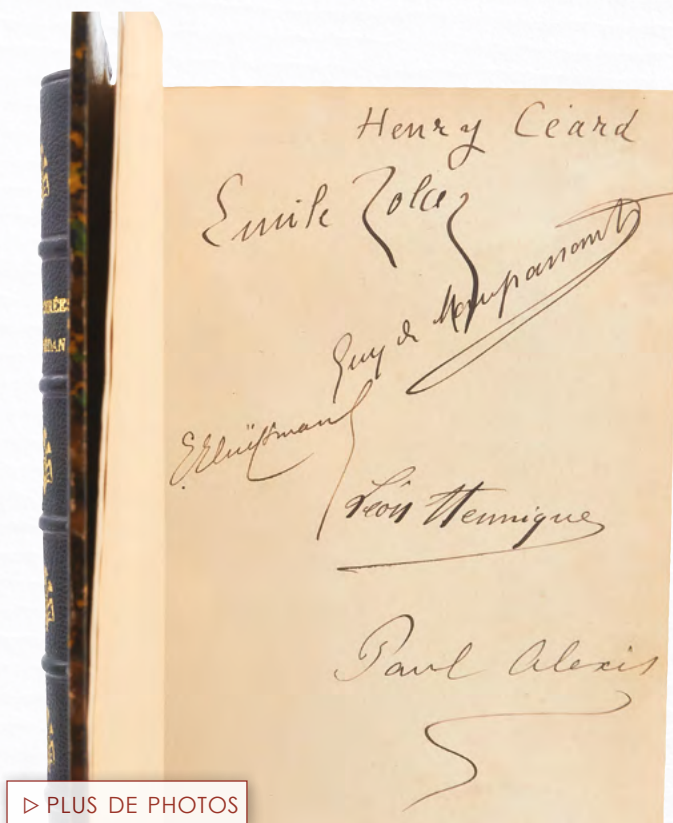


► PLUS DE PHOTOS

Les envois du mémorialiste de Sainte-Hélène sur son chef-d'œuvre éponyme sont de toute rareté. Las Cases adresse cette dédicace à un autre fidèle serviteur de l'Empire, alors que se déroule l'un des événements les plus importants de l'histoire napoléonienne : le long périple de la mission des cendres, auquel l'auteur, âgé et malade, dut renoncer au profit de son fils. Il assista malgré tout à la grandiose cérémonie des Invalides, fidèle à son passage du *Mémorial* : « Le ciel a béni mes efforts en me permettant d'aller jusqu'au bout ».

Dédicace de la Plume à l'Épée

Exceptionnel exemplaire enrichi d'un rare envoi autographe chargé de sens, sur l'ouvrage qui fut à la source de la mythologie napoléonienne, magnifiquement établi dans une reliure du temps aux fers romantiques.



▷ PLUS DE PHOTOS

LE MANIFESTE DU NATURALISME

48 Guy de MAUPASSANT & Émile ZOLA & Joris-Karl HUYSMANS & Léon HENNIQUE & Paul ALEXIS & Henri CÉARD

Les Soirées de Médan

CHARPENTIER • PARIS 1880 • 12 x 19 CM • RELIÉ

Édition originale sur papier courant.

Reliure en demi chagrin vert bouteille, dos à cinq nerfs orné de motifs floraux dorés, plats de papier marbré, tranches mouchetées, reliure de l'époque.

Bel et rare exemplaire établi dans une reliure strictement de l'époque.

Notre exemplaire est enrichi des signatures manuscrites de Guy de Maupassant, Émile Zola, Joris-Karl Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis et Henri Céard sur la première garde.

◆ 15 000 €

49 Guy de MAUPASSANT

Manuscrit autographe adressée à la Comtesse Potocka : « Élixir Pasteur »

Manuscrit autographe de Guy de Maupassant adressé à la comtesse Potocka, 36 lignes à l'encre noire sur deux pages. Pliure horizontale au centre. Publiée dans Philippe Dahhan, *Guy de Maupassant et les femmes : essai*, Bertout, 1996.

Insolite manuscrit de Guy de Maupassant, donnant une fausse composition du vaccin contre la rage, qu'il appelle « Élixir Pasteur », fabriqué entre autres avec « sept larmes de candidat académique repoussé », « cinq gouttes de bave de journaliste » et « un centimètre d'orgueil de romancier ».

◆ 3 800 €

[JUILLET-AOÛT 1885] • 9,6 x 15,5 CM
DEUX PAGES SUR UN FEUILLET

frères martyrs de la Bible. Le compositeur Camille Saint-Saëns lui écrivit une mazurka, Guerlain créa pour elle un parfum ; son charme fut immortalisé par le peintre Léon Bonnat, et un jeune Marcel Proust signera une chronique du *Figaro* sur son salon si réputé. Elle fut la grande conquête et muse de Maupassant, qui ne cessa de la courtiser jusqu'à la fin de sa vie.

Cette amusante prescription est adressée à la comtesse Potocka, riche aristocrate mondaine et intellectuelle dont la grande beauté et la personnalité volage apparaissent en filigrane de nouvelles et de chefs-d'œuvre romanesques de l'auteur (*Mont-Oriol*, *Notre cœur*, *humble drame*).

Maupassant écrit à Emmanuela Pignatelli di Cergharia, épouse du comte Nicolas Potocki, qui occupait avenue Friedland à Paris, un hôtel somptueux où elle réunissait une véritable cour de soupirants « morts d'amour pour elle », surnommés « Macchabées » par allusion aux sept

L'auteur donne à la comtesse une improbable recette de l'Élixir Pasteur, inspirée par les expériences sur la rage de Louis Pasteur à partir de la moelle du lapin. Le manuscrit autographe, non-daté, a probablement été écrit en 1885 dans le courant de juillet-août, lorsque Pasteur injecte avec succès son vaccin antirabique au petit

Élixir Pasteur.

Vous prenez un chien enragé que vous faites manger par un lapin ; vous faites ensuite devorer ce lapin par un mouton, le mouton par un rat le rat par une ~~petite~~ mouche, la mouche par une araignée et l'araignée par une grenouille.

Ce dernier animal reçoit donc le virus rabique à sa septième puissance et il enrage instantanément.

Vous lui enlevez alors l'œil gauche dont vous extrayez le fluide visuel au moyen d'une seringue à morphine. Vous mettez ce fluide dans un petit pot de granit avec cinq gouttes de bave de journaliste, quarante gouttes

► PLUS DE PHOTOS

Joseph Meister, âgé de neuf ans. Maupassant déploie ses talents pour la farce et la parodie, dévoyant le langage médical pour créer un faux vaccin :

« Ce dernier animal reçoit donc le virus rabique à sa septième puissance et il enrage instantanément. Vous lui enlevez alors l'œil gauche dont vous extrayez le fluide visuel au moyen d'une seringue à morphine. Vous mettez ce fluide dans un petit pot de granit avec cinq gouttes de bave de journaliste ».

Diagnostiqué syphilitique depuis une dizaine d'années, Maupassant était en effet particulièrement familier des remèdes et potions, fréquent visiteur de villes d'eaux et suivi par de nombreux médecins avant

son internement à la clinique du docteur Blanche, où il mourut de paralysie générale le 6 juillet 1893. Cette lettre humoristique adressée à la comtesse Potocka fait partie des innombrables tentatives de séduction engagées par Maupassant, amoureux éternellement contrarié : l'écrivain lui offrit ses manuscrits, composa des poèmes sur des éventails, et se rendit presque quotidiennement chez elle pendant ses séjours à Paris. Leur correspondance se poursuivit pendant de nombreuses années, Maupassant venant même à créer la « Société Anonyme Anti-Soporifique pour la Récréation perpétuelle de la Comtesse Potocka », dans le seul but de distraire la comtesse et d'échapper à son indifférence : « Sentant donc que mes efforts demeurent souvent stériles devant

Élixir Pasteur

« Vous prenez un chien enragé que vous faites manger par un lapin ; vous faites ensuite dévorer ce lapin par un mouton, le mouton par un rat, le rat par une mouche, la mouche par une araignée et l'araignée par une grenouille.

Ce dernier animal reçoit donc le virus rabique à sa septième puissance et il enrage instantanément.

Vous lui enlevez alors l'œil gauche dont vous extrayez le fluide visuel au moment d'une seringue à morphine. Vous mettez ce fluide dans un petit pot de granit avec cinq gouttes de bave de journaliste, quarante gouttes de salive d'avocat, dix-huit gouttes nasales d'un invalide, sept larmes de candidat académique repoussé, deux milligrammes de sang froid du général Brière de Lille, un centimètre d'orgueil de romancier – vous faites bouillir pendant dix-huit heures et puis vous communiquez ce remède au malade au moyen d'un petit clystère.

C'est par cette méthode que tout accident a été évité pendant le dernier congrès. »

votre indifférence voulue j'ai cherché par quel procédé je pourrais venir à bout, en toute occasion, de votre ennui. » (Lettre d'août 1885, The Pierpont Morgan Library, New York).

L'écrivain termine sa recette par une amusante remarque, prouvant l'efficacité de son remède contre la rage : « C'est par cette méthode que tout accident a été évité pendant le dernier Congrès », en référence au congrès de Berlin de février 1885, où fut décidé le partage systématique de l'Afrique entre les pays coloniaux.

Provenance : collection Jean Bonna.

50 Guy de MAUPASSANT

Bel-Ami

VICTOR-HAVARD • PARIS 1885 • 13 x 19,5 CM • RELIÉ

Édition originale, un des 200 exemplaires numérotés sur hollandaise, seuls grands papiers.

Reliure à la bradel en demi maroquin vert à coins, dos lisse richement orné de caissons et de listels brun et beige entrelacés, date dorée en queue dans un cartouche doré, filets dorés sur les plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier marbré et mordoré, couvertures, dos et témoins conservés, reliure signée René Aussourd.

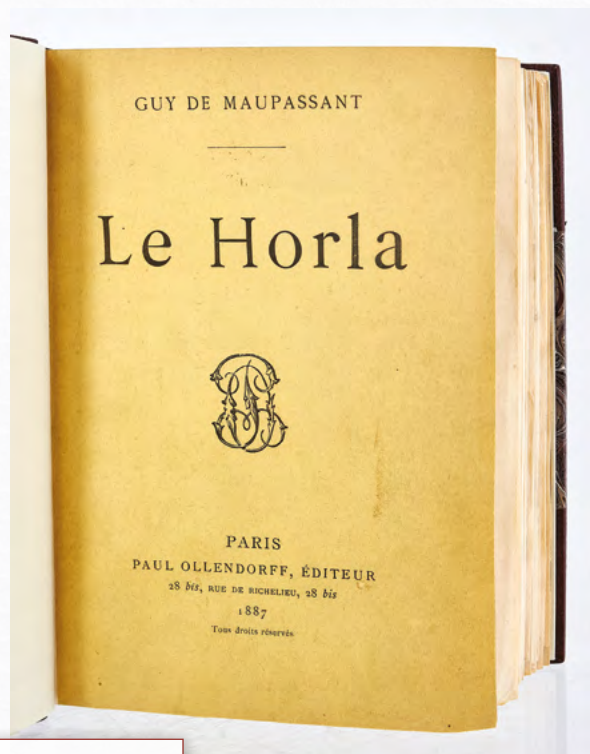
Rare exemplaire du chef-d'œuvre de Guy de Maupassant parfaitement établi dans une élégante reliure signée.

◆ 10 000 €



▷ PLUS DE PHOTOS

FOLIE DES GRANDEURS & GRANDEUR DE LA FOLIE



▷ PLUS DE PHOTOS

51 Guy de MAUPASSANT

Le Horla

PAUL OLLENDORFF • PARIS 1887
12,5 x 18,5 CM • RELIÉ

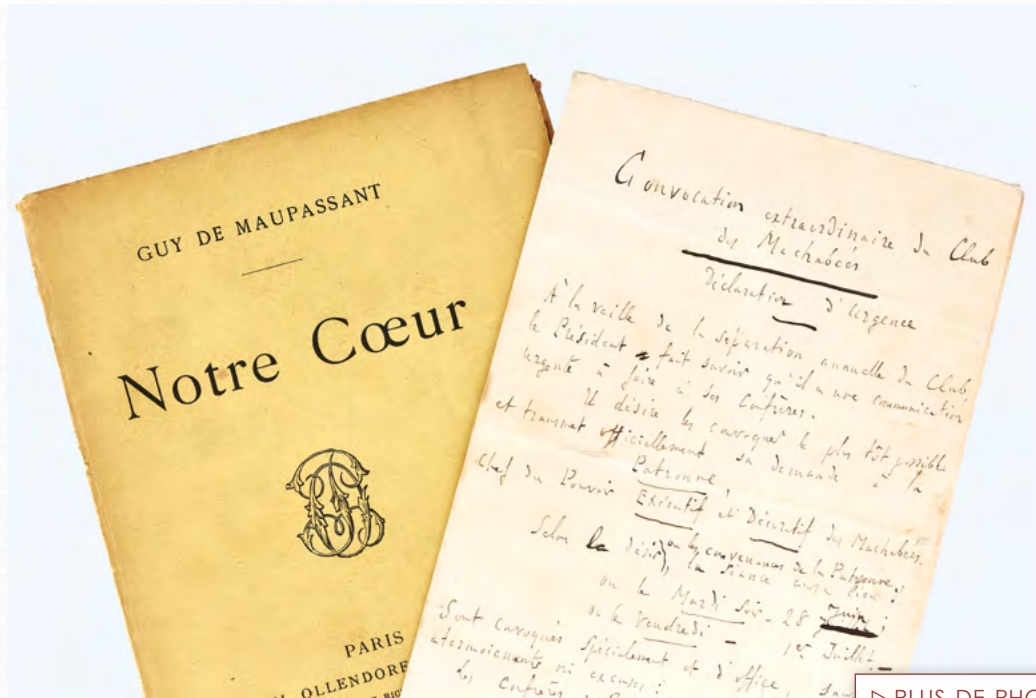
Édition originale, un des 40 exemplaires numérotés sur hollandaise, seuls grands papiers.

Reliure en demi maroquin prune à coins, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, tête dorée sur témoins, élégante reliure signée de Goy & Vilaine.

Gardes uniformément ombrées.

Bel et rare exemplaire parfaitement établi.

◆ 8 000 €



► PLUS DE PHOTOS

52 Guy de MAUPASSANT

Notre cœur

PAUL OLLENDORFF • PARIS 1890 • 13 x 19 cm • BROCHÉ

Édition originale, un des 150 exemplaires numérotés sur hollande, seuls grands papiers après 5 japon.

Très bel exemplaire, tel que paru, enrichi d'une importante pièce autographe d'Elme-Marie Caro, 1 page à l'encre brune sur un feuillet double, non daté [1887 ?].

◆ 3 800 €

Dernier roman de Maupassant, *Notre Cœur* est également l'un des plus autobiographiques. Fortement inspiré des célèbres « Salons » littéraires et artistiques tenus par des femmes du monde, que fréquentait Maupassant, le roman confronte un homme de lettres à l'une de ces maîtresses-femmes du Paris de la fin du XIX^e. Ainsi décrit-il Michèle de Burne comme « un être raffiné, de sensibilité indécise, d'âme inquiète, agitée, irrésolue, qui semblait avoir passé déjà par tous les narcotiques dont on apaise et dont on affole les nerfs ».

À travers cette femme moderne, libérée mais oppressante, qui ne trouve de plaisir amoureux que dans la réduction en es-

clave de son amant, Maupassant établit en creux le portrait de la comtesse Potocka dont il est un des plus fervents « Macchabées » ou « morts d'amour », selon les règles du jeu littéraire instaurées dans son célèbre Salon.

Notre exemplaire est enrichi d'une précieuse « Convocation extraordinaire du Club des Macchabées », amusante pièce autographe rédigée par le philosophe Elme-Marie Caro.

La comtesse Potocka y est désignée en ces termes : « la Patronne, chef du Pouvoir Exécutif et Décoratif des Macchabées » et la liste des « convoqués spécialement et d'office, sans atermoiements ni excuses » réunit

quelques habitués du Salon de la comtesse : Clovis Bachelier, Adrien de Montebello, Olivier Taigny et Dubois y représentent l'administration, Jean Béraud et Henri Gervex le monde artistique, Georges Legrand, Elme-Marie Caro, Gustave Schlumberger, les Lettres. Le « Président » de cette société n'est autre que Coquelin Aîné de la Comédie française.

Tête et cœur d'un Macchabée

Maupassant, bien qu'il n'apparaisse pas sur cette invitation tenait cependant un rôle majeur au sein de ce Salon puisqu'il était le « Secrétaire perpétuel du Conseil permanent du Club des Macchabées ».

Précieux témoignage de cette fascinante comtesse qui inspira Maupassant mais également Marcel Proust pour sa duchesse de Guermantes et Aimé Guerlain qui créa pour elle son parfum *Shore's caprice*.

53 [Kim KARDASHIAN] Thierry MUGLER

Paire de dessins originaux inédits de Thierry Mugler pour un projet de robe « Kim Kardashian »

[CA. 2010-2020] • 7,6 x 12,7 CM POUR CHACUN DES DESSINS • 2 DESSINS SUR DES POST-IT

Paire de dessins originaux inédits du styliste Manfred Thierry Mugler, réalisés sur des post-it à l'aide d'un stylo-encre, de feutres rouge, bleu, beige et jaune et de correcteur blanc.

Nombreuses mentions, en anglais, de la main du créateur autour des dessins représentant de face et de dos une extravagante robe qui n'a, à notre connaissance, jamais été réalisée. Le coin supérieur du premier dessin a été consolidé au verso à l'aide d'un petit adhésif.

◆ 7 500 €

L' avant de la robe, très moulante sur le haut du corps et les hanches, est « déchiré » au niveau de la poitrine (« **double breasted tuxedo wriped** [sic] »). Le modèle, une femme blonde, porte un masque (« **loup? Mask, lace eventually** ») qui n'est pas sans rappeler les célèbres lunettes de soleil « Mouche » créées par Mugler pour sa collection « insectes » printemps-été 1997, ou les incroyables masques imaginés pour Lady Gaga.

Le second dessin, révélant l'arrière de la robe, réserve au spectateur un véritable trompe-l'œil : Manfred propose de peindre dans le dos du modèle (« **tattoo or photo hand paint** ») un portrait de Kim Kardashian (« **KIM FACE** ») agrémenté de cheveux noirs (« **black dark hair** ») la chute des reins et les hanches évasées du modèle, très dévoilées, figureront la généreuse poitrine de « Kim ». Révéler la naissance des fesses n'est pas nouveau

chez Mugler qui avait déjà présenté, pour la collection de prêt-à-porter automne-hiver 1995-96 célébrant les vingt ans de sa maison, une robe laissant voir le postérieur rebondi de son modèle et agrémenté d'un triple rang de perles.

Mugler a dessiné cette robe pour sa muse Kim Kardashian :

● « **J'adore les personnalités extrêmes, elles existent et elles correspondent à ce que je souhaite exprimer.** ● [...] J'ai toujours été à la recherche de toutes les beautés. Peu importe les corps que je perfectionne, ils existent aussi sans mon intervention, mais je les surdimensionne, j'ajuste la taille, les épaules, la silhouette entière. Kim Kardashian en est un parfait exemple ; **elle est une beauté callipyge, un idéal féminin éternel, presque antique.** » (« Conversation entre T. Mugler et Thierry-Maxime Loriot » catalogue de l'exposition *Thierry Mugler. Couturissime* au

Musée des Arts décoratifs de Paris, 2022)

En 2002, Thierry Mugler fit le choix de se retirer de l'industrie de la mode pour se consacrer à ses deux passions : la photographie et le spectacle. Ses collaborations avec de grandes personnalités se comptèrent alors sur les doigts d'une main : avec Beyoncé d'abord, pour qui il réalisa l'intégralité des costumes de la tournée « I Am... World Tour » (2009), puis avec Kim Kardashian pour laquelle il créa plusieurs tenues, notamment une combinaison très ajustée et désormais iconique pour le Gala du Met de 2019 ou encore un costume de cow girl spatiale pour la fête d'Halloween de 2021.

« **Baby got back !** »

Les dessins originaux de Thierry Mugler sont de toute rareté, comme le souligne T.-M. Loriot dans ce même catalogue rétrospectif : « Vos archives sont très prisées, peu prêtées et encore moins exposées. »

Rarissime et unique dessin du génial couturier de tous les superlatifs réalisé pour l'une de ses « guerrières super glammers », la sculpturale Kim Kardashian.

54 [Beyoncé] Thierry MUGLER

Ensemble de croquis pour la création de costumes de scène de Beyoncé Knowles

[PARIS CA. 2009] • 23 FEUILLETS DE DIVERS FORMATS

Important et unique ensemble de croquis, tous de la main de Manfred Thierry Mugler pour la création de costumes de scène pour la tournée « I Am... World Tour » de Beyoncé en 2009.

◆ 4 500 €

Un grand dessin (21,6x56 cm) original réalisé au crayon de papier et rehaussé aux feutres brun et rose sur deux pages A4 collées à l'aide d'une bande d'adhésif. La gaine du modèle consiste en un collage rehaussé, par Mugler lui-



Kim face on
Kim's fesses

▷ PLUS DE PHOTOS

même, au feutre doré et au correcteur blanc.

- Un dessin (21,6x27,9 cm) original au crayon de papier représentant plusieurs silhouettes de Beyoncé, en mouvement, probablement des études pour des jupons.

- Un dessin (21,6x27,9 cm) original au crayon de papier figurant plusieurs croquis d'un très beau costume composé de lingerie et d'un long manteau repris dans une infographie que nous joignons. Ce costume initialement réalisé pour l'interprétation de la chanson « Sweet Dreams (Beautiful Nightmare) » a finalement été utilisé lors d'un shooting pour le magazine *Paris Match*.

- Le scan (21,6x27,9 cm) d'un dessin titré « Police Be » et enrichi de plusieurs dessins originaux de la main de Manfred Thierry Mugler au feutre fin noir. Sur la feuille est collé un post-it à en-tête « Supermanfred » sur lequel Mugler a écrit : « Can U send that to Bighair, then put it to Guyom table. Thanks. » On joint l'infographie de ce costume de policière réalisée par « Guyom » (Guillaume Vellard)

- Une infographie en couleurs abondamment redessinée et annotée par Mugler (« Choucroute trop haute », « œil trop montant et trop ma-

quillé, trop long », « Il faut arranger le make-up on ne dirait pas la même fille. », « Bout de la culotte », « changer comme dit ! »).

- On joint 16 infographies imprimées en couleurs sur papier fort dont trois rehaussées aux feutres noir et doré et au correcteur blanc par Mugler, ainsi que la photographie imprimée sur papier du styliste aux côtés de Beyoncé.

Superbe ensemble de croquis et documents, témoignage du titanesque travail que nécessita la préparation de la plus importante tournée de Queen B.

« Turn the lights on ! »

C'est après être tombée sous le charme des créations de Mugler lors de l'exposition « Superheroes » qui se tenait en 2008 au Metropolitan Museum de New-York que la chanteuse texane décida de collaborer avec le créateur français, évinçant de grands noms de la mode tels qu'Alexander McQueen et Jean-Paul Gaultier.

En 2002, Thierry Mugler avait fait le choix de se retirer de l'industrie de la mode

pour se consacrer à ses deux passions : la photographie et le spectacle. Ses collaborations avec de grandes personnalités ne se comptaient plus alors sur les doigts d'une main et c'est avec enthousiasme qu'il accueillit la proposition de Beyoncé.

Il réalisa non seulement 78 costumes pour la diva elle-même, ses danseurs et ses musiciens, mais il fut également nommé à la direction artistique du show. « Supermanfred », très heureux de mettre son art au service de la star déclara : « Féminine. Libre. Guerrière. Féroce. En tant que directeur artistique de cette tournée, je me dois de faire de sa vision des choses une réalité [...] Sasha Fierce [le titre de son dernier album mais aussi un alter ego de scène que la chanteuse s'est créé] est un autre aspect de la personnalité de Beyoncé [...] Elle est « Fierce » (féroce) sur scène et Beyoncé dans la vie. J'ai tenté de comprendre ces deux aspects de sa personnalité, en y apportant ma propre perception des choses. »

Dans un documentaire retraçant cette incroyable tournée constituée de 104 shows, on surprend Beyoncé et Thierry Mugler parcourant les infographies présentes dans notre ensemble.

55 Thierry MUGLER

Carnet personnel de Thierry Mugler contenant des dessins et aphorismes autographes inédits

[CA. 2012] • 15,5 x 21,5 cm • RELIÉ

Carnet personnel de Manfred Thierry Mugler contenant des dessins originaux et aphorismes autographes inédits.

Reliure à la bradel en pleine toile noire. **Sur le premier plat, Manfred Thierry Mugler a peint une étoile blanche au correcteur.** ♦ 2 500 €

Quinze pages du cahier ont été remplies par le styliste :

- La première au feutre bleu fluo présente le mot « Yes » ainsi qu'un grand point d'exclamation se terminant par la mythique étoile muglerienne.

- Sur une double page, le mot « blanc »

rehaussé au correcteur et en majuscules sur fond de feutre noir, au feutre orange les mots « Indehain » (?) et « TRIBE » avec un dessin de soleil, plusieurs notes au stylo bille noir : « Aelino Rock-Elektro », « DJ », « Syath Choreographie ».

- Une double page présentant un très beau dessin de femme noire nue, plan-

tureuse et à l'opulente chevelure rose, à gauche au stylo bille noir les mots « Super NOVA MAMA » ainsi qu'une étoile rehaussée au feutre violet.

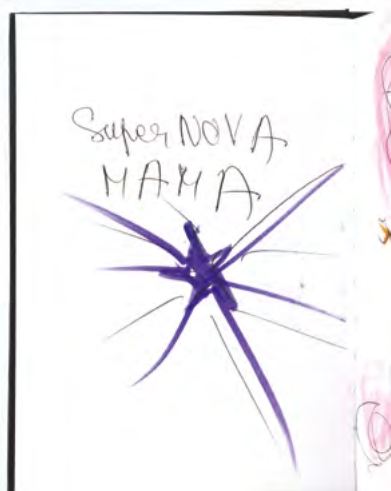
- Une double page présentant trois lignes aux feutres vert, rouge et violet : « - La Perle de l'Afrique... / RIEN QUI BOUGE !!! / Le chic des mains de Paris ! » Le dernier point d'exclamation se termine par une étoile.

- Plusieurs dessins d'étoiles et esquisses de bouteilles de parfum au crayon de papier.

- Une liste de noms au crayon de papier, en face de certains la lettre « G » au feutre bleu, la mention « Kab » au feutre rouge et un tortillon au feutre orange.

- Une double page présentant en pied le

▷ PLUS DE PHOTOS



▷ PLUS DE PHOTOS



SUPERMANFRED, MAN OF STYLE

dessin d'une bouteille de parfum et une planète sur laquelle est dessiné un phallus ; au-dessus, plusieurs lignes aux feutres bleu, violet, orange, vert et rouge constituant le texte suivant : « Alice se perdit dans Brocéliande et se fit courser par le centaure Manfred...et ses dangereux attributs...Pauvre petite fille riche...Ce n'est pas le luxe qui va la sauver. Ombres d'arbres sous la lune « EN TRAVERS » CQFD... Testosterone et innocence...la Belle et la Bête !!! Rugissement furieux

de métal...Perforation du Tympan et l'Hymen...L'HISTOIRE DU MONDE ! »

- Une double page au crayon de papier sur laquelle il a réalisé en marge gauche un croquis de pole danseuse la tête à l'envers ; autour le texte suivant : « Strip Tease intello : laide, pas laide... Qui suis je ? Oui !... Je suis belle. Non ! Je suis laide... Regardez moi ! Non ne me regardez pas ! Voyez moi ! Aimez moi ! BAISE MOI !!! VAS T'EN ! Reviens. Folle... Pas folle...

Grand Corps Malade ? Fabien » [Grand Corps Malade, de son vrai prénom Fabien, composa une chanson pour le spectacle de music-hall *Mugler Follies*].

- Une note au crayon : « Acte Vente Chelsea AT 92 ». Thierry Mugler vendit son penthouse dans le quartier de Chelsea à New York en 2012.

Les archives personnelles de Thierry Mugler sont d'une insigne rareté.

56 Friedrich NIETZSCHE

Zur Genealogie der Moral Eine Streitschrift [avec] Götzen-Dämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophiert

[Généalogie de la morale – Crépuscule
des idoles]



▷ PLUS DE PHOTOS

C.-G. NAUMANN • LEIPZIG 1887 & 1889 • 14 x 22 cm • 2 VOLUMES RELIÉS EN 1

Édition originale pour les deux textes.

Reliure en demi veau glacé marron à coins, dos à cinq nerfs serti de guirlandes dorées et orné de doubles filets à froid ainsi que de motifs floraux dorés, roulettes dorées en tête et queue, plats de papier à la cuve, gardes et contreplats de papier feuilles d'acanthes stylisées, tranches marbrées, reliure de l'époque. Mors, coiffes et coins habilement restaurés.

◆ 10 000 €

La *Généalogie de la morale*, rédigée à Sils-Maria durant l'été 1887, fut imprimée à compte d'auteur à seulement 600 exemplaires, immédiatement après l'échec de *Par-delà le bien et le mal* : « tout le monde s'est plaint du fait qu'on « ne me comprend pas », et les quelque 100 exemplaires vendus m'ont fait comprendre de façon bien tangible qu'on « ne me comprend pas » (lettre de Nietzsche à Heinrich Köselitz, 18 juillet 1887). La mention au dos de la page de titre de la *Généalogie* (« ajouté à *Par-delà le Bien et le Mal* », publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer) témoigne de cette volonté d'éclaircissement. Les ventes de cet « écrit polé-

mique » – tel est le sous-titre choisi par le penseur – ne remporteront pas le succès escompté : William Schaberg (*The Nietzsche Canon*) révèle que seulement 203 commandes de l'ouvrage ont été enregistrées deux mois après sa parution ; ce qui n'empêchera pas Nietzsche de commander à Naumann un second tirage de 1 000 exemplaires en octobre 1891.

Exceptionnelle réunion de ces deux grands textes nietzschéens, les derniers qu'il écrivit avant de sombrier dans la folie

Longtemps considérée comme un simple addendum, la *Généalogie* ne sera redécouverte que récemment par le monde universitaire,

devenant une œuvre à part entière, aujourd'hui considérée comme l'une des plus importantes de la pensée morale.

Le 7 septembre 1888, Nietzsche adresse un nouveau manuscrit à Naumann :

« Très Honoré Monsieur l'Éditeur, [...] Vous pensez certainement que nous en avons fini avec les impressions : mais voici ! Justement le manuscrit le plus propre que je vous ai jamais envoyé. [...] Son titre est : *Loisir d'un psychologue*. » L'éditeur lipsien démarre immédiatement l'impression de cette nouvelle œuvre dont le titre deviendra, sous l'impulsion de Peter Gast, *Crépuscule des idoles*, pied de nez à peine dissimulé au *Crépuscule des dieux* de Wagner, avec qui Nietzsche s'était brouillé dix ans plus tôt. Habitué à presser son éditeur, le philosophe lui demande cette fois de temporiser l'impression déjà entamée : il lui adresse entre temps l'important chapitre intitulé « Ce que les Allemands sont en train de perdre » ainsi que les aphorismes 32 à 43 des « Flâneries inactuelles ». La version finale se constituera d'un avant-propos, de dix chapitres et d'un extrait d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (« Le marteau parle »). Le premier chapitre, intitulé « Maximes et traits » (« Sprüche und Pfeile »), contient 44 aphorismes dont les mythiques : « **Ce qui ne me tue pas me rend plus fort** » ou encore « **Sans la musique, la vie serait une erreur** ».

L'ouvrage – imprimé à 1000 exemplaires – ne paraîtra qu'en janvier 1889 alors que Nietzsche, à Turin, vient de sombrer dans la folie.

57 Friedrich NIETZSCHE & Henri ALBERT

Ainsi parlait Zarathoustra

MERCURE DE FRANCE • PARIS 1898 • 13,5 x 22,5 CM • RELIÉ

Gabriel Monod, destinataire de ces envois, joua un rôle important dans l'introduction de Nietzsche en France. Fréquentant personnellement le philosophe, il écrivit dès 1874 des articles à son sujet dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* alors que seuls quelques lecteurs français germanophones avaient connaissance de ses écrits. Nietzsche, après ces articles, contacta Monod en espérant qu'il pourrait se faire le médiateur de la publication de ses œuvres en France, sans succès.

Précieux envois d'un nietzschéen à un autre nietzschéen, premiers émissaires de la pensée du philosophe en France.

Rare édition originale de la traduction française pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure en demi chagrin rouge, dos à cinq nerfs soulignés de filets noirs, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, reliure de l'époque.

Ouvrage illustré, en frontispice, d'un portrait de Friedrich Nietzsche.

Envoi autographe signé du traducteur Henri Albert à Gabriel Monod.

◆ 2 300 €

Cette toute première traduction française réalisée par Henri Albert du « livre pour tout le monde et pour personne » – publié quinze ans plus tôt dans sa langue originale – contribua à la connaissance du philosophe allemand en France. **Les traductions d'Albert furent saluées pour leur qualité littéraire par André Gide et Paul Valéry, et valurent à leur auteur d'être couronné par l'Académie française.**

58 Friedrich NIETZSCHE

Par-delà le Bien et le Mal

MERCURE DE FRANCE • PARIS 1898 • 13,5 x 22,5 CM • RELIÉ

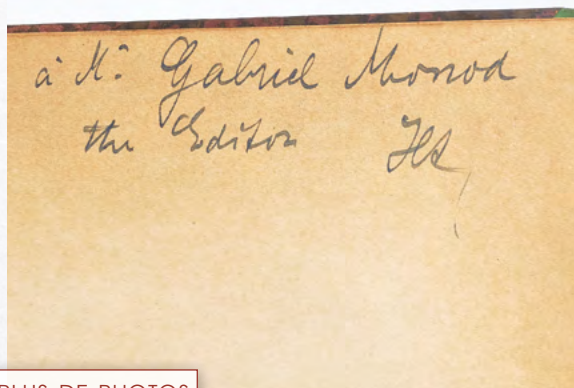
Cette toute première traduction française du *Prélude d'une philosophie de l'avenir* – publié douze ans plus tôt dans sa langue originale – supervisée par Henri Albert contribua à la connaissance du philosophe allemand en France. Les traductions d'Albert furent saluées pour leur qualité littéraire par André Gide et Paul Valéry, et valurent à leur auteur d'être couronné par l'Académie française.

Rare édition originale de la traduction française.

Reliure en demi chagrin rouge, dos à cinq nerfs soulignés de filets noirs, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, reliure de l'époque. Quelques cahiers un peu ressortis.

Envoi autographe signé de l'éditeur scientifique, Henri Albert, à Gabriel Monod.

◆ 1 800 €



▷ PLUS DE PHOTOS



▷ PLUS DE PHOTOS

59 Friedrich NIETZSCHE & Henri ALBERT

La Volonté de puissance *Essai d'une transmutation* *de toutes les valeurs*

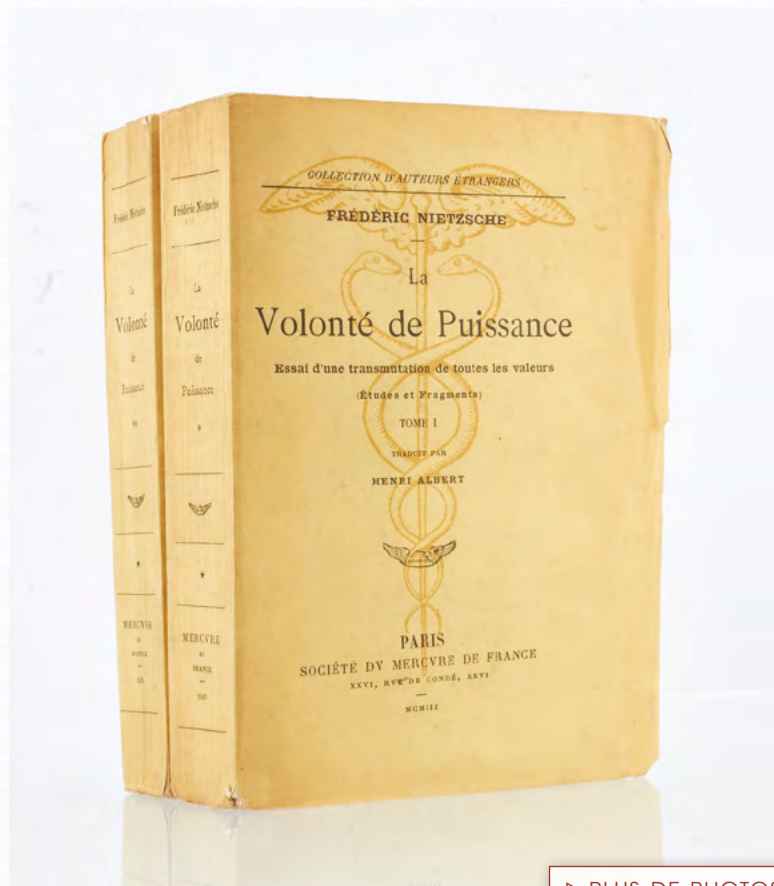
MERCURE DE FRANCE • PARIS 1903
13 x 18,5 CM • 2 VOLUMES BROCHÉS

Édition originale de la traduction française établie par Henri Albert, un des 12 exemplaires numérotés sur hollande, seuls grands papiers.

Une petite trace de pliure sans gravité sur le second plat du second volume, gardes très légèrement et partiellement ombrées.

Bel et rare exemplaire à toutes marges.

◆ 7 500 €



▷ PLUS DE PHOTOS

60 Charles NODIER

Collection des petits classiques français

N. DELANGLE • PARIS 1825–1829 • 10,2 x 15,5 CM ET 10 x 15,7 CM • 12 VOLUMES RELIÉS

Édition collective dédiée à la Duchesse de Berry et imprimée à 500 exemplaires sur beau papier, le nôtre un des 25 exemplaires numérotés sur hollande.

Envoi autographe signé de Charles Nodier à Alphonse de Cailleux sur la page de faux-titre de son volume de Poésies diverses en édition originale : « Si ce petit livre valait la peine d'être offert, je l'aurais offert à mon bon ami Alphonse de Cailleux. »

◆ 4 000 €

Reliures à la bradel en demi maroquin de Russie fauve à coins, dos lisses ornés d'un cartouche doré richement décorés de fers romantiques dorés, dates dorées en queues, encadrements de filets dorés sur les plats de papier caillouté, gardes et contreplats de papier peigné, couvertures et dos conservés (sauf pour *Poésies diverses*

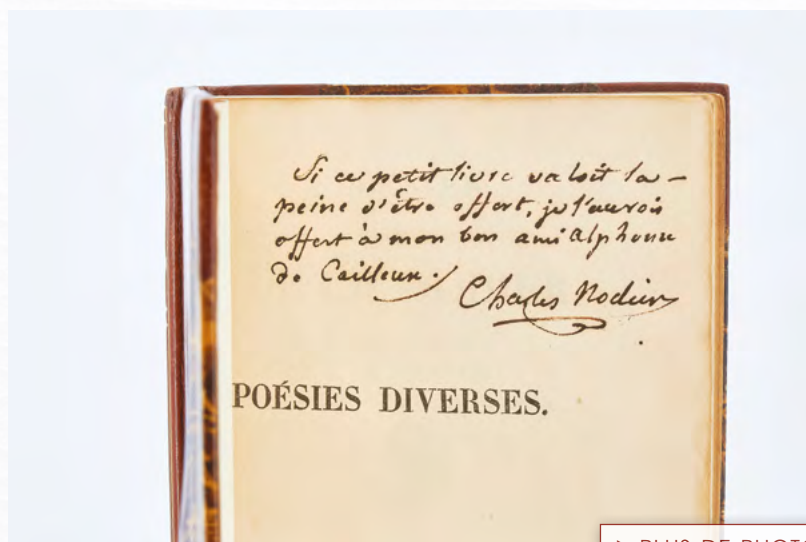
de Charles Nodier relié sans dos ni couvertures et *Poésies de Madame Evelines Désormery* relié avec ses couvertures mais sans le dos), élégantes reliures pastiches romantiques signées Carayon.

Cette collection complète en huit volumes, publiée à l'initiative de Charles

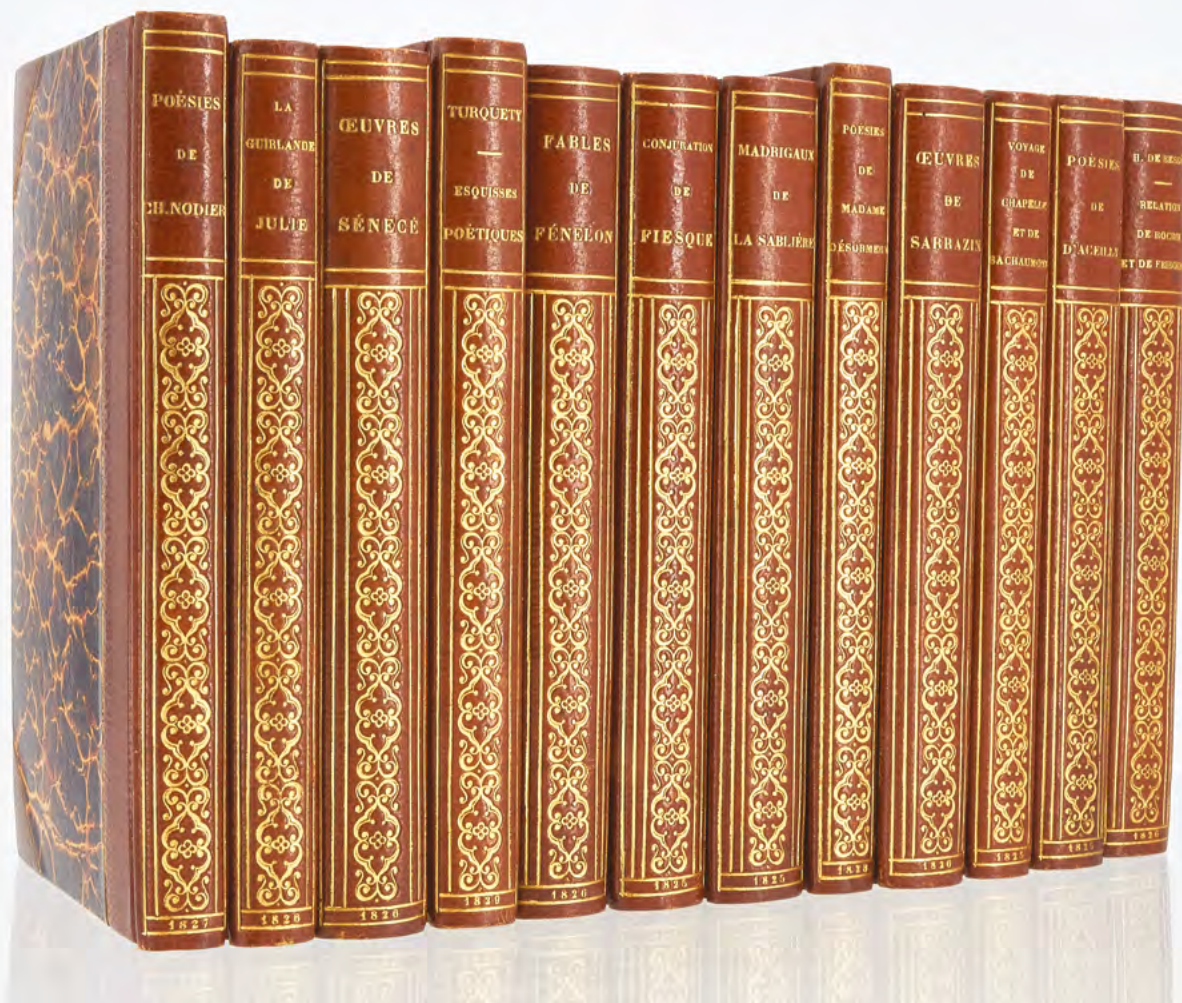
Nodier qui a préfacé tous les volumes, comprend les titres suivants : *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, *La Guirlande de Julie* par M. de Montausier, *Diverses poésies du Chevalier d'Aceilly*, *Conjuration du Comte de Fiesque par le Cardinal de Retz*, *Œuvres choisies de Sénécé*, *Œuvres choisies de Sarrasin*, *Madrigaux de Monsieur de la Sablière*, *Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg* par Henri de Bessé.

Suivis de quatre volumes supplémentaires reliés à l'identique : *Fables* de Fénelon (Rapilly, 1826), *Poésies diverses* de Charles Nodier (Delangle et Ladvoat, 1827), *Poésies* de Madame Evelines Désormery (Delangle, 1828), *Esquisses poétiques* par Edouard Turquet (Delangle, 1829).

Très bel ensemble en
reliures uniformes
romantiques signées de
Carayon, l'un des plus
importants relieurs de
la fin du XIX^e siècle



▷ PLUS DE PHOTOS



61 Charles NODIER

Examen critique des dictionnaires de langue française ou Recherches grammaticales et littéraires de l'orthographe, l'acception, la définition et l'étymologie des mots

DELANGLE FRÈRES • PARIS 1828 • 13 x 21 CM • RELIÉ

Édition originale.

Re liure en pleine basane marbrée, dos lisse orné de frises et de motifs typographiques dorés partiellement estompés, pièce de titre de basane bordeaux, coiffes restaurées, mors restaurés en tête et en pied, gardes et contreplats de papier cailouté, filets dorés sur les coupes, coins supérieurs émoussés, tranches marbrées, reliure de l'époque.

Quelques petites rousseurs, feuillets brunis, cachet imprimé de bibliothèque et annotations au crayon de papier sur une garde.

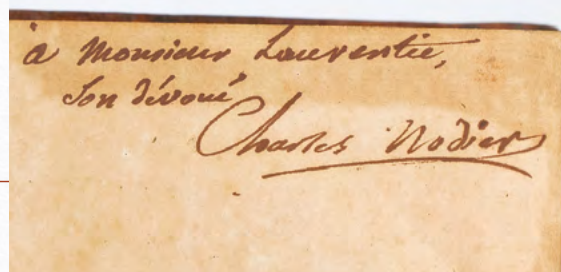
Provenance : bibliothèque Louis Humbert avec son ex-libris encollé sur un contreplat.

Rare envoi autographe signé de Charles Nodier au journaliste royaliste, Pierre-Sébastien Laurentie, disciple de Félicité de La Mennais, contempteur et pourfendeur du Romantisme : « À Monsieur Laurentie, son dévoué Charles Nodier. »

◆ 2 300 €



▷ PLUS DE PHOTOS



62 Daniel PENNAC

Monsieur Malaussène

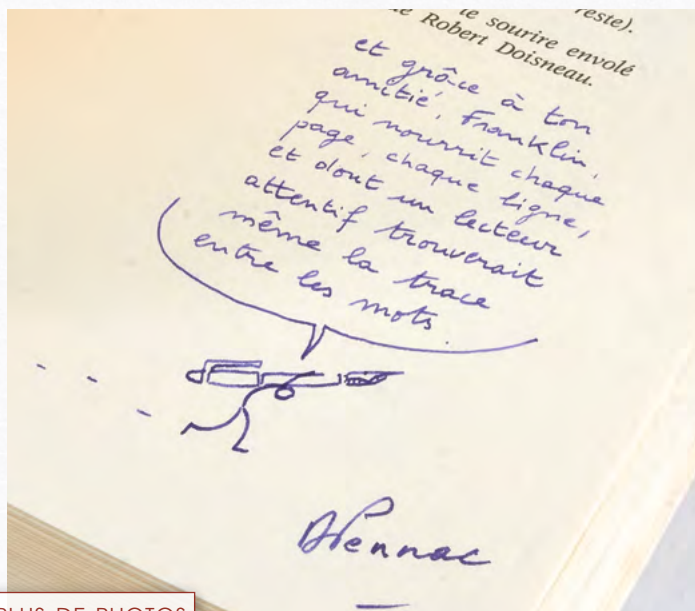
GALLIMARD • PARIS 1995
14,5 x 21,5 CM • BROCHÉ

Édition originale, un des 50 exemplaires numérotés sur vélin pur chiffon de Lana, seuls grands papiers.

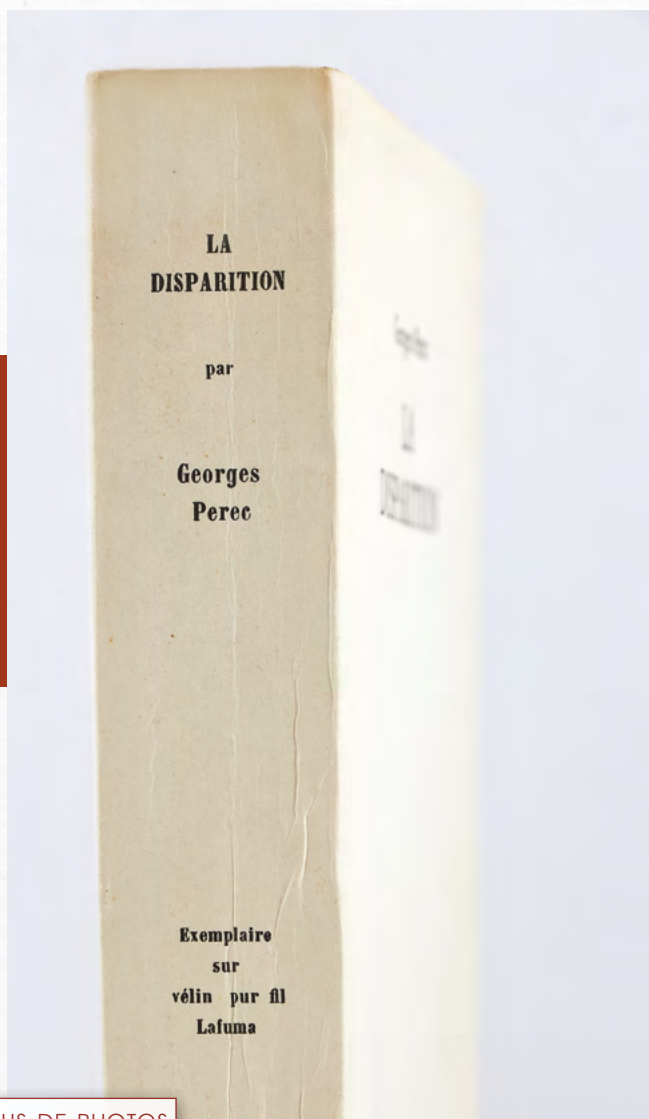
Très bel exemplaire.

Émouvant et bel envoi autographe signé de Daniel Pennac à son grand ami Franklin Rist, dédicataire de Comme un Roman, dont l'auteur a ici ajouté le nom à l'encre en dessous des dédicaces imprimées : « Et grâce à ton amitié, Franklin, qui nourrit chaque ligne, et dont un lecteur attentif trouverait même la trace entre les mots. D. Pennac » accompagné d'un dessin représentant un petit bonhomme portant, tel Atlas ou Sisyphe, un stylo plume.

◆ 1 500 €



▷ PLUS DE PHOTOS



▷ PLUS DE PHOTOS

Georges PEREC

La Disparition

DENOËL • PARIS 1969 • 12,5 x 21,5 CM
BROCHÉ SOUS COFFRET

Édition originale, un des 77 exemplaires numérotés sur pur fil, seuls grands papiers.

Notre exemplaire est présenté dans un **coffret décoré d'une composition originale signée Julie Nadot.**

Rare et bel exemplaire.

◆ 10 000 €

L tirag d tt du
chf-d'ouvr d Gorgs Prc

63 Marcel PETIOT

Ordonnance médicale autographe signée prescrivant du chlorure de morphine et de l'opocalcium

PARIS 8 OCTOBRE 1942 • 10 x 16,5 cm
UNE PAGE SUR UN FEUILLET

Ordonnance médicale autographe signée du célèbre Docteur Petiot rédigée sur son papier à en-tête du 66 rue Caumartin et datée du 8 octobre 1942. Cachet à l'encre rouge du pharmacien Chapon, Boulevard de la Chapelle à Paris.

♦ 1 800 €

Rare ordonnance rédigée par le « docteur Satan » alors que ce dernier s'applique déjà à faire disparaître ses patients, tout en trempant dans nombre d'activités interlopes.

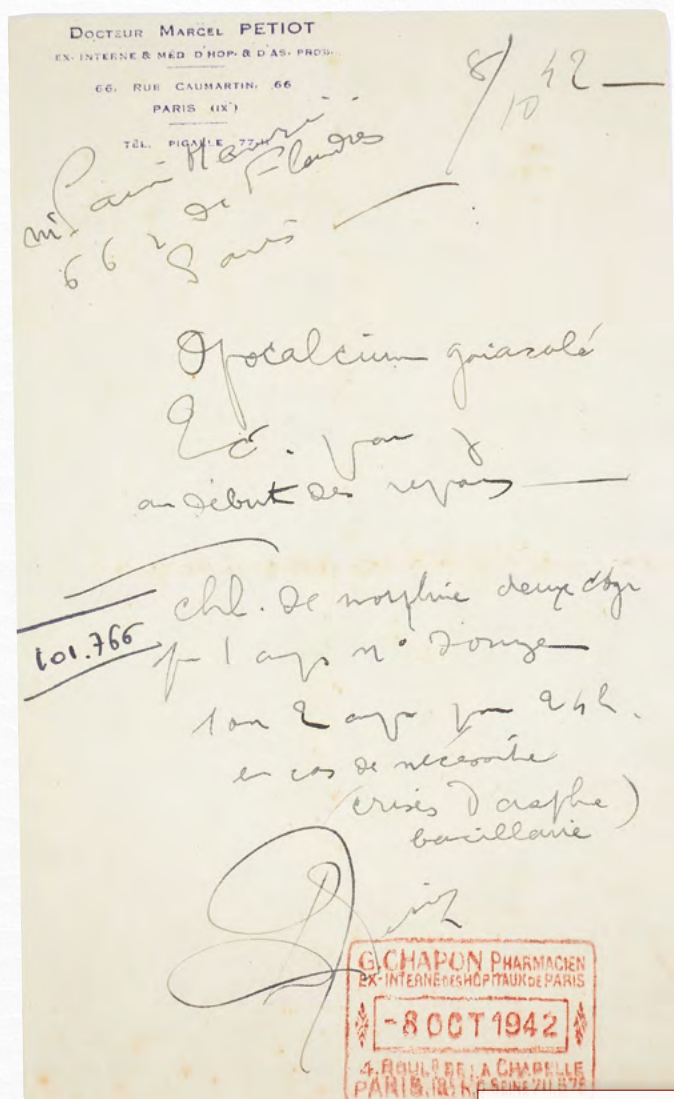
Le tristement célèbre docteur prescrit à son patient – un certain Henri Pain résidant 66 rue des Flandres – du chlorure de morphine et d'opocalcium gaïacolé. On connaît une autre ordonnance, rédigée pour ce même patient quelques mois plus tôt, lui prescrivant du chlorhydrate d'héroïne.

Ces deux prescriptions rapprochées de dérivés d'héroïne et de morphine nous laissent penser qu'il s'agit d'une ordonnance de complaisance, le docteur Petiot ayant en effet été condamné à plusieurs reprises pour être venu en aide aux toxicomanes :

« On dit que dans certains bars de Montmartre et des Champs-Élysées, un certain médecin de la rue Caumartin fait sans difficultés, sous prétexte de cures de désintoxication, des ordonnances contre lesquelles les pharmaciens délivrent de la drogue. [...] Petiot prête le flanc à l'accusation à cause de sa méthode de désintoxication. D'abord il ne supprime pas la drogue d'un seul coup. Il continue à leur administrer des doses, de plus en plus légères, mélangées à des calmants. Mais les drogués sont des truqueurs. Ils sont nombreux ceux qui exposent leurs bonnes intentions à plusieurs médecins à la fois. Cette manière de faire leur permet de conserver par voie médicale, donc légale, leur paradis artificiel. »

(Jean-Marc Varaut, *L'Abominable Dr. Petiot*, 1974)

Petiot dealer
ou la Mort
sur ordonnance



▷ PLUS DE PHOTOS

64 Marcel PROUST

Lettre autographe signée adressée à Mme Catusse

[CA. 1907] • 12,6 x 20,4 cm • 3 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET

« LE JOUR DE L'AN N'EST QU'UNE OCCASION
POUR MOI — COMME S'IL ÉTAIT BESOIN
D'OCCASIONS ! — DE ME SOUVENIR ET DE
PLEURER »

Lettre autographe signée de Marcel Proust, probablement adressée à Madame Catusse. La destinataire ainsi que la date de la missive ont été déterminées par Jean-Yves Tadié. Trois pages rédigées à l'encre noire sur un bifeuillet de papier blanc bordé de noir. Une pliure transversale inhérente à l'envoi.

La fin 1907, date présumée de cette lettre faisant allusion au nouvel an approchant, marque le deuxième réveillon passé sans Madame Proust, décédée deux ans auparavant : « Le jour de l'an n'est qu'une occasion pour moi — comme s'il était besoin d'occasions ! — de me souvenir et de pleurer ». Ce sentiment a été évoqué l'année précédente dans une lettre à Anna de Noailles (« le jour de l'an a eu sur moi une puissance d'évocation terrible. Il m'a tout d'un coup rendu les mémoires de Maman que j'avais perdues, la mémoire de sa voix », février 1906).

● Ce moment fatidique agira sur Proust comme une pernicieuse madeleine, à la fois réminiscence sensorielle et conscience aiguë du manque de l'être aimé. ● Il débute bientôt l'écriture de la *Recherche* afin de conjurer par les mots cette figure maternelle dont l'absence demeurera insoutenable.

Pour l'heure, Proust s'attelle à l'écriture d'une série de Pastiches pour le *Figaro* « qui n'étaient, en réalité, qu'un avant-dernier détour avant l'écriture de la *Recherche* » (George D. Painter). L'un de ces Pastiches portait sur l'escroquerie subie par le président de la maison De Beers, dont Proust possédait des actions. S'imaginant déjà ruiné, il mentionne ses revers de fortune en lettres capitales « VOUS AI-JE RACONTE PAR TELEPHONE MES DESASTRES FINANCIERS ? ... ». Accablé de maux, il est également en prise à ses éternelles crises d'asthme « provoquées ou exaspérées par ces brouillards terribles » qui le forcent à la réclusion et même au silence : « le téléphonage m'est très périlleux. Et je suis aussi très fatigué pour écrire ».

Amie de la mère de Proust, la destinataire Mme Catusse est un soutien précieux pour l'écrivain. La prolifique correspondance de Proust avec celle que Ghislain de Diesbach surnomme sa « Notre-Dame-des-Corvées » représente une ressource inépuisable de connaissances sur sa vie secrète, ses peurs et ses tergiversations. Proust l'appela affolé lors d'une crise d'aphasie dont fut victime sa mère peu avant sa disparition. Alors que son isolement se

Sombre et admirable missive empreinte de mélancolie proustienne, alors que le futur auteur de la *Recherche* ressent plus que jamais les affres du deuil de sa mère dont le souvenir est ravivé au passage de la nouvelle année.

L'écrivain à la générosité légendaire charge également sa fidèle confidente Madame Catusse d'acheter un cadeau au couple Straus, dont l'épouse a inspiré le personnage de la Comtesse de Guermantes

fait toujours plus grand après son installation au 102 boulevard Haussmann l'année précédente, Proust sollicite l'aide de celle-ci dans de nombreuses affaires, notamment l'achat de fameux cadeaux : « J'aurais voulu vous demander si vous n'avez par hasard rien vu pouvant convenir aux Straus, quoique cela me déplaît toujours de coïncider avec le jour de l'an » Ce sentiment inspirera un passage de *La Prisonnière* fustigeant ces mêmes « cadeaux du premier janvier » offerts à Madame Verdurin : « objets singuliers et superflus qui ont l'air de sortir de la boîte où ils ont été offerts et qui restent toute la vie ce qu'ils ont été d'abord [...] ». Connu pour ses frénétiques démonstrations de prodigalité, Proust surmonte ici son aversion pour ces cadeaux de circonstance. Le moindre service rendu à l'écrivain donnait en effet lieu à d'extravagantes dépenses auxquelles les époux Straus n'échappent pas. Avocat de son état, Emile Straus avait sans doute assisté l'écrivain dans ses affaires de suc-

cession : « JE SENS QUE LES SERVICES RÉPÉTÉS QUE M'A RENDUS M. STRAUS NE PEUVENT RESTER SANS REMERCIEMENTS, puisque je crois qu'il n'accepterait pas d'honoraires. Si vous aviez vu par hasard quelque chose de très joli, dans quelque genre que ce soit, ou quelque époque que ce soit, entre 100 fr. et 300 fr., je le prendrais avec plaisir. »

Un précieux exemple de la générosité « si étrange et agressive » d'un Proust éternellement endeuillé et meurtri, faisant dans cette lettre une parfaite démonstration du lien entre amitié et argent, qui deviendra un thème récurrent de la *Recherche*.

◆ 8 500 €

65 Marcel PROUST

À la recherche du temps perdu

GRASSET POUR LE VOLUME I & GALLIMARD POUR LES SUIVANTS • PARIS 1913-1927 ET 1919 • 12 x 19 CM POUR LE PREMIER VOLUME & 13 x 19,5 CM POUR LE SECOND & 14 x 19,5 CM POUR LES SUIVANTS • 13 VOLUMES RELIÉS SOUS ÉTUIS

- Édition originale, rare exemplaire de toute première émission pour *Du côté de chez Swann* (faute à Grasset, premier plat à la date de 1913, absence de la table des matières, présence du catalogue in fine ; même les dix-sept exemplaires sur grand papier ont été imprimés après corrections des coquilles de ce premier tirage).
- Édition originale de première émission sans mention pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont il n'a été tiré qu'environ cinq cents exemplaires (les 2 000 exemplaires suivants présentent une mention fictive sur la couverture. Bien que portant le même achevé d'imprimé du 30 novembre 1918, les cent-vingt-huit exemplaires réimposés ne seront imprimés qu'en 1919, avec les grands papiers de la réédition du *Swann*.)
- Éditions originales numérotées sur pur fil, seuls grands papiers avec les réimposés pour les volumes suivants. ◆ 30 000 €

L'édition originale intégrale de *La Recherche du temps perdu*, en première émission, est constituée de ces deux premiers exemplaires sur papier d'édition comportant les particularités susmentionnées, puis des grands papiers pour les volumes suivants, les exemplaires sur pur fil offrant une homogénéité de taille avec les premiers volumes.

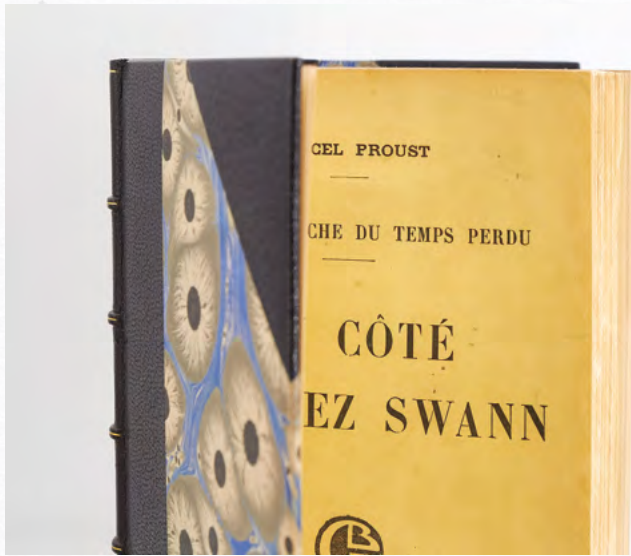
Reliures en demi maroquin bleu marine à coins, dos à cinq nerfs soulignés de filets dorés, dates dorées en queues, plats, gardes et contreplats de papier plumes de paon, couvertures et dos conservés pour tous les volumes, têtes dorées sur témoins, étuis bordés de maroquin bleu marine, plats de papier plumes de paon, intérieur de feutrine bleu marine, élégant ensemble signé J.-P. Miguet.

Très discrètes restaurations angulaires sur les plats et le dos du premier volume, un manque marginal comblé sur la première garde de *Sodome et Gomorre II*.

Considérée comme l'une des plus belles collections bibliophiliques du siècle, la bibliothèque de l'homme d'affaire et mécène et du « prince de la haute couture » fut notamment exposée à New York avant sa mise aux enchères

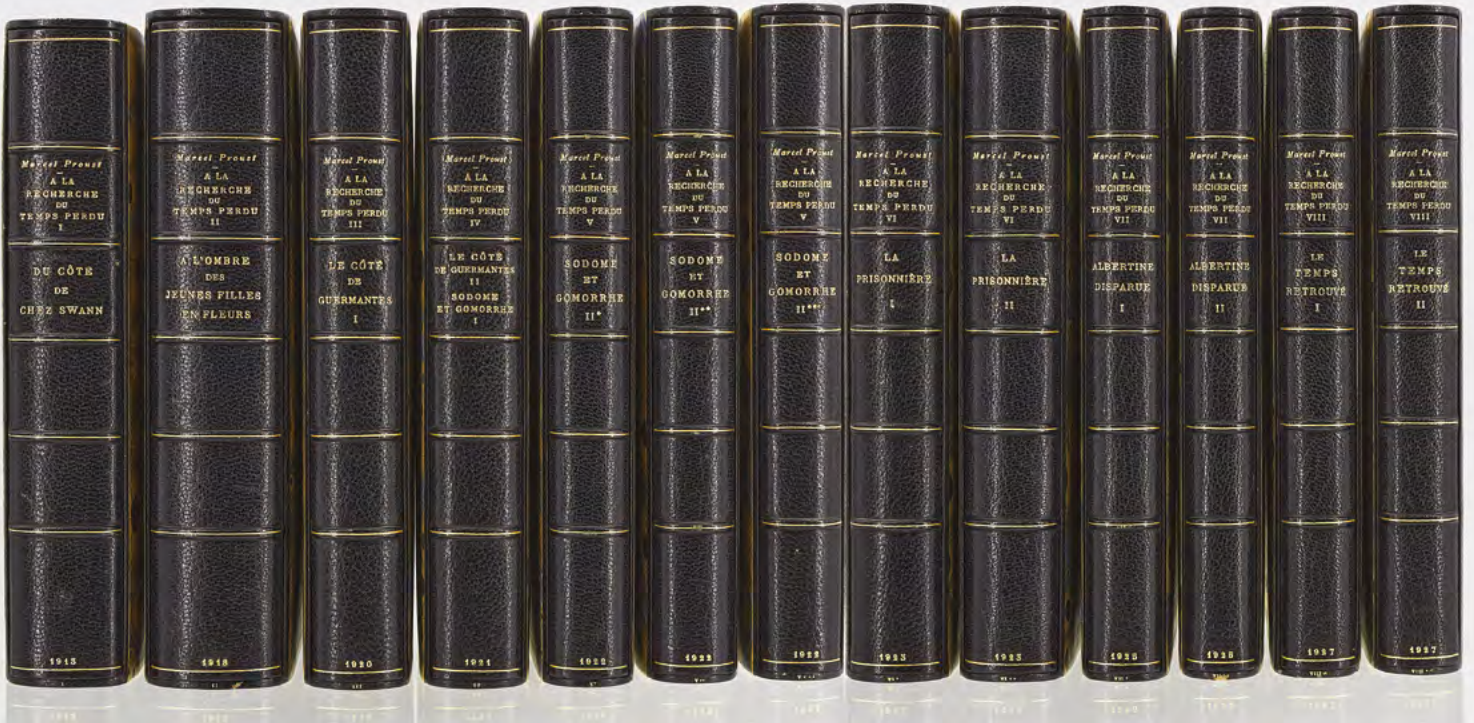
Provenance : bibliothèque de Pierre Bergé, proustien, homme d'affaire, écrivain et compagnon du couturier Yves Saint-Laurent, ex-libris encollé dans chaque volume.

Après la fameuse « vente du siècle » des œuvres d'art de la collection de Bergé/Saint-Laurent, dispersée aux enchères à la mort du grand couturier pour 375,3 millions d'euros, Pierre Bergé attendra encore treize ans avant de se séparer de la prestigieuse bibliothèque constituée avec son célèbre amant pendant plus de quarante ans.



Très bel ensemble
établi dans une
reliure signée de
Jean-Paul Miguet

▷ PLUS DE PHOTOS





► PLUS DE PHOTOS

66 **Nicolas-Edme RESTIF
DE LA BRETONNE
& Louis BINET**

**Le Paysan perversi
La Paysane perversie
Les Figures du Paysan perversi**

CHEZ ESPRIT & CHEZ LA VEUVE DUCHESNE
LA HAIE [PARIS] 1776 [i.e. 1782] ET 1784
IN-12 (9,5 x 16,5 CM) • 9 VOLUMES RELIÉS

Plus célèbre édition et première illustrée pour *Le Paysan perversi* et édition originale pour sa suite, *La Paysane perversie* et pour le volume d'explication des figures. Cohen souligne que « les frais de l'illustration furent supportés par un homme riche, ami de Restif, sans doute Grimod de la Reynière. »

Reliures en plein maroquin rouge, dos à cinq nerfs richement ornés de filets et fers dorés, triples filets dorés en encadrement des plats, gardes et contreplats de papier peigné, contreplats encadrés de larges dentelles dorées, toutes tranches peignées et dorées, reliures signées Belz Nidrée, vers 1860-1880. ♦ 10 000 €

● Les *Figures du Paysan perversi* (que l'on ne rencontre que très rarement) [avec] *Les Figures de la Paysane perversie* : Un portrait de l'auteur en frontispice. « Explication des 120 planches si curieuses de Binet » (Cohen). La dernière page a été montée sur onglet et présente un petit manque en marge intérieure.

Superbe ensemble en reliure uniforme signée et rare exemplaire témoignant de la rocambolesque aventure éditoriale de ce grand texte.

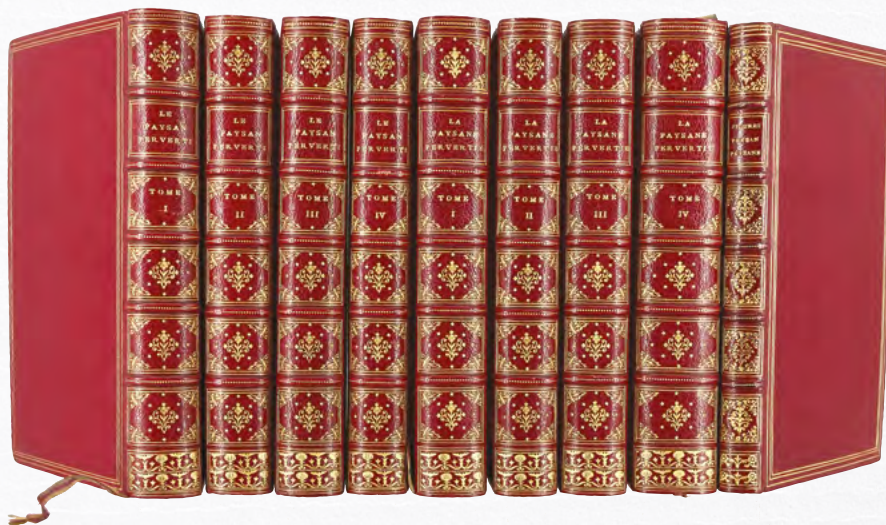
La généralité des exemplaires ne porte pas les mots *La Paysane Perversie*, sur le titre, la censure en ayant exigé la suppression, et seulement *Les Dangers de la ville*, etc. » (Cohen) L'exemplaire de la *Paysane* est bien complet, à la fin du tome IV, de la *Table des noms des personnages* (pp. 337-344), des *Avis sur les Dangers de la ville* (8 pp.), d'une *Revue des ouvrages de l'auteur* (pp. clxix-ccxlv) et d'un catalogue des *Ouvrages du même auteur*.

● *Le Paysan perversi*, 1776 – 8 parties en 4 volumes, 74 planches et 8 frontispices + 2 figures en double par Binet, gravées par Berthet et Le Roy. Habiles restaurations à quelques feuillets. Un petit trou au dernier feuillet du tome IV (catalogue de l'éditeur) et un feuillet monté sur onglet dans le tome II.

● *La Paysane perversie*, 1784 – 8 parties en 4 volumes, 38 planches dont 8 frontispices par Binet, gravées par

Berthet, Giraud le jeune et Le Roy. Habiles restaurations à quelques feuillets. Tous les volumes présentent les pages de titre pré-censure, celles du tome 3 ayant été recouverte à l'époque par la version modifiée.

Notre exemplaire de *La Paysane perversie* présente bien les rares pages de titre précédant la censure



67 Arthur RIMBAUD

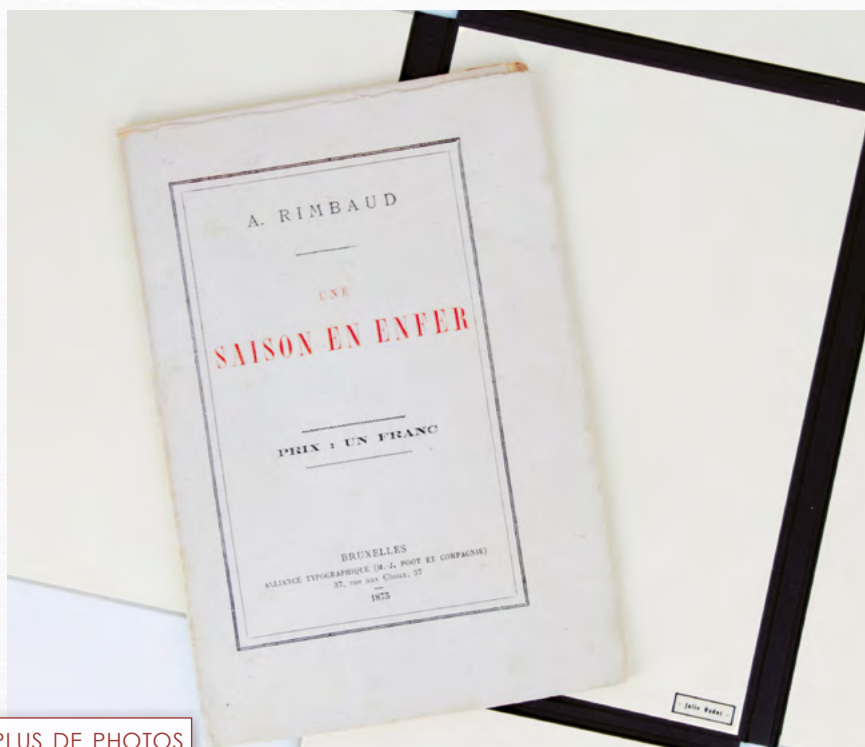
Une saison en enfer

ALLIANCE TYPOGRAPHIQUE (M.-J. POOT & C^{IE}) • BRUXELLES 1873 • 12,5 x 18,5 CM • BROCHÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale publiée à petit nombre et à compte d'auteur.

Exemplaire tel que paru comportant quelques inévitables et pâles rousseurs sur les tranches et plats de couvertures comme généralement.

Notre exemplaire est présenté dans un coffret signé Julie Nadot reproduisant la couverture et le dos de l'ouvrage, également protégé par un système de rabats intérieurs. ◆ 25 000 €



▷ PLUS DE PHOTOS

D'une grande rareté, l'édition originale d'*Une saison en enfer* constitue une pièce bibliophilique majeure à plusieurs titres : seul livre édité par la volonté de Rimbaud, alors jeune poète inconnu de dix-neuf ans, ce discret volume publié à compte d'auteur ne fut jamais payé par son jeune commanditaire. L'imprimeur conserva donc presque intégralement le tirage qui fut oublié dans l'atelier (Arthur Rimbaud en obtint seulement une dizaine d'exemplaires offerts à ses amis).

Le stock fut retrouvé en 1901 par un bibliophile qui récupéra les 425 exemplaires

en belle condition et détruisit le reste, détérioré par l'humidité. La curieuse composition de l'ouvrage constitue également une particularité étonnante de cette précieuse édition : l'absence de page de garde et de titre ou de pages conclusives (le texte débute *ex abrupto* après la couverture et finit de même), les 17 pages blanches intercalées de loin en loin dans le livre, et bien sûr les coquilles et fautes d'orthographe qui émaillent le texte sont autant de curiosités étudiées par les exégètes. C. Bataillé y consacre un important article dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*

(2008/3 – Vol. 108) et conclut qu'une volonté éditoriale et peut-être auctoriale préside à cette surprenante mise en page.

Recherchée et collectionnée très tôt par les bibliophiles, cette édition mythique a été généralement reliée luxueusement et il demeure aujourd'hui très peu d'exemplaires « tels que parus ».

68 Anne RADCLIFFE

Œuvres d'Anne Radcliffe

MARADAN • PARIS 1819 • 10,5 x 17 cm • 10 VOLUMES RELIÉS

Première édition collective française complète.

Reliures de l'époque en demi veau brun très finement frottées par endroits, dos lisses ornés de filets dorés, plats de papier caillouté.

Petites traces de colle angulaires sur les contreplats et les premières gardes blanches. Déchirures marginales avec manques sur la page de faux-titre du pre-

mier tome. Un petit manque marginal sur la page de faux-titre du cinquième volume. Rousseurs éparses sur quelques volumes.

Tomes 1 & 2 : *La Forêt ou L'Abbaye de Saint-Clair*, tomes 3 à 6 : *Les Mystères d'Udolphe*, tomes 7 à 9 : *L'Italien ou Le Confessionnal des pénitens noirs*, tome 10 (et 11 dans le même volume) : *Julia ou Les Souterrains du château de Mazzini*.

Bel et rare exemplaire des œuvres d'Anne Radcliffe, pionnière du roman gothique qui inspira Jane Austen, Walter Scott, Mary Wollstonecraft ou encore Dostoïevski.

Provenance : bibliothèque de Pierre de Torcy avec son ex-libris manuscrit sur chaque volume.

♦ 3 000 €



ROMAN GOTHIQUE

▷ PLUS DE PHOTOS

69 [Horace WALPOLE] Maurice BLANCHOT

Le Roman noir – Manuscrit autographe et tapuscrit complets

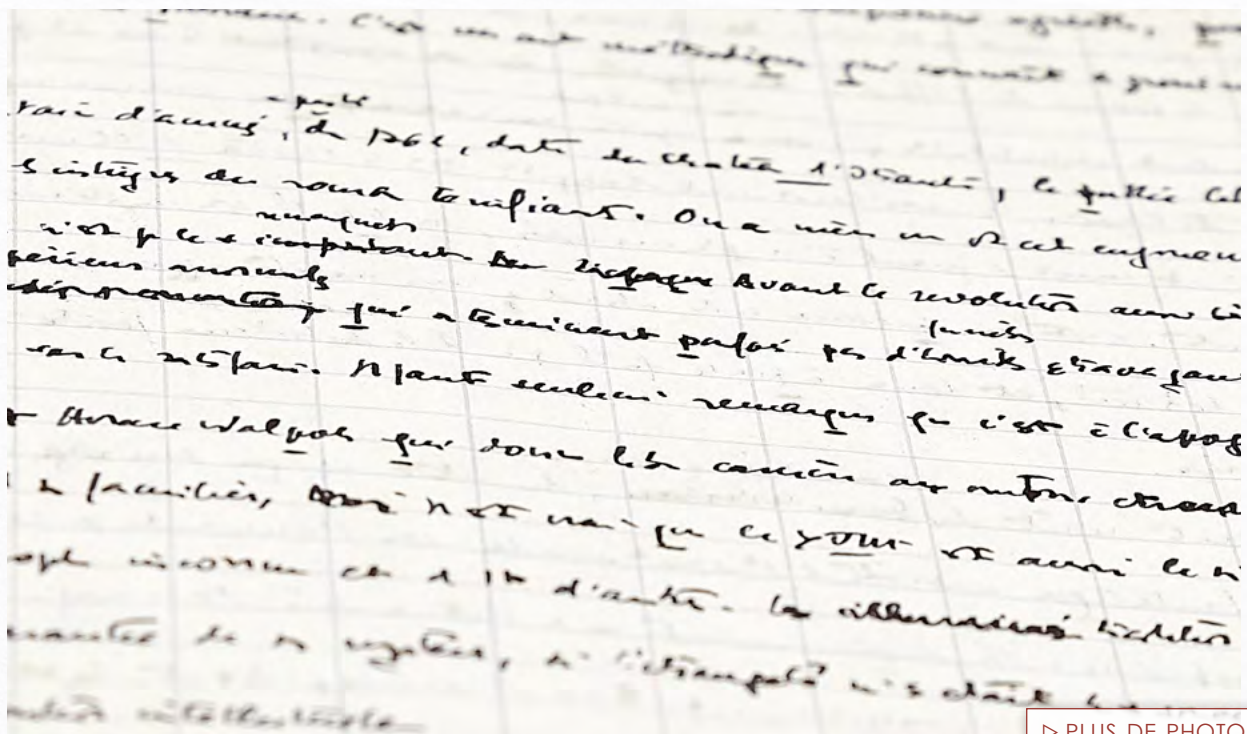
[JOURNAL DES DÉBATS] • [PARIS] 1944 • 13,5 x 21 cm & 2 PAGES IN-4 & 2 1/2 IN-8 • 2 PAGES 1/2 IN-4

Manuscrit autographe de Maurice Blanchot de 2 pages et demie in-8 publiée dans le numéro du 30 mars 1944 du *Journal des débats*.

Manuscrit recto-verso complet à l'écriture très dense, comportant de nombreuses ratures, corrections et ajouts. Il s'agit d'une chronique parue à l'occasion de la réédition du *Château d'Otrante* d'Horace Walpole avec une préface de Paul Éluard. On joint le tapuscrit complet.

♦ 1 800 €

La réédition par les éditions José Corti du *Château d'Otrante* est l'occasion pour Maurice Blanchot de donner sa définition du roman noir, qui connaît, grâce aux surréalistes notamment, un regain d'intérêt. : « **Le roman noir ne se confond pas simplement avec la littérature fantastique. S'il fait**



▷ PLUS DE PHOTOS

L'un des derniers manuscrits de Maurice Blanchot en main privée

une large part au merveilleux « de toute nature », il a pour principal objet d'émouvoir la sensibilité par les ressources de la terreur. Il veut secouer l'imagination. Il l'entraîne dans un mouvement frénétique qui ne lui laisse pas de repos. Il la provoque à tout croire, hormis les dénouements heureux et les compromis agréables, par des moyens dont le caractère conventionnel augmente encore la puissance. C'est un art méthodique qui connaît sa grossièreté et en tire souvent des effets subtils et remarquables. »

Blanchot poursuit par une analyse presque politique du roman noir — né au temps du rationalisme pré-révolutionnaire, pour s'épanouir dans les suites de 1789, avant de s'essouffler sous la Restauration. Et de conclure : « Horace Walpole est beaucoup plus qu'un précurseur. Avec ce volume fort mince, il apparaît vraiment comme l'auteur de milliers d'ouvrages qui sont nés de lui. »

Entre avril 1941 et août 1944, Maurice Blanchot publia dans la « Chronique de la vie intellectuelle » du *Journal des débats* 173 articles sur les livres récemment parus.

Dans une demi-page de journal (soit environ sept pages in-8), le jeune auteur de *Thomas l'obscur* fait ses premiers pas dans le domaine de la critique littéraire et inaugure ainsi une œuvre théorique qu'il développera plus tard dans ces nombreux essais, de *La Part du feu* à *L'Entretien infini* et *L'Écriture du désastre*.

Dès les premiers articles, Blanchot fait preuve d'une acuité d'analyse dépassant largement l'actualité littéraire qui en motive l'écriture. Oscillant entre classiques et modernes, écrivains de premier ordre et romanciers mineurs, il pose, dans ses chroniques, les fondements d'une pensée critique qui marquera la seconde partie du XX^e.

Transformé par l'écriture et par la guerre, Blanchot rompt, au fil d'une pensée exercée « au nom de l'autre », avec les violentes certitudes maurassiennes de sa jeunesse.

Non sans paradoxe, il transforme alors la critique littéraire en acte philosophique de résistance intellectuelle à la barbarie au cœur même d'un journal « ouvertement maréchaliste » : « Brûler un livre, en écrire, sont les deux actes entre lesquels la culture inscrit ses oscillations contraires » (« Le Livre », in *Journal des débats*, 20 janvier 1943).

En 2007, les *Cahiers de la NRF* réunissent sous la direction de Christophe Bident toutes les chroniques littéraires non encore publiées en volumes avec cette pertinente analyse du travail critique de Blanchot : « romans, poèmes, essais donnent lieu à une réflexion singulière, toujours plus sûre de sa propre rhétorique, livrée davantage à l'écho de l'impossible ou aux sirènes de la disparition. [...] Non sans contradictions ni pas de côté, et dans la certitude fiévreuse d'une œuvre qui commence [...] ces articles révèlent la généalogie d'un critique qui a transformé l'occasion de la chronique en nécessité de la pensée. » (C. Bident).

- Les manuscrits autographes de Maurice Blanchot en main privée sont d'une grande rareté, l'ensemble de ses archives étant à présent conservé à la Houghton Library, à l'Université d'Harvard. ●

70 Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Un feuillet manuscrit autographe de Terre des Hommes

1938 • 21 x 27 CM • 1 PAGE SUR UN FEUILLET

Manuscrit autographe original d'Antoine de Saint-Exupéry, une page rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier pelure jaune, nombreuses ratures, corrections et réécritures.

Exceptionnel manuscrit de travail d'un passage du chapitre VI intitulé « Dans le désert » de *Terre des Hommes*, véritable ode à la magie de contrées sauvages vouées à disparaître avec l'avancée inéluctable de l'âge industriel. Saint-Exupéry livre de magnifiques souvenirs de l'adversité libératrice, la « dissidence » tant chérie qu'il connut au cœur des déserts de Mauritanie et de Libye. **Les deux derniers paragraphes du manuscrit sont absents de la version finale de *Terre des Hommes*** ; le texte entier du feuillet demeure inédit en anglais, étant absent de la traduction anglaise de l'ouvrage publié sous le titre *Wind, Sand and Stars*.

Cet état du texte, avec de nombreuses ratures, constitue la véritable genèse de son chef-d'œuvre humaniste, lauréat du Prix Pulitzer et du Prix de l'Académie Française : l'écrivain retravaille et réarrange ses souvenirs publiés en reportages dans *Paris-Soir* en 1938. Certaines phrases (« Qu'importe ce que l'on trouve au pôle si l'on marche ainsi dans l'enchantement ») échappant aux biffures correspondent à des variantes d'un de ses reportages, accompagnées de passages inédits obscurcis de traits de plume.

Manuscrit témoignant d'une étape d'écriture précoce, non citée dans les notes et variantes de l'édition de La Pléiade. ♦ 10 000 €

« Nous nous sommes nourris de la magie des sables, d'autres peut-être y creuseront leurs puits de pétrole »

Le manuscrit reprend un passage de son cinquième article pour *Paris-Soir*, intitulé « La magie du désert c'est ça », publié le 14 novembre 1938. Il paraîtra, avec une partie des modifications de ce manuscrit et d'autres corrections ultérieures, en fin du sixième chapitre de *Terre des Hommes*.

DISSIDENCE ET LIBERTÉ

Le thème central du texte, la dissidence, est cité dès la première phrase du feuillet, et deviendra le titre du passage indiqué par la suite sur les épreuves dactylographiées. Ce leitmotiv suscite une bouffée de nostalgie chez l'écrivain, qui se remémore avec émotion de fugaces moments de liberté lors de ses échappées dans le désert : « **Les horizons** [biffé : contrées] **vers lesquels nous avons couru l'un après l'autre se sont éteints** [se sont éteints l'un après l'autre dans le texte publié], **comme ces insectes une fois pris au piège des** [sic] **mains tièdes** [qui perdent leurs couleurs une fois pris au piège des mains tièdes idem]. **Mais il n'y avait pas d'illusion** [celui qui les poursuivait n'était pas le jouet d'une illusion idem]. **Nous ne nous trompions pas, quand nous marchions ainsi de miracles en miracles** [nous courions ces découvertes idem]. **Le sultan des Mille et une nuits non plus, qui courait un matin** [poursuivait une matière si subtile idem] [phrase biffée], **que ses belles captives, une à une s'éteignaient à l'aube dans ses bras, ayant perdu, à peine touchées, l'or de leurs ailes** » Entre les lignes, on sent

poindre la conscience aiguë de la fin d'une époque, qui s'acheva avec la faillite de l'Aéropostale et son grave accident au Guatemala. Il se réfugie dans le souvenir des déserts insoumis de Mauritanie, ces terres peuplées de rebelles dont le charme s'est définitivement rompu avec le temps qui passe : « **Mais il n'est plus de dissidence. Cap Jubly, Cisneros, Puerto Cansado, Dora, Smarra, il n'est plus de** [mot biffé] **mystère** »

ESSENCE DES HOMMES CONTRE HOMMES DE L'ESSENCE

L'écrivain-aviateur livre un sublime passage sur ces contrées dont ses camarades aviateurs et lui-même furent les heureux observateurs : « **Car la poudre vierge des coquillages et les palmeraies interdites, nous ont livré leur part la plus précieuse : elles n'offraient qu'une heure de ferveur, et**

c'est nous qui l'avons vécue. » Le récit est conté à la première personne du pluriel, honorant la mémoire de cette « **petite civilisation fermée maintenant disparue** » constituée de ses camarades aviateurs tombés du haut du ciel, Guillaumet et Mermoz. Le feuillet contient également une prophétique remarque sur le sort de ces déserts, qu'il a intimement connus, bientôt exploités pour leurs ressources : « **Nous nous sommes nourris de la magie des sables, d'autres peut-être y creuseront leurs puits de pétrole, et s'enrichiront de leurs [biffé : cette] marchandises.** » On voit déjà poindre le personnage du businessman dans *Le Petit Prince*, une précoce manifestation de son opinion sur les dérives du progrès humain.

« ÉTOILES PAR GRAND VENT »

Ces mots jetés sur un fin feuillet de papier jaune représentent un état crucial et précoce de son chef-d'œuvre. Saint-Exupéry y assemble pour la première fois l'ouvrage encore sous son titre princeps *Étoiles par grand vent*, qui paraîtra en France sous le titre de *Terre des Hommes* en février 1939. Nous connaissons une autre feuille de papier de cette couleur avec les mêmes types de corrections, qui a également échappé au recensement de La Pléiade. On perçoit l'écriture plus directe d'un premier jet – le feuillet datant sans nul doute de la première synthèse de ses reportages journalistiques. **Quasiment chaque phrase subit une modification (rature, bifure, déplacement de mots ou expressions), qui ne se retrouvera pas**

systematiquement dans la version publiée : « On voit donc ici un travail fort subtil de reprises de textes fonctionnant de manière très différente selon les sujets, et nettement orientés vers cette recreation de l'Homme à laquelle invite le livre » (*Saint-Exupéry. Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, vol. I, p. 1009)

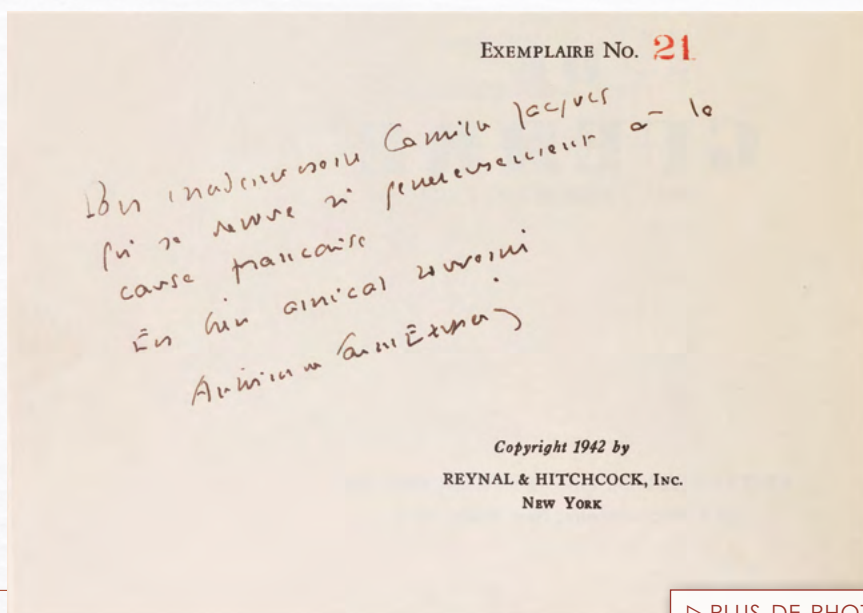
Précieux extrait de *Terre des Hommes*, la grande aventure humaniste et romanesque de Saint-Exupéry qui lui apporta une renommée internationale.

Ce manuscrit de toute rareté, criblé de ratures, de repentirs et réécritures se fait le témoin de l'intense travail d'écriture à l'origine de ce chef-d'œuvre intemporel.

71 Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Pilote de guerre

ÉDITIONS DE LA MAISON
FRANÇAISE • NEW YORK 1942
18 x 22,5 CM • RELIÉ

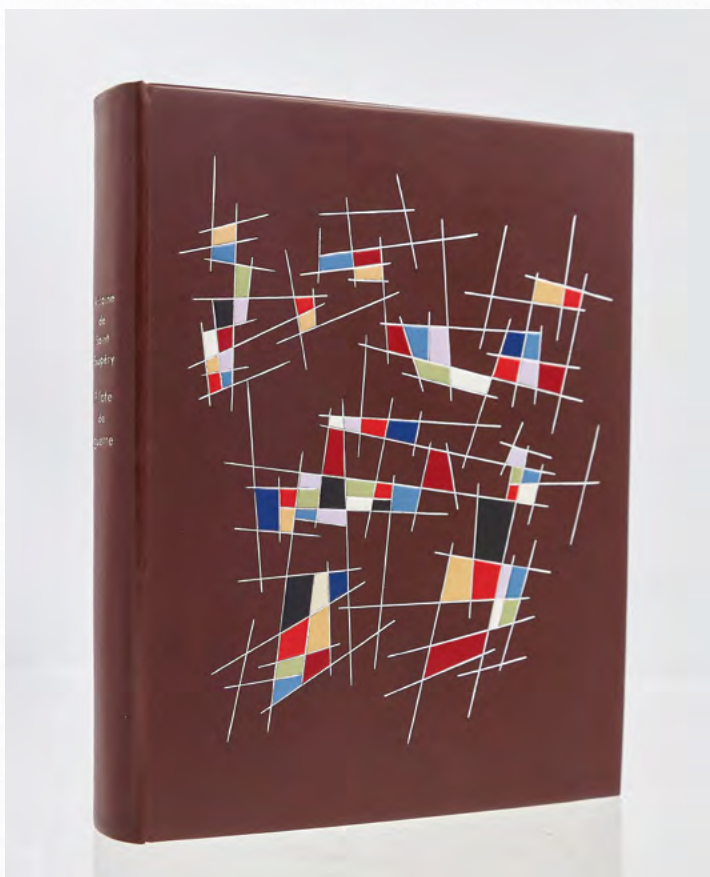


▷ PLUS DE PHOTOS

Édition originale, **un des 50 exemplaires numérotés sur papier texte**, tirage de tête après 1 exemplaire unique hors commerce sur papier vellum handmade et 25 lettrés hors commerce sur papier strathmore. Reliure en plein box bordeaux, dos lisse titré au palladium, plats décorés de filets au palladium, le premier serti de mosaïques de box multicolores, contreplats de box bordeaux, garde suivante de daim grenat, couvertures et dos conservés, tête nue à l'instar de toutes les reliures de Jean-Luc Honegger, coffret en demi box bordeaux, dos lisse titré au palladium, plats de lustrine vieux rose, intérieur de daim grenat, très bel ensemble signé Jean-Luc Honegger.

Exemplaire portant, en dessous de la justification du tirage, un envoi autographe signé d'Antoine de Saint-Exupéry à Camille Jacques : « Pour mademoiselle Camille Jacques qui se dévoue si généreusement à la cause française. En bien amical souvenir. » ♦ 20 000 €

Camille Jacques, expatriée en 1900, était professeure de français à Philadelphie. Très impliquée dans les relations franco-américaines, elle fonda en 1903 la Philadelphia's French Society Group puis le Cercle des trois conférences qui contribuèrent activement à la sensibilisation de l'opinion américaine à la tragédie européenne et à la diffusion des œuvres de la Résistance française.



Publié à New York, *Pilote de guerre*, récit autobiographique presque prémonitoire, traduit la même année sous le titre *Flight to Arras*, procédait, pour Saint-Exupéry, du même effort de conviction et de solidarité entre les peuples.

L'écrivain, arrivé à New York en décembre 1940, dans l'objectif de persuader le gouvernement américain d'entrer en guerre, ne parlait cependant pas un mot d'anglais.

Il allait trouver en cette compatriote une aide précieuse comme en témoigne le don d'un des très rares grands papiers hors-commerce de cette édition originale, et la dédicace patriotique dont il enrichit son exemplaire.

72 Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Le Petit Prince

GALLIMARD • PARIS 1945
16,5 x 22,5 CM RELIURE DE L'ÉDITEUR

Première édition française imprimée à 12 750 exemplaires numérotés au composteur rouge sur la page d'achevé d'imprimer en fin de volume.

Ouvrage illustré d'aquarelles d'Antoine de Saint-Exupéry.

Reiure de l'éditeur en plein cartonnage bleu, dos lisse légèrement décoloré, jaquette illustrée.

Bel exemplaire complet de sa jaquette illustrée, rare en bel état.

◆ 3 800 €



▷ PLUS DE PHOTOS



► PLUS DE PHOTOS

« Cette petite édition que l'on dit fort exacte, est vraiment un bijou typographique, et peut-être ce qui a jamais été imprimé de plus beau en langue hébraïque. »

(A. A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*)

73 [François Vatable & Robert Estienne]

Quinque libri legis (קוּחַ ירפס השימח) (Pentateuque : La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome)

ROBERT ESTIENNE • PARIS 1546 • IN-16 (7 x 11,5 cm) • A-R₈ S₁₀ [146 F.] ET T-Z₈ AA-KK₈ LL₃ [124 F.] ET MM-YY₈ [88 F.] ET ZZ₈ A-N₈ O₁₀ [122 F.] ET P-Z₈ AA-DD₈ E₄ [108 F.] • 5 VOLUMES RELIÉS

Première édition hébraïque in-16 de ce livre de la Bible par Robert Estienne. À la suite du succès de l'édition in-4 en 4 volumes dont l'impression s'étala de 1539 à 1544, cette édition miniature constituée de dix-sept parties fut publiée entre 1544 et 1546 ; chaque volume, complet en soit, comportait sa propre page de titre, sans mention de volumaison et était ainsi acquis séparément.

Belle marque d'imprimeur à chaque page de titre ainsi que plusieurs encadrements gravés. Seule la page de titre est bilingue (latin-hébreu). **Nombreuses notes marginales de l'époque en latin, essentiellement dans les deux premiers volumes.** ♦ 10 000 €

Cette impression minuscule, véritable prouesse typographique pour une édition en caractères hébraïques, était destinée aux étudiants de la Sorbonne et du Collège Royal, comme l'atteste la présence de nombreuses notes marginales du temps ainsi que la numérotation des lignes de plusieurs pages dans certains des volumes en notre possession.

**Au commencement
était le verbe
exact**

Cette Torah en cinq volumes comprend la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. L'édition, s'appuyant sur l'édition princeps hébraïque publiée par Soncino en 1488, est réalisée par l'humaniste François Vatable. Le texte, intégralement en hébreu, suit la tradition massorétique et présente des diacritiques facilitant sa vocalisation.

Exégète de talent, François Vatable (1495-1547) « pionnier des études hébraïques de la Renaissance française » (Y. Sordet,

Histoire du livre et de l'édition) fut membre du Cénacle de Meaux de Jacques Lefèvre d'Étaples et réalisa pour lui en 1509, la traduction en latin de l'*Hebraicum*, l'un des cinq psautiers du *Quincuplex Psalterium* publié par Henri Estienne. François I^{er}, à la fondation du Collège de France en 1530 lui confia la chaire d'hébreu. Près de dix ans plus tard, et toujours en qualité de professeur d'hébreu, il travailla aux côtés de Robert Estienne (1503-1559) – éditeur du Roi pour le latin et l'hébreu – sur les textes hébraïques de la Bible.

Très bel et rare ouvrage, **collaboration de deux des plus grandes figures de l'érudition humaniste parisienne** et témoignage du regain d'intérêt pour les textes anciens et l'étude des œuvres dans leur langue originale.

Provenance : bibliothèque de Charles John Dimsdale (1801-1872), cinquième baron de l'empire russe, avec son ex-libris encollé au contreplat.



LÉON TROTSKI
LA
RÉVOLUTION
TRAHIE

Traduit du russe par
VICTOR SERGE

► PLUS DE PHOTOS

« Le présent volume retrace les étapes de la lutte de six années que la fraction dirigeante poursuit actuellement dans l'U.R.S.S. contre l'Opposition de gauche (bolchévik-léniniste) en général, et contre l'auteur de ce livre en particulier. Une grande partie de ce volume est consacrée à réfuter les accusations et les calomnies grossières dirigées contre moi personnellement »

(Préface)

74 **Léon TROTSKY**

La Révolution trahie

GRASSET • PARIS 1936 • 11,5 x 18,5 CM • RELIÉ

Édition originale de la traduction française de Victor Serge, un des 26 exemplaires numérotés sur alfa, seuls grands papiers.

Reliure en demi maroquin vieux rouge, dos à cinq nerfs, contreplats et gardes de papier gris, couvertures et dos conservés, tête dorée, reliure signée Goy & Vilaine.

◆ 2 800 €

Né en Belgique de parents émigrés antitsaristes, Victor Serge s'engagea en politique dès l'âge de quinze ans, militant dans les rangs de la Jeune Garde socialiste. Antimilitariste et libertaire, il participa à de nombreuses manifestations anarchistes et fut condamné pour avoir hébergé les membres de la Bande à Bonot. En 1919, il se mit au service de la révolution et devint membre du Parti communiste russe avant de condamner vivement la dégénérescence stalinienne de l'État soviétique. Exclu du Parti et déchu de sa nationalité soviétique, il fut finalement

banni d'U.R.S.S. en 1936, quelques mois avant le premier procès de Moscou. Proche de Léon Trotsky, il traduisit plusieurs de ses œuvres avant de se détourner de lui jugeant son idéologie trop sectaire.

Rare et très bel exemplaire de cet essai rédigé par Trotsky lors de son exil en Norvège, qui ne sera publié en U. R. S. S. qu'en 1991.

75 Léon TROTSKY

La Révolution défigurée

ÉDITIONS RIEDER • PARIS 1929 • 13,5 x 20,5 cm • BROCHÉ

Véritable édition originale, un des 15 exemplaires lettrés sur pur fil, seuls grands papiers.

Le texte, rédigé en russe par Trotsky durant son exil, fut d'abord publié en français dans cette traduction de Victor Serge. Il faudra attendre 1931 pour qu'il paraisse en russe et ne connaîtra une traduction anglaise qu'en 1937.

Très rare hommage autographe daté et signé de Léon Trotsky : « 6/IX 1929 Mes meilleurs saluts L. Trotsky. »

◆ 8 000 €

Les ouvrages dédiés par Léon Trotsky, particulièrement ceux précédant le milieu des années 1930, sont d'une insigne rareté.

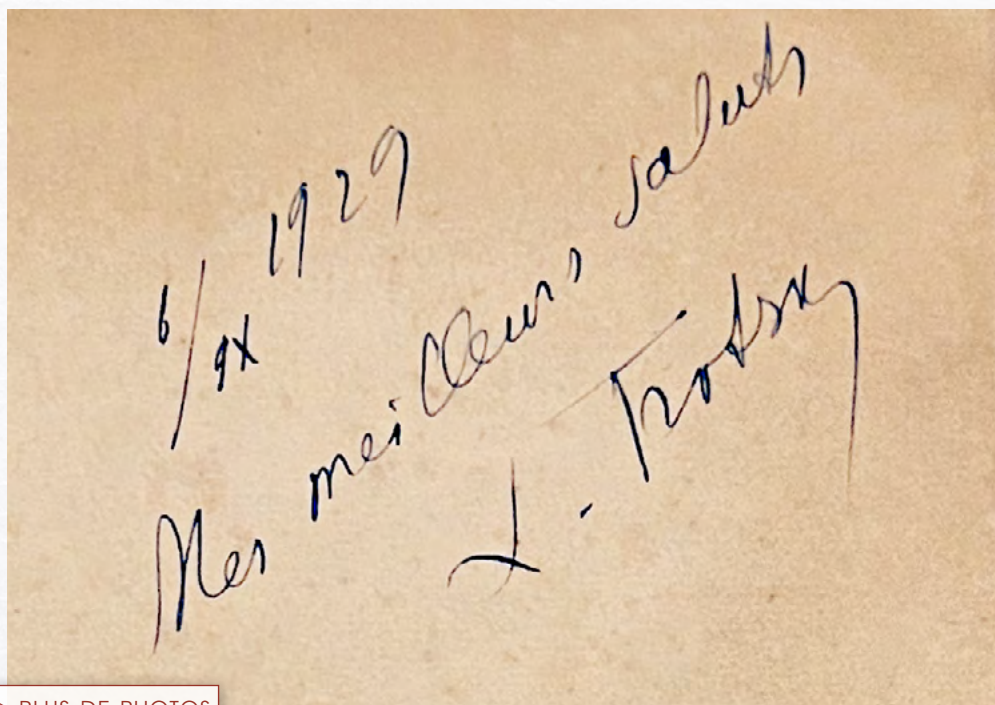
Celui-ci fut vraisemblablement offert à Ivor Montagu (1904-1984), personnage allotropique, à la fois cinéaste – il collabora notamment avec Alfred Hitchcock –, militant politique au sein du Parti Communiste et du Parti travailliste de Grande-Bretagne et pongiste de talent créateur de la Fédération internationale de tennis de table.

Montagu entama une correspondance avec Trotsky début juillet 1929, alors que ce dernier était exilé sur l'île de Prinkipo, près de Constantinople. Il lui fournit de nombreux livres et articles et tenta surtout de l'aider à venir en Angleterre, sans succès. Dans une lettre du 22 septembre 1929, soit quelques jours après la rédaction de l'envoi de notre exemplaire, Trotsky s'inquiète et demande à Montagu : « Avez-vous reçu mon livre en français *La Révolution défigurée* et ma brochure en allemand ? Mon autobiographie doit sortir à la fin du mois. J'ai demandé à

l'éditeur américain de vous en envoyer un exemplaire dès que l'édition sera prête. » Seconde longue lettre le lendemain : « À propos, j'espère que vous avez reçu mon ouvrage en français » Il semblerait que les deux hommes correspondaient en français, comme en témoigne un autre passage de la lettre du 22 septembre : « Je vous ai écrit une longue lettre en russe. Je ne suis pas sûr que vous l'avez reçue, et si vous l'avez reçue, que vous soyez parvenu à démêler le texte russe. J'ai en ce moment un collaborateur français, et je peux donc vous écrire en français. » Montagu fit partie des rares visiteurs – avec Simenon – à venir voir Trotsky à Prinkipo.

Les lettres de Léon Trotsky adressées à Ivor Montagu sont aujourd'hui conservées à la Houghton Library d'Harvard.

Rare exemplaire de ce pamphlet contre l'historiographie stalinienne naissante enrichi d'un précieux envoi autographe signé du perpétuel exilé à l'un de ses camarades communistes.



▷ PLUS DE PHOTOS

Trotsky en français dans le texte : une édition originale capitale

76 Maurice UTRILLO & Francis CARCO

Montmartre vécu par Utrillo

ÉDITIONS PÉTRIDÈS • PARIS 1947 • 28 x 38 CM • RELIÉ

Édition originale, un des 240 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, illustrée de 22 lithographies en couleurs exécutées d'après des gouaches, dont 12 hors-texte, de Maurice Utrillo, tirées par les ateliers de Fernand Mourlot et Lucien Détruit.

Reliure doublée à tiges en plein veau aniline blanc, décor peint en nuance de vert opaline et de gris se prolongeant sur les doublures bords à bords, tiges de titane et gardes volantes de papier assorties. Titrage au film gris et vert opaline en long sur le dos. Chemise rigide décorée, titrée sur le dos, étui. **Reliure signée Julie Auzillon**, tirages de Geneviève Quarré de Boiry et tranche de tête dorée au palladium par Jean-Luc Bongrain. (2022) Couvertures et dos conservés. ♦ 15 000 €

Cet ouvrage, présentant toutes les époques de l'artiste montmartrois, fut publié à l'occasion de l'exposition consacrée aux œuvres de Maurice Utrillo organisée en 1947 à la galerie de Paul Pétridès.

Monté sur onglet en tête de l'ouvrage, un sonnet autographe intitulé « L'Art pictural » signé de Maurice Utrillo adressé à Francisque Poulbot ; deux quatrains et deux tercets rédigés à l'encre noire sur un papier pelure ligné. Précédant ce poème, le peintre a précisé : « Sonnet par Maurice, Utrillo, V, dédié à son ami et confrère Georges Kars. » En tête du feuillet, se trouve un envoi autographe signé d'Utrillo : « Amicalement à Francisque Poulbot ».

Ce beau poème, véritable chant d'indépendance picturale doublement signé par Utrillo, est adressé à une figure incontournable de la vie montmartroise, le dessinateur Francisque Poulbot. L'exceptionnelle offrande manuscrite réunit des monuments vivants de la Butte, marqués par la bohème et l'ivresse : Utrillo, Poulbot, ainsi que Georges Kars, artiste tchèque installé à Montmartre dont Utrillo célèbre la peinture à travers ce sonnet.

Quelques taches marginales ne gênant pas la lecture. Le sonnet a été publié dans *Art*, vol. 2 (octobre 1934-juillet 1935, p. 9).

Utrillo adresse ces vers en 1928 à Francisque Poulbot, ancien camarade du lycée Rollin devenu dessinateur renommé, gouguettier et fondateur de la République de Montmartre. Poulbot croqua le peintre à de nombreuses reprises dans ses chères rues montmartroises, pinceau dans une main et bouteille dans l'autre, la silhouette du Sacré-Cœur veillant sur cette âme damnée à l'ascendance incertaine. Ils séjournèrent tous deux à différentes périodes au 12 rue Cortot, mythique adresse de la Butte, devenue musée de Montmartre. L'année de l'envoi de ce sonnet, Utrillo peint une superbe gouache représentant la maison de Poulbot avenue Junot, en plein cœur de ce « bidonville de la Bohème » dont les œuvres d'Utrillo capturent le charme aujourd'hui disparu.

Connu pour sa peinture, Utrillo trouve cependant dans la poésie une forme de rédemption à ses épisodes de folie éthylique. Considéré par ses amis comme un « bâtisseur de sonnets ou de quatrains dithyrambiques », ses vers feront l'objet d'un article élogieux de Félix Fénéon. Utrillo fait également appel à la poésie pour célébrer ses voisins artistes montmartrois. Il écrit ce poème en l'honneur du peintre tchèque Georges Kars, en remerciement d'un saisissant portrait de lui exposé à la galerie Berthe Weill :

« Qu'il me soit donc ici permis en compagnon
Sincère et noble et pur, en non troubleur
en rond,
Sur cet Art pictural, d'émettre un trait
austère,
Georges Kars, en ce lieu de digne réunion,
Rue Laffitte, chez Weill, de l'art porte-fa-
nion,
S'affirme en ses tableaux inventif et sin-
cère... »

Kars s'était établi à Montmartre en 1908 et passa de nombreux étés à Cadaqués avec sa femme en compagnie d'Utrillo et de sa mère, Suzanne Valadon. À travers ces vers dédiés aux lignes pures de « son ami et confrère » Kars, Utrillo célèbre l'indépendance et la personnalité picturale émancipée de tout mouvement artistique, qui le caractérisent lui-même : peintre autodidacte, il s'affranchit ici de l'académisme et même des avant-gardes d'autrefois, désormais copiées et remaniées à outrance. Il cite tour à tour la révolution impressionniste incarnée par l'atelier Cormon que fréquenta Van Gogh, mais également Camille Corot, ainsi que le cubisme et le futurisme, devenus « **de bon ton** » en cette fin des années vingt :

« Lors ! en France, il est dit que tout
peintre en renom
Digne des traditions, ou Corot ou Cormon,
Ou de tout autre esprit quelque peu ré-
fractaire,
CUBISTE OU FUTURISTE IL S'IMPOSE ET S'AVÈRE...
AUX GENS DE PUR SNOBISME et adulant son
nom,
Par de vains procédés il fausse le bon ton,
S'inspirant et des goûts et du Tendre et
Sévère
Et tous fats préjugés chers aux sots, sur la
terre [...] »

Ce monumental ouvrage rétrospectif du « peintre de Montmartre » enrichi de ses vers manuscrits et accompagné des textes de Francis Carco, concentre l'âme artistique de la Butte – il forme une ode à ce quartier perché au sommet de Paris qui vit maître tant de créations littéraires et picturales intemporelles. L'exemplaire est établi dans une somptueuse reliure d'art signée par l'une des figures montantes de la reliure contemporaine française.

▷ PLUS DE PHOTOS

MAURICE UTRILLO
FRANCIS CARCO

L'hymne
tabou du
maître des
zazous



77 Boris VIAN

Ensemble complet des manuscrits et tapuscrit de la chanson Les Gens de Saint-Germain

[1948-1949] • 31 x 20 cm • 16,5 x 11 cm ET 20,7 x 26,7cm • 3 FEUILLETS

- Un feuillet à carreaux perforé rédigé par Boris Vian à l'encre bleue, nombreuses ratures et corrections, quelques déchirures marginales. Ce feuillet est plié en trois, comme s'il s'agissait de la maquette d'un tract. En tête du feuillet, quelques essais manuscrits de la main de Vian confirment que ce texte était peut-être destiné à devenir l'hymne d'un cercle de germanopratin : « **CLAC : Cercle Littéraire des amis des caves / Cercle libre des amateurs de cuisine.** » Au verso de ce feuillet, des notes manuscrites de Vian probablement en vue d'animer ce cercle qui ne fut, à notre connaissance, jamais créé : « **Tableau d'affichage – signé le troglodyte de la semaine [...] Manifestes à faire signer toutes les semaines.** »

- Un papillon perforé prélevé sur un feuillet de cahier d'écolier représentant la strophe « **Pour venir au Tabou** » et la suivante, également de la main de Boris Vian. La première strophe n'apparaît pas dans son intégralité sur le feuillet principal. Une trace d'adhésif au verso.

- Un feuillet perforé tapé à la machine, mise au propre du manuscrit. En bas à droite, la date « **1948-1949** » est indiquée. ♦ 4 000 €

Cette chanson – une des toutes premières de Vian – est un véritable hymne germanopratin, qui ne fut jamais interprétée hors des caves. Il préfigure le fameux *Manuel de Saint-Germain-des-Prés* qui ne paraîtra qu'en

1974. Elle fut retranscrite, avec les strophes dans un ordre différent, dans le tome 11 des *Œuvres complètes* de Boris Vian consacré à ses chansons, mais certains vers barrés de notre manuscrit demeurent bien lisibles et inédits : « Quand on n'sait pas danser / Il vaut mieux

s'en passer ».

Alexandre Astruc, cité à deux reprises dans la chanson, témoigne dans ses mémoires de la création de celle-ci : « Je dois reconnaître qu'en dépit de l'alcool qu'on pouvait y ingurgiter, je n'aimais pas vraiment les caves, ni les pitreries de Vian, auquel je reconnaissais pourtant un réel talent de pasticheur et de pince-sans-rire. Il avait écrit une chanson très drôle sur les cocktails que donnait Gaston Gallimard chaque premier vendredi du mois. Tout ce que la littérature française comptait de plus sérieux s'y retrouvait, cul par-dessus tête, les jambes des femmes battant l'air dans leurs jupes new-look, sur l'herbe tendre des pelouses de Gaston, tant le préposé à la boisson, un homme rougeâtre du nom de Bitodos, avait coutume de forcer sur la dose d'alcool. En voici, autant que je m'en souviens les paroles édifiantes :

« Et le vendredi soir / On va chez Gallimard / On mang' des pt'its gâteaux / Offerts par Bitodos / Et l'on voit Jean Genet / qui se fait... enculer / Tandis que sur l'gazon / Astruc rend son gougeon... »
(A. Astruc, *La tête la première*, 1975)

Je vous mène en prison
 C'est pas qu'ça soy très drôle
 De boire dans une tôle
 Mais on a l'avantage
 De rester à la page
 Et de voir Jean Benet
 Qui te fait enrhumer
 Pour venir au Tabou
 faut être un peu zazon
 faut parler...

ligne
 abric de l'établissement
 Nés à faire signer toutes
 eut des femmes en jupons
 à couper la barbe d'Astruc
 chronique scandaleuse
 belles dames de St. Germain
 notes de manœuvre, etc...
 ont de rue du barma

▷ PLUS DE PHOTOS

Les femmes que nous aimons
 sont ~~les~~ les saucissons
 elles se sautent zazon
 mangent de saucisson
 Elles comprennent ce qu'on cherche
~~elles~~ on leur tend la perche
 quand
~~elles se pincent / tout ça /~~
~~au nez / on les /~~
 Elles connaissent tous les trucs
 Grâce aux leçons d'Astruc
 Et nous font des enfants

Clac
 Cercle libre
 de amateurs

Cette mention précise de l'impertinente chanson dans ses souvenirs des caveaux parisiens prouve qu'Astruc a entendu Vian l'interpréter, sans doute même à plusieurs reprises. La mémoire d'Astruc n'est pourtant pas tout à fait exacte et la chanson de Boris Vian, bien au-delà de l'évocation des garden parties de Gaston Gallimard, constitue un véritable hommage au mode de vie germanopratin, alors en péril.

Cette chanson grivoise fut en effet rédigée aux derniers souffles du Tabou, célèbre club-cave fondé en 1947 où Boris Vian régnait en maître, entouré d'autres illustres personnalités citées dans ce tableau :

« Les gens de Saint-Germain / S'amuse comme des gamins / Ils lisent du Jean-Paul Sartre / En mangeant de la tarte. »

Deux strophes rendent hommage à la my-

thique cave de la rue Dauphine :

« Pour venir au Tabou / Faut être un peu zazon / Faut porter la barbouze / Et relever son bénouze – Dans une ambiance exquise / On mouille sa chemise / Et quand y'a trop d'pétard / Ça finit au mitard » tandis que deux autres évoquent l'avenir des zazous : « Mais quand nous serons vieux / Tout ira bien mieux / On s'paiera des p'tites filles / Pour s'occuper la quille – Et on viendra toujours / Fidèle a ses amours / Au Cercle Saint-Germain / Pour y voir des gens bien. »

Cette nouvelle évocation du « Cercle » adjointe aux annotations « CLAC » en tête du feuillet peuvent laisser supposer que Vian souhaiter créer un collectif qui survi-

Secrète et précoce chanson, à l'écriture hâtive et aux nombreuses ratures, sans doute écrite sur le coin de table d'un caveau, hommage aux troglodytes célèbres et aux zazous anonymes de Saint-Germain-des-Prés

vrai au-delà du Tabou. Quoi qu'il en soit, à l'époque de la création de cet hymne aux « gens de Saint-Germain », naît le Club Saint-Germain, nouvelle cave plus « select » que son aînée qui deviendra la première scène jazz de Paris.

Provenance : Fondation Boris Vian.

78 Vernon SINCLAIR alias Boris VIAN

Ensemble complet des manuscrits et tapuscrit de la chanson Pour bercer ma peine rédigée pour son examen d'admission à la SACEM

6 JANVIER 1951 • DIVERS FORMATS • 6 FEUILLETS

Ensemble complet du manuscrit et du tapuscrit de travail de Boris Vian, genèse de la chanson *Pour bercer ma peine*.

- Un feuillet et deux papillons perforés rédigés à la main à l'encre par Boris Vian. Nombreuses ratures.
- Un feuillet plié en deux rédigé à l'encre de la main de Boris Vian également, comportant le titre de la chanson et les mentions suivantes : « 6.1.51 – Boris Vian 3 rue D'Aumale St Tropez Var »
- Deux feuillets perforés tapés à la machine, mise au propre du manuscrit.

La musique de ce texte fut composée par Louis Bessières et la chanson fut interprétée par Magali Noël. ♦ 2 500 €

▷ PLUS DE PHOTOS

Le 6 janvier 1951, Boris Vian passe l'examen obligatoire d'admission à la Sacem sur le thème imposé « Pour bercer ma peine ». Sa qualité d'auteur reconnu lui permettra désormais de percevoir des droits d'auteur. Rappelons qu'en 1951, il a déjà publié huit romans : *Vercoquin et le plancton*, *L'Écume des jours*, *J'irai cracher sur vos tombes*, *Les morts ont tous la même peau*, *Et on tuera tous les affreux*, *Elles se rendent pas compte*, *L'Automne à Pékin*, *L'Herbe rouge*, un recueil de nouvelles *Les Fourmis*, et un recueil de poésie *Cantilènes en gelée*, présenté une pièce de théâtre *L'Équarissage pour tous*, fait des traductions (*Le Grand Sommeil*, *La Dame du lac...*), écrit des articles, et tout cela ne lui a rapporté que très peu d'argent car ses livres se vendent mal, hormis le trop célèbre *J'irai cracher sur vos tombes*. Boris Vian doit passer à autre chose de plus lucratif si possible. On peut dire qu'il s'y emploie de ce pas en se lançant dans la chanson. » (*Œuvres de Boris Vian*, tome 11).

Dans la fiche professionnelle de Boris Vian à la SACEM, on lit le pseudonyme qu'il s'est choisi : Vernon Sinclair...

L'examen d'entrée à la SACEM fut instauré en 1878 et perdurera jusqu'en 1991. Les aspirants à l'adhésion – qui donnait



Vernon Sullivan
est mort, vive
Vernon Sinclair !

*Je ne sais pourquoi l'on persiste
À ressasser tous ses chagrins
Pourquoi lorsque l'on est trop triste
On veut prendre le dernier train*

notamment le droit à une pension – disposaient d'une heure à une heure et demie pour composer une chanson sur un thème imposé. Le centre d'examen du 10 de la rue Chaptal vit ainsi défilet les plus grands noms de la chanson française et les thèmes les plus décadents : Bourvil dut composer, en 1944, sur le thème « Totor le tatoué »

tandis que Georges Brassens reçut l'intitulé « Les étrennes de mon amie » en 1942.

Il faut croire que Boris Vian fut reçu par un examinateur peu fantaisiste car la chanson qu'il écrivit lors de son examen est d'une rare mélancolie ...

Provenance : Fondation Boris Vian.



▷ PLUS DE PHOTOS

79 Richard WAGNER

Portrait photographique de Richard Wagner

FRITZ LUCKHARDT • VIENNE [CA. 1860]
6,4 x 10,5 CM • UNE PHOTOGRAPHIE

Photographie originale sur papier albuminé, au format carte de visite, contrecollée sur un carton du studio Fritz Luckhardt à Vienne, représentant Richard Wagner de profil.

Annotations manuscrites au dos du cliché, dont la mention « Collection Romi ». Robert Miquel journaliste et « historien de l'insolite » français tenait une boutique au 15 rue de Seine qui fut immortalisée par Robert Doisneau dans sa série intitulée *La Vitrine de Romi*.

Nous n'avons trouvé aucun autre exemplaire de cette photographie dans les collections publiques internationales.

◆ 1 200 €

80 Richard WAGNER

Oper und Drama

VERLAGSBUCHHANDLUNG VON J.-J. WEBER • LEIPZIG 1869 • 14,5 x 23 CM • RELIÉ

Deuxième édition en partie originale, avec une nouvelle préface (« An Constantin Frantz », datée du 28 avril 1868 à Tribtschen bei Luzern). La première édition a été publiée chez le même éditeur en 1852. Reliure en plein maroquin bordeaux, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, gardes et contreplats de papier coquille, encadrement d'une dentelle dorée sur les contreplats, premier plat de couverture conservé, tête dorée, double filet doré sur les coupes.

Quelques rousseurs, plus prononcées sur certains feuillets, une petite restauration au coin supérieur droit page IX-XIV sans atteinte au texte, une annotation au crayon pages 116 et 139, habiles restaurations en tête et en pied du mors supérieur.

Exceptionnel et intime envoi autographe signé de Richard Wagner à un ou une mystérieuse dédicataire : « Hierbei sollst du meiner gedenken, denn alles habe ich ernstlich gemeint. R. W. » [Tu te souviendras de moi, car tout cela je l'ai pensé sérieusement].

◆ 30 000 €

Cette émouvante confidence manuscrite à la tonalité éminemment personnelle, de surcroît sur le plus important de ses écrits théoriques, se distingue radicalement des expéditifs « Zur Erinnerung » écrits par le compositeur sur ses partitions d'opéra, ou des petits mots qu'il avait coutume de distribuer aux mécènes à l'issue de ses représentations.

Nous n'avons pu référencer aucun autre exemplaire d'*Oper und Drama* avec envoi passé sur le marché ou dans une institution. L'autobiographie et la correspondance du compositeur révèle cependant l'existence de deux dédicaces sur

cette œuvre majeure. Un premier envoi est adressé à Theodor Uhlig sur le manuscrit original du texte, avec une citation autographe inspirée de Goethe. Le second et seul autre envoi mentionné dans une lettre de Wagner aurait été réalisé sur la présente édition pour Malwida von Meysenbug. S'il n'est pas impossible que notre exemplaire du « livre de tous les livres sur la musique », selon Richard Strauss, soit celui-ci, le style et la teneur de l'envoi permettent de légitimement attribuer cet exemplaire à un dédicataire plus prestigieux encore.

UN MANIFESTE « TRÈS SOLIDE »

Wagner achève en février 1851 l'écriture d'*Oper und Drama*. Ce « livre très solide » – tel qu'il le décrit dans une lettre à Franz Liszt, énonce les principes révolutionnaires du *Leitmotiv* et de *Gesamtkunstwerk*, utopie politique et esthétique d'un drame musical synthèse des arts. Le texte fait partie de ses Zürcher Kunstschriften, trois essais fondateurs composés durant ses années d'exil suisse, avec *Kunstwerk der Zukunft*, et *Die Kunst und die Revolution*. Il y expose la forme qu'allait prendre son célèbre Ring, futur « festival scénique en un prologue et trois journées », et inclut ses réflexions sur la relation art et société, ainsi que ses théories sur l'avenir de l'opéra. En 1868, il décide d'achever la composition de cette monumentale tétralogie et travaille simultanément à la seconde édition d'*Oper und Drama*, qui paraîtra en fin d'année 1868 – et non en 1869 comme l'indique la couverture. Elle ne différera finalement de la précédente que par sa nouvelle préface – le peu de modifications apportant ici la preuve de la permanence de sa vision musicale et artistique près de vingt ans après sa première rédaction. Il ne cessera de la défendre avant de trouver la manifestation ultime de son grand œuvre à Bayreuth en 1876.

Cette seconde publication corrigée et enrichie d'une préface repensée, s'inscrit donc dans le processus créatif de l'artiste en élevant sa réflexion au rang de manifeste politique et musical, comme en témoigne la dédicace aussi intime qu'énigmatique de notre exemplaire.

● **La prééminence de l'ouvrage pour le compositeur, l'absence d'attribution explicite de l'envoi,**

le tutoiement, et la teneur du message confirment l'importance du dédicataire et son appartenance au cercle intime de l'auteur. ●

Parmi les personnalités gravitant autour du maître à la date de l'envoi, plusieurs ont pu susciter cette dédicace :

● FRIEDRICH

Friedrich Nietzsche est sans nul doute le plus important. Il rencontre Wagner pour la première fois cette même année. Au moment même de la publication de cette édition, il séjourne chez son mentor à Tribtschen, où les deux génies sacrés connaissent une intense émulation artistique et intellectuelle. On sait que Nietzsche sera durablement influencé par *Oper und Drama* et, plus encore, qu'il possédait sans doute lui-même cette seconde édition, recommandée à son ami Erwin Rohde dans une lettre du 25 novembre 1868. Il fera l'éloge de l'ouvrage à plusieurs reprises dans sa correspondance, notamment dans les mois qui suivirent cette parution.

● FRANZ

On pourrait également penser au compositeur Franz Liszt, qui demeurera un immense soutien artistique et financier, ainsi qu'un ami intime de Wagner qui s'installera définitivement avec Cosima, la fille de Liszt et Marie D'Agoult, en novembre 1868, au moment de la parution de cette édition.

● LOUIS

Enfin, le plus important mécène de Wagner, Louis II de Bavière, avait lu avec grande attention la première édition d'*Oper und Drama* dès l'âge de treize ans, comme le révèlent ses journaux intimes. L'année de cette seconde édition si appréciée de son ami, Wagner adresse un envoi sur la partition de *Siegfried*, au souverain mélomane qui lui permettra d'accomplir sa vision artistique à Bayreuth.

● ALPHONSE

Provenant directement de la bibliothèque de Léon Daudet, notre exemplaire aurait également pu être dédicacé à Alphonse Daudet lui-même. En effet, Wagner avait une très grande admiration pour Daudet comme le rapporte Hugues Le Roux dans le journal *Le Temps* du 7 mai 1887 : « Je me suis alors souvenu d'avoir un jour entendu M. de Fourcaud, de retour de Bayreuth, dire à Alphonse Daudet : « Vous savez que

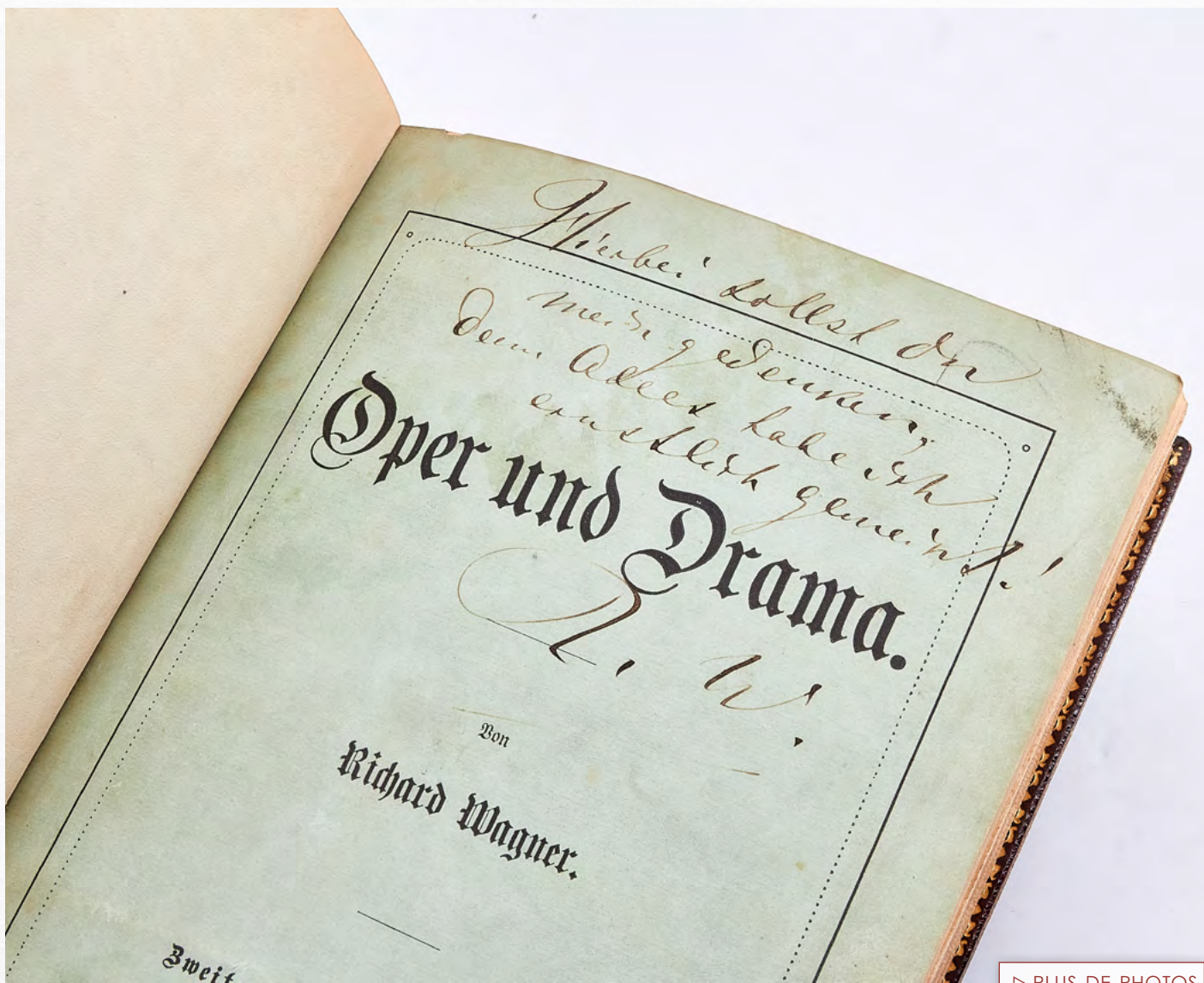
Wagner a votre portrait sur sa table. Et, bien que vous ne soyez pas de la confrérie des musiciens, il vous fait l'honneur de tenir à votre suffrage. Il m'a demandé, une des dernières fois que je l'ai vu : « Est-ce que Daudet m'aime ? ». L'auteur des contes du lundi et inventeur du substantif « wagnérien », partageait cette admiration : « Je trouve le musicien au-dessus de tout. Vous êtes là, assis dans votre fauteuil, baigné de ce brouillard allemand, et tout d'un coup, dans l'orchestre, la vague prodigieuse, la lame de fond se lève qui vous prend, qui vous roule, qui vous emporte où elle veut, sans résistance possible, avec cent mille pieds de musique au-dessus de la tête. Quelles phrases voulez-vous faire chanter à cette voix d'élément ? Jamais je n'ai si bien senti que la musique est un langage inarticulé ; les seules paroles que l'on pourrait faire clamer par cette bouche d'ombre, ce seraient des mots sans suite, étiquettes de situations ou de sentiments, comme « mer... larmes... deuil... guerre... ». Si nous n'avons pu relever aucune correspondance entre les deux hommes pour étayer cette attribution, cette immense estime réciproque explique la présence d'un tel exemplaire dans la bibliothèque des Daudet, quelles que soient les circonstances de son apparition au sein de cette prestigieuse famille.

Toutefois, ces hypothèses se heurtent au ton familier et même intime de l'envoi : dans sa correspondance, le compositeur n'a pas l'habitude de tutoyer ses amis, à l'exception notable de Liszt, son intime depuis 1849. Il était en effet connu pour son usage très parcimonieux de la seconde personne du singulier, dont cet envoi est l'une des exceptionnelles occurrences. Tutoyant sans nommer, Wagner fait un choix certainement intentionnel de formulation, qui pourrait indiquer le caractère scandaleux ou du moins secret de la relation qui l'unit au dédicataire. On peut ainsi raisonnablement supposer que l'envoi ait pu être écrit à une maîtresse, amante, mécène, ou muse – d'autant que le contenu même d'*Oper und Drama* est une ode à l'identité musicale de la femme :

● **« La musique est une femme. La nature de la femme est l'amour : mais cet amour est l'amour qui reçoit et qui se donne sans réserve dans la conception. » ●**

● PAULINE

Une première piste féminine est ouverte par la provenance de notre exemplaire.



► PLUS DE PHOTOS

Il aurait ainsi pu être dédié à Pauline Viardot, qui recevait de Wagner des lettres en allemand et prêta sa voix à Yseut, accompagnée au piano par le compositeur lui-même. La cantatrice aurait ensuite offert son précieux exemplaire à Alphonse Daudet, lors d'une de ses visites régulières à la célèbre villa Viardot de la Celle-Saint-Cloud, haut-lieu de rencontre de l'intelligentsia européenne.

● JULIE, MALWIDA

Parmi les autres personnalités féminines qui ont pu recevoir ces précieux mots du compositeur, on peut citer Julie Ritter, première mécène des années zurichoises, ou bien la fameuse Malwida von Meysenbug, présente à la première des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (1868) et à qui Wagner annonce justement l'envoi d'un exemplaire de la seconde édition d'*Oper und Drama* dans une lettre du 11 janvier 1869, mais il vouvoie son amie dans cette missive.

● JUDITH, MATHILDE VAN W.

Il est également possible que cet exemplaire soit celui de Judith Gautier, avide wagnérienne qui rencontra Wagner à Tribtschen peu après la publication de cette édition. Enfin, Mathilde van Wesendonk apparaît également comme une destinataire possible : inspiratrice de *Tristan et Yseut*, elle lui fournit les textes de ses *Wesendonk-Lieder* et reçut une partition avec envoi des *Maîtres chanteurs* en 1868.

Ces quelques amis, mécènes, amantes et complices sont tous et toutes susceptibles d'être les prestigieux récipiendaires de cet ouvrage d'exception. Cependant aucun n'est régulièrement tutoyé par l'auteur dans sa correspondance avec Wagner, hormis Liszt qui connaît déjà parfaitement l'œuvre.

● MATHILDE M.

L'une des seules personnes que le compositeur tutoie avec certitude à cette période était son amour contrarié, Mathilde Maier, fille d'un notaire rencontrée chez son éditeur à Mayence en 1862. Wagner avait entretenu une passion dévorante pour la jeune femme, qui avait catégoriquement refusé de se donner à lui et ignoré ses chimériques promesses de vie commune, tant que sa femme Minna était encore en vie et refusait le divorce. L'époque de cet envoi, 1868-1869 marque un tournant décisif dans la vie du compositeur qui, délaissé par Maier, s'installe avec la fille de Liszt, Cosima, à l'issue du divorce de cette dernière avec le chef-d'orchestre Hans von Bülow. Désormais en ménage à Tribtschen où il rédige sans doute cet envoi, le compositeur demeure encore attaché à Mathilde, **cette jeune beauté allemande tragiquement inaccessible, inspiration du personnage d'Eva dans les *Maîtres chanteurs*.**

Ce superbe aveu autographe de Wagner recèle une vérité secrète liée à son histoire d'amour contrarié

Il continuera d'échanger avec Maier, son « meilleur trésor » (« *besten Schatz* ») une correspondance pour le moins enflammée. Leurs échanges prouvent que Wagner avait l'habitude de lui envoyer ses textes récemment publiés et prenait à cœur son opinion : « Maintenant, j'ai hâte d'entendre ce que tu diras sur le *Judenthum* [son essai publié immédiatement

après cette seconde édition d'*Oper und Drama*] » lui envoie-t-il le 27 février 1869. Malheureusement, seules les enveloppes des lettres à Maier contemporaines de notre envoi – fin 1868 – ont subsisté. Ces lettres furent certainement victimes de la censure de Maier, connue pour avoir biffé d'autres passages sulfureux de leur correspondance.

De tous les intimes de Wagner, Mathilde Maier est une des seules que le compositeur tutoyait avec certitude en 1868. La parfaite coïncidence entre le style de l'envoi et celui des lettres à sa muse, la date de l'ouvrage, l'importance de la confiance, la pertinence d'adresser cette seconde édition à une femme trop jeune pour avoir lu l'originale, sont autant d'éléments qui nous conduisent à privilégier Mathilde Maier parmi les rares dédicataires potentiels de cet exemplaire unique : Nietzsche, Liszt, Louis II de Bavière, Pauline Viardot, Julie Ritter, Malwida von Meysenbug, Judith Gautier ou Mathilde van Wesendonk.

Wagner, le premier et le plus célèbre commentateur de sa propre œuvre musicale, a ainsi probablement adressé « le plus important de ses écrits théoriques » à sa muse et inspiratrice des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* : Mathilde Maier. Ainsi, ce superbe aveu autographe recèle une vérité secrète liée à leur histoire d'amour contrarié et renoue, par-delà le tumulte amoureux de la vie du compositeur, un lien unique et inaltérable entre deux êtres séparés par les circonstances mais unis par leur amour de la musique et des idées.

Provenance : Bibliothèque Léon Daudet.



81 Émile ZOLA

Germinal

CHARPENTIER • PARIS 1885 • 11,5 x 18,5 cm • RELIÉ

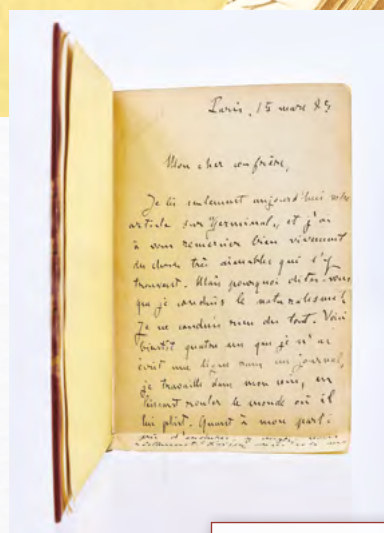
Édition originale, un des 150 exemplaires numérotés sur hollande, seuls grands papiers après 10 japon.

Reliure à la bradel en demi maroquin rouge à coins, dos lisse, date dorée en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier peigné, couvertures et dos conservés, reliure début XX^e signée Alfred Farez.

Provenance : Fondation Napoléon, Bibliothèque de Martial Lapeyre avec son timbre à sec sur la couverture et l'étiquette de sa bibliothèque au dos de la première garde blanche.

Notre exemplaire est enrichi d'une lettre autographe signée de deux pages d'Émile Zola à Octave Mirbeau, datée du 15 mars 1885, en réaction à l'article que ce dernier fit paraître dans La France le 11 mars 1885 : « Je lis seulement aujourd'hui votre article sur Germinal et j'ai à vous remercier bien vivement des choses aimables qui s'y trouvent. »

◆ 17 000 €



▷ PLUS DE PHOTOS

L'article de Mirbeau, bien que favorable à l'ouvrage, n'est pas dithyrambique : « L'écriture de Zola n'est pas toujours parfaite ; elle a des incorrections qui irritent, des recherches qui fatiguent, et pourtant c'est un maître écrivain. Écrivain du moment, qui passera malheureusement, car nos fils n'en comprendront pas la langue, et ne verront plus l'intérêt de ses livres, tout d'actualité, et par conséquent fugitif » Si Mirbeau salue le choix du sujet du roman, (« Zola a merveilleusement indiqué, et par des réalités impitoyables, ce qu'il y a d'insalubre et, pour ainsi dire, de fatal dans les disproportions des destinées humaines. D'un côté, la révolte que la misère et la besogne maudite arment, et qui

finit par les boucheries sanglantes et les tueries effrayantes ; d'un autre côté, l'indifférence bourgeoise et son incapacité à déplacer le mécanisme de la vie sociale, si injustement doux aux uns, si injustement cruel aux autres. »)

Il déplore la vulgarité de l'ouvrage, selon lui emblématique du mouvement naturaliste :

« Je n'ai point de répugnance pour le mot cru. Je prétends au contraire qu'il faut savoir ne pas reculer devant lui, quand il est nécessaire à l'effet. [...] M. Zola l'étale avec une sorte de complaisance agaçante ; il y revient avec persistance, comme s'il éprouvait une joie d'enfant à défier le « bégueulisme » bourgeois, à envoyer des pieds de nez à ses pudeurs qui s'effarouchent. Le mot cru finit par emplir le livre ; on ne voit que lui, on ne sent plus que son odeur. Il gâte le plaisir et fige l'admiration ; pourquoi Zola, qui est un maître et un grand esprit ne laisse-t-il pas ces procédés démodés à l'insatiable naturalisme des Trublots, qui barbotent toute leur vie dans la crotte ? Le naturalisme n'a, jusqu'ici produit que M. Paul Alexis et M.

« Zola a merveilleusement indiqué, et par des réalités impitoyables, ce qu'il y a d'insalubre et, pour ainsi dire, de fatal dans les disproportions des destinées humaines »

(O. Mirbeau)

Henry Céard — de quoi, j'imagine, il n'y a point lieu de se vanter. »

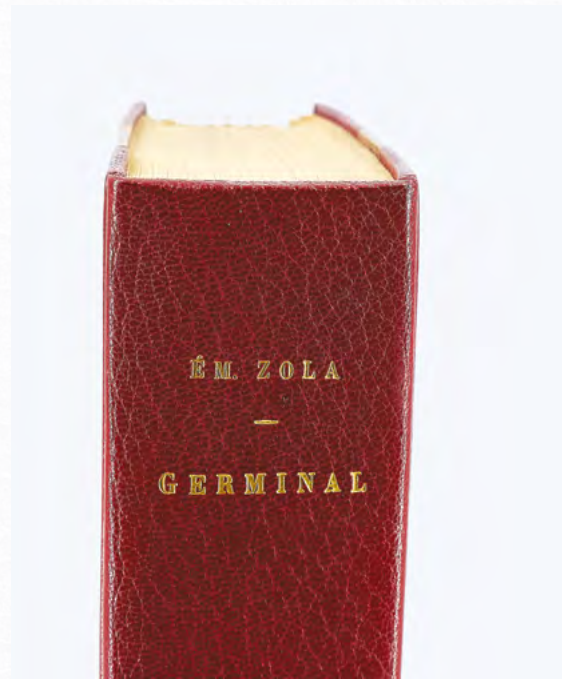
L'article prend progressivement la tournure d'un pamphlet condamnant vivement le courant naturaliste :

« Ce qu'on appelle naturalisme est une école singulière, où l'on apprend à ne voir

des choses que le détail inutile. [...] Je sais que ce mot de naturalisme a beaucoup servi la fortune de Zola, car, en France, il est nécessaire que le succès, pour être accepté, se colle une étiquette sur le ventre, même une étiquette fausse, et on serait tenté de lui pardonner à cause de cela. Mais aujourd'hui cette fortune est acquise, le succès est éclatant. Zola ne devrait-il pas abandonner cette direction du naturalisme, laquelle ne dirige rien d'ailleurs, et laisse à sa réputation je ne sais quoi d'amoindrissant qui irrite ? Cet admirable écrivain, qui sait donner de la vie au plus petit et au plus fugitif de ses rêves, est un poète aux larges coups d'ailes, qui l'emportent malgré lui vers les pures et splendides régions de l'art. Par quelle déraison veut-il faire croire à la foule qu'il a coupé ses ailes, et qu'il rampe tristement sur ses moignons dans la boue du chemin ? »

La réponse de Zola, bien que polie et circonstanciée (« Je lis seulement aujourd'hui votre article sur *Germinal* et j'ai à vous remercier bien vivement des choses aimables qui s'y trouvent. ») est cinglante : « Mais pourquoi dites-vous que je conduis le naturalisme ? Je ne conduis rien du tout. Voici bientôt quatre ans que je n'ai écrit une ligne dans un journal, je travail dans mon coin, en laissant rouler le monde où il lui plaît. Quant à mon parti pris d'ordures, y croyez-vous réellement ? Laissez donc cela aux insulteurs impuissants, faites-moi l'honneur de croire à des convictions de ma part. Je puis être dans une erreur détestable, mais j'ai le droit de bûcher, car c'est une foi entêtée que je professe. »

Rare et bel exemplaire, enrichi d'une importante lettre autographe signée de Zola témoignant de la réception de son plus emblématique roman : *Germinal*.





بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
قَدْ نَزَّلْنَا الْقُرْآنَ فَسُورَاتٍ لِيَذُكَّرَ عَلَيْهَا
وَإِن مِّن مِّسْقَاتٍ مِّنَ الْقُرْآنِ مَسْقُوتٍ
وَأَنزَلْنَا الْقُرْآنَ بِاللُّغَةِ الْعَرَبِيَّةِ
لِيَعْلَمَ الَّذِينَ بَدَّلُوا لُغَةً
وَالَّذِينَ كَفَرُوا سَاءَ مَا يُحْكُمُونَ
وَالَّذِينَ آمَنُوا وَعَمِلُوا الصَّالِحَاتِ
سَيَجْعَلُ اللَّهُ لَهُمْ نُورًا يَمْشُونَ
بِهِ لِيُخْرِجَهُمْ مِنَ الظُّلُمَاتِ إِلَى النُّورِ
بِإِذْنِ اللَّهِ الْعَلِيِّ الْعَلِيمِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
قَدْ نَزَّلْنَا الْقُرْآنَ فَسُورَاتٍ لِيَذُكَّرَ عَلَيْهَا
وَإِن مِّن مِّسْقَاتٍ مِّنَ الْقُرْآنِ مَسْقُوتٍ
وَأَنزَلْنَا الْقُرْآنَ بِاللُّغَةِ الْعَرَبِيَّةِ
لِيَعْلَمَ الَّذِينَ بَدَّلُوا لُغَةً
وَالَّذِينَ كَفَرُوا سَاءَ مَا يُحْكُمُونَ
وَالَّذِينَ آمَنُوا وَعَمِلُوا الصَّالِحَاتِ
سَيَجْعَلُ اللَّهُ لَهُمْ نُورًا يَمْشُونَ
بِهِ لِيُخْرِجَهُمْ مِنَ الظُّلُمَاتِ إِلَى النُّورِ
بِإِذْنِ اللَّهِ الْعَلِيِّ الْعَلِيمِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
قَدْ نَزَّلْنَا الْقُرْآنَ فَسُورَاتٍ لِيَذُكَّرَ عَلَيْهَا
وَإِن مِّن مِّسْقَاتٍ مِّنَ الْقُرْآنِ مَسْقُوتٍ
وَأَنزَلْنَا الْقُرْآنَ بِاللُّغَةِ الْعَرَبِيَّةِ
لِيَعْلَمَ الَّذِينَ بَدَّلُوا لُغَةً
وَالَّذِينَ كَفَرُوا سَاءَ مَا يُحْكُمُونَ
وَالَّذِينَ آمَنُوا وَعَمِلُوا الصَّالِحَاتِ
سَيَجْعَلُ اللَّهُ لَهُمْ نُورًا يَمْشُونَ
بِهِ لِيُخْرِجَهُمْ مِنَ الظُّلُمَاتِ إِلَى النُّورِ
بِإِذْنِ اللَّهِ الْعَلِيِّ الْعَلِيمِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
قَدْ نَزَّلْنَا الْقُرْآنَ فَسُورَاتٍ لِيَذُكَّرَ عَلَيْهَا
وَإِن مِّن مِّسْقَاتٍ مِّنَ الْقُرْآنِ مَسْقُوتٍ
وَأَنزَلْنَا الْقُرْآنَ بِاللُّغَةِ الْعَرَبِيَّةِ
لِيَعْلَمَ الَّذِينَ بَدَّلُوا لُغَةً
وَالَّذِينَ كَفَرُوا سَاءَ مَا يُحْكُمُونَ
وَالَّذِينَ آمَنُوا وَعَمِلُوا الصَّالِحَاتِ
سَيَجْعَلُ اللَّهُ لَهُمْ نُورًا يَمْشُونَ
بِهِ لِيُخْرِجَهُمْ مِنَ الظُّلُمَاتِ إِلَى النُّورِ
بِإِذْنِ اللَّهِ الْعَلِيِّ الْعَلِيمِ